Digitized by Google

B. f. 2062 [illegible]

Digitized by Google

ALMANACH
LITTÉRAIRE,
OU
ÉTRENNES D'APOLLON.

1783.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE prix de l'ALMANACH LITTÉRAIRE, ou ÉTRENNES D'APOLLON, eſt fixé pour toujours à VINGT-QUATRE SOLS. Le ſeul Volume de 1777 ſe vendra *trente ſols* par rapport à l'Eſtampe. La Collection qui forme ſept Tomes, petit *in*-12. vaut 8 livres 14 ſols. MM. les Auteurs & Libraires ſont priés de faire paſſer leurs Livres à M. d'AQUIN DE CHATEAU-LYON, pour en rendre compte. Sa demeure eſt rue d'Enfer, au coin de celle de S. Dominique, en face du Luxembourg, maiſon du Parfumeur. -- M. Lamy, Libraire, quai des Auguſtins, debite le *Supplément à l'Eſſai ſur la Muſique*, avec les quatre Volumes *in*-4. de ce ſavant & agréable Ouvrage. -- On trouve chez le ſieur Bigant, même quai, le *Domino Muſical* ſans intervalle, & celui avec intervalle. A l'aide de ces jeux, dont les procédés nous ſemblent fort ingénieux, on peut ſe rendre Muſicien en s'amuſant. -- M. Reynard, Méchanicien du Roi, a inventé des Reſſorts de voitures qui réuniſſent la ſoupleſſe, la douceur, l'aiſance & la ſolidité. Ce ſont les ſeuls excellens. Il vient d'imaginer auſſi des roues élaſtiques, plus légères & plus rapides que les autres. Elles ne ſont ſujettes à aucun des inconvéniens des roues connues. Le chemin diſparait ſous elles. L'induſtrieuſe ſagacité de l'Auteur mérite tous les encouragemens du Public. Sa demeure eſt rue Baſſe du Rempart, Porte S. Denis. -- Le *Journal Littéraire de Nancy*, commence à ſe répandre dans la Capitale. Il plaît par ſes pièces Fugitives. Les Extraits en ſont ſoignés, & reſpirent le ton le plus honnête. -- M. Chervin, fameux Confiſeur rue neuve des Petits-Champs, tient dans ſon Magaſin, les plus jolis Bonbons d'Etrennes qu'on puiſſe deſirer. On y voit cent Bagatelles de la ſaiſon, plus jolies les unes que les autres, mais toutes d'une élégance & d'un goût qui lui attirent chaque année l'affluence du plus beau monde.

Digitized by Google

ALMANACH LITTÉRAIRE,

CONTENANT, 1°. Quinze pages de Variétés Préliminaires, où se trouvent le nouveau Pygmalion, par M. Bret; Divers morceaux de MM. le Comte de Barruel, de la Louptière, le Chevalier de Rivarol, Feutry, Guyétand, le Gay; des Particularités sur M. le Comte du Nord; plusieurs traits intéressans; Bouquet à mon Papa, par Mademoiselle de S. Léger. 2°. Riedesel, par M. d'Arnaud, page 1; Dialogue entre la Mode & la Raison, & le Portrait Enigmatique de la Curiosité, par M. de la Dixmerie, p 1; & 106; Diversités curieuses, p. 25 & 50; Idylle de M Léonard, p. 37; Pièces de M. le Mierre, p 40 & 45; Madrigal de M. le Chevalier de Boufflers, p. 41; Lettre de M. le Marquis de Villette, p. 42, Lettres de Voltaire, p. 48, 73, 78 & 89; Vers du même, p. 10, 12, 68, 72 & 87; deux Epîtres, par M. Damas, p. 69 & 109; Lettre du Président de Montesquieu, p. 70; Epître par M. de Saint-Ange, p. 92; Discours en Vers sur les Préjugés, par Mademoiselle de Gaudin, p. 98; Epigramme par M. S. Mérard de Saint-Just, p. 112; Correspondance Littéraire, p. 113; La Liberté, Chanson traduite de Métastase, par M. Bret, p. 125; Triolet de Mademoiselle Desgranges, âgée de 12 ans, p. 131; Epître par M. Bérenger, p. 133; Vers à une Coquette, par M. de la Louptière, p. 135; L'habit & l'oreiller, Fable, par M. Crignon, p. 136; Bons mots, p. 138; Lettre de J. J. Rousseau, p. 144; 3°. Notice des Principaux Ouvrages, mêlée de Traits curieux, & terminée par des Anecdotes Historiques, p. 145; avec une infinité d'autres Nouveautés.

A ATHÈNES,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ les Libraires des Années précédentes.

M. DCC. LXXXIII.

Digitized by Google

VARIÉTÉS PRÉLIMINAIRES.

PORTRAIT D'UN PARVENU,

PAR M. DE LA LOUPTIERE.

DAMIS était prudent, juste, sincère, honnête,
Lorsqu'il n'était encor qu'un petit Citadin;
Mais depuis qu'à grands frais il a frotté sa tête
D'une savonette à vilain,
C'est un important personnage
Qui laisse les vertus à des cœurs roturiers,
Et qui prompt à changer de mœurs & de langage,
Croit que dans un haut rang il faut des tons altiers.
Comme nous, il marchait sans suite,
Aujourd'hui des courtiers fougueux
Le traînent fièrement dans un char radieux.
Pénétrez, s'il se peut, dans l'Hôtel qu'il habite;
Sa gloire éblouira vos yeux,
Elle étonne & brave l'Envie.
Déjà, pour célébrer ses illustres Ayeux,
La Musique & la Poësie
Unissent à l'envi leurs sons harmonieux:
Sur ses habits l'or étincelle,
Ses grands Laquais sont chargés de galon;
Le fier ciseau d'Eloi façone sa vaisselle,
Et pour lui la Gravure invente un Ecusson.
Qu'un Crésus est à plaindre! à sa folle conduite
Toujours le Vulgaire applaudit;
A sa table un sot Parasite
S'extasie à tout ce qu'il dit.
Dans ses bras Laïs insensible
Feint tous les transports du plaisir;

En eſt-il pour le Riche à qui tout eſt poſſible ?
Connaît-on le bonheur quand on eſt ſans deſir ?
Damis, fier des faveurs qu'il achete à Cythère,
Eſclave de Plutus & dupe de l'Amour,
Ivre d'un titre qu'il eſpère,
N'attend qu'un Marquiſat pour paraître à la Cour.
C'eſt trop peu des honneurs que Paris lui diſpenſe,
Il doit à ſes Vaſſaux ſon auguſte préſence ;
Il ſe fait bâtir un Château
Où des Arts qu'il protège il recevra l'hommage,
Plus d'un paſtel, plus d'un trumeau,
Y répéteront ſon image ;
Et des Abbés poupins viendront briguer l'honneur
D'être aux gages de ſa Hauteſſe,
Pour élever en grand Seigneur
Ce fils qui tranſmettra ſon antique Nobleſſe.

ÉPIGRAMME,

PAR M. GUYÉTAND.

UN Capucin après la Meſſe,
Oyait un Tailleur à Confeſſe.
N'avez-vous pas de bien d'autrui,
Lui dit le Confeſſeur auſtère ?
L'autre répond : oh ! non, mon père ;
J'ai tout vendu dès aujourd'hui.

LE NOUVEAU PYGMALION,

PAR M. BRET.

DE l'inſenſible Iris, trop peu ſenſible image,
Buſte ſacré, chef-d'œuvre du ciſeau !
Vous me voyez, chaque ſoleil nouveau,

De mon cœur vous offrir l'hommage,
Cependant de la jeune Iris
Vous ne préſentez point à mes regards épris
Tout ce qui plaît, ce qui ravit notre ame.
Voilà ſes yeux, mais privés de leur flamme,
C'eſt-là ce front où ſiége la candeur;
Je vois de ſes cheveux les treſſes argentines,
De ſon cou raviſſant l'élégante rondeur,
Mais il devrait ſe perdre en des beautés divines
Dont vous ne m'offrez pas le contour enchanteur.
Je cherche en vain cette taille légère,
Cet air qu'on voit aux trois Sœurs de Cythère,
Ce vif attrait qu'en ſes écrits
Homère avec tranſport nous vante
Toutes les fois qu'il parle de Thétis,
Ce pied mignon, cette jambe charmante
Que l'œil adore chez Iris.
De cet objet touchant muette reſſemblance,
Vous ne me peignez point ſon eſprit, ſes talens,
Mais vous m'écoutez en ſilence,
Et je vous puis cent fois répéter mes ſermens.
Jamais dans ſes tranſports brûlans,
En idolâtrant ſa ſtatue
Pygmalion n'eut l'ame plus émue.
Accablé des maux que je ſens,
Si mon deſtin me fait verſer des larmes,
Je les répands ſur vous, & j'y trouve des charmes,
Buſte chéri, vous êtes tout pour moi:
Iris de l'amoureuſe loi
Veut toujours défendre ſon ame;
Je ſuis forcé de lui cacher ma flamme,
C'eſt à vous ſeul à recevoir ma foi.

Digitized by Google

L'OMBRE D'UN MÉDECIN ET LE VIEUX CARON,

DIALOGUE, PAR M. FEUTRY.

TIENS, prends, ne me fais plus attendre :
Au lieu d'un seul denier, compte, en voilà bien dix.
-- Partons; mais je ne veux rien prendre,
Car tous nos Bienfaiteurs passent ici *gratis*.

MORALITÉ.

PAR M. GUYÉTAND.

UN gros Abbé dont la soie & l'hermine
Enveloppaient mollement l'embonpoint,
Rencontre un pauvre : en forme de pourpoint
Quatre haillons couvraient sa maigre échine.
Tous deux ensemble ils sortaient du Saint Lieu;
L'un en montrant sa face radieuse,
Très-bien on sait que c'est l'homme de Dieu;
L'autre, sa mine have & cadavéreuse.
Sous le portail, le Pauvre ose approcher
Du gras Elu, lui fait humble prière;
Puis un Barbet qu'avait le pauvre Hère
Qu'en son malheur il savait s'attacher,
Et qui joyeux partageait sa misère,
A sa façon veut aussi le toucher.
Ce que voyant l'heureux homme d'Eglise :
-- Un chien à toi! quand toi-même n'as rien.
Je ne reviens de pareille surprise.
Eh de par Dieu! fais-moi tuer ton chien;
Ce qu'il te mange en toute la semaine,
Pendant deux jours, au moins, te nourrira.
Le Malheureux qui respirait à peine,
Lui répondit : hélas! qui m'aimera?

QUELQUES PARTICULARITÉS

Sur M. le Comte et Madame la Comtesse du Nord.

M. Le Comte du Nord, en passant par Lyon, répandit ses bienfaits dans les Hôpitaux de cette Ville, & s'exprima à cette occasion, d'une manière bien digne d'un Prince destiné au Trône. » Plus les Grands, dit-il, sont éloignés des misères humaines, plus ils doivent s'en approcher, pour être disposés davantage à les soulager ».

Le jour qu'on donna à Versailles le Bal paré, la foule était grande, & dans le moment où elle se portait du côté du Roi qui n'était pas encore assis, Sa Majesté dit: » Mais on nous presse beaucoup ». A ces mots, tout ce qui entourait le Monarque, fit quelques pas en arrière. M. le Comte du Nord s'éloigna aussi & dit au Roi: » Pardonnez, Sire, je me comptais en ce moment au nombre de vos Sujets, & je croyais comme eux, ne pouvoir approcher trop de Votre Majesté ». Louis XVI lui tendit la main & le plaça à côté de lui.

Après une Séance de la Grande-Chambre, à laquelle assistèrent M. le Comte & Madame la Comtesse du Nord, ces illustres Voyageurs témoignèrent qu'ils desiraient voir la Sainte-Chapelle. On courut en avertir Messieurs les Chanoines qui se rassemblèrent autant que le permit un moment aussi imprévu. M. le Comte & Madame la Comtesse, accompagnés de MM. du Parlement, entrèrent dans l'Eglise. M. l'Abbé Bexon, Grand-Chantre, eut l'honneur de les complimenter sur-le-champ. » Monsieur le Comte & Madame la Comtesse, leur dit-il

Digitized by Google

après avoir vu le plus chéri de nos Rois, vous venez aujourd'hui visiter les mânes du plus Saint, (Louis IX.) Cet antique Monument renferme les trophées sacrés remportés par ses pieuses mains; & son esprit immortel applaudit en ce moment aux deux Augustes Personnes qui promettent au Nord d'accroître la splendeur dont Pierre & Catherine l'ont fait briller. Quels vœux formerons-nous donc dans un jour si solemnel? C'est ici le Temple du Dieu de paix: nous ne demanderons point pour vous la gloire cruelle des conquêtes; il en est une plus belle pour des Princes qui, pour régner sur tous les cœurs, n'ont besoin que de se montrer ». M. le Comte serrant affectueusement, & par deux fois la main de l'Orateur, lui dit avec sentiment: » Oui, répétez quelquefois dans ce Temple les vœux favorables que vous venez de faire pour nous ». Un de Messieurs les Chanoines ayant dit: » Madame la Comtesse est venue donner à la France de beaux jours, & qui seront écrits en caractères brillans dans son Histoire ». La Princesse répondit: » c'est nous qui y en avons passé de bien agréables, & dont nous nous souviendrons toujours avec plaisir & reconnaissance ».

Monsieur le Comte & Madame la Comtesse du Nord, ont emporté avec eux en sortant de Paris, les regrets & l'admiration des Français. Le Prince a inspiré le plus vif intérêt à tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher & de l'entendre. Affable, prévenant, sa politesse est douce & naturelle. Il possède, ainsi que la Princesse, toutes les qualités qui annoncent le caractère le plus heureux. Ils ne pouvaient donc manquer de réussir dans un pays, où la première de toutes est d'être aimable.

Digitized by Google

IMITATION

D'UNE CANTATE DE MÉTASTASE;

PAR M. LE CHEVALIER DE RIVAROL.

PARDONNE ma Cloris, mais je ne comprends rien
A ton humeur, à ton caprice extrême :
Quel crime ai-je commis durant notre entretien ?
Je t'ai dit à genoux, belle Cloris, je t'aime,
Je ne vis que pour toi, je n'ai pas d'autre bien ;
L'espoir de t'attendrir fait mon bonheur suprême.
Est-ce qu'un tel aveu te paraît offensant,
Et me dois-tu haïr quand je te trouve aimable?
Ah! si l'amour me fait trouver coupable,
Celui-là seul est innocent
Qui n'a vu de ses jours ton visage adorable.
Trouve un seul Berger, ma Cloris,
Qui te voye & ne desire,
Qui t'entende & ne soupire;
Puis, pour moi, j'y consens, redouble tes mépris.
Ah! daigne t'appaiser, quitte cet air sévère;
Reprends ton enjoûment, crois-moi;
Tu ne sais pas combien te messied la colère!
A mes discours tu n'ajoûtes point foi ?
Eh bien! Cloris, regarde-toi
Dans les flots de cette onde pure ;
Vois ton air fier, ton maintien mépriſant,
Ton front ridé, ton coup-d'œil menaçant.
Et reconnais, si tu peux, ta figure.
Non, je n'ai pas cru t'outrager
En te disant, je t'aime, je t'adore ;
En ce moment, mon cœur t'outrage encore.
Si tu veux, tu peux te venger,
A ton courroux je m'abandonne ;
Fais-moi tout endurer; mon amour te pardonne.
Mais que vois-je? Tu me souris;

O doux tranſports que je ne puis décrire!
Ah! de nouveau regarde-toi, Cloris,
Et vois, comme par ce ſourire
Tous tes appas ſont embellis.
Un viſage commun en devient plus aimable
Epanoui par la gaîté;
Mais, Cloris, rien n'eſt comparable
Au ſourire de la Beauté.
Rien qu'une ſeule fois encore, ô ma Bergère.
Mire-toi dans cette onde claire,
Mais avec l'air de la pitié;
Tu verras tes attraits s'accroître de moitié,
Et tu craindras de te mettre en colère.

EPITRE A ZÉLIS.

PAR M. LE GAY.

ENFIN, Madame, expliquez-vous,
Quoiqu'innocent, je déſeſpère
De repouſſer tant de ſoupçons jaloux.
De grace, enſeignez-moi comment on peut vous plaire?
Pour moi, je n'y connais plus rien.
J'ai beau m'obſerver, j'ai beau faire,
Tout ce que j'entreprends, croyant vous ſatisfaire,
Eſt juſtement un ſûr moyen
De m'attirer votre colère.
Cela vous déplaît-il? Je fais tout le contraire:
Et pour pouſſer ma patience à bout.
Le contraire n'eſt point encor de votre goût,
Comment obtenir le ſuffrage
D'une femme qui fronde tout?
Que froidement du plus joli viſage
Je détourne des yeux diſtraits?..

Oh! j'en raffolle, & la preuve en eſt claire :
Mes yeux troublés ont trahi le myſtère.
Si j'applaudis une Beauté
Pour flatter un ami qui ne me vante qu'elle ;
Au même inſtant, autre querelle :
Je vous entends crier à l'infidélité.
Veux-je montrer que je vous ſuis fidèle?
J'oſe à mes torts joindre la fauſſeté
Et l'excuſe eſt encore une faute nouvelle.
Sur mon front rayonnant voyez-vous la gaîté?
Sur le vôtre auſſi-tôt j'apperçois la triſteſſe ;
Mon cœur eſt ſans délicateſſe :
Si j'étais par l'amour vivement affecté,
Dans mes traits languiſſans on lirait ma tendreſſe.
J'ai tort.... d'avoir de la ſanté.
Grace à votre humeur intraitable,
Enfin mes yeux ſont obſcurcis,
Et ſur mon front ſont gravés les ſoucis.
Dieux! qu'en cet état déplorable!
Je vais vous paraître adorable!
Mais que vois-je? Encor du courroux?
Je meurs d'amour... & ce n'eſt pas pour vous.
Madame, je ne puis m'en taire,
Tout ce tracas commence à me déplaire ;
Vous me traitez comme un époux...
Ah! de grace, étouffez tous ces ſoupçons jaloux ;
Que ces yeux, où toujours éclate la colère,
Peignent un ſentiment plus doux.
Oui, laiſſe, ô ma Zélis, à des Beautés antiques
De l'amour inquiet les tranſports frénétiques.
Pour toi, qui ſais nous plaire à tous,
Dans mon cœur, à ton gré, tu peux les faire naître ;
Mais eſt-ce à toi de les connaître?

Digitized by Google

PLUSIEURS TRAITS
INTÉRESSANS.

VOLTAIRE, à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la Société, du Despotisme avec lequel s'érigaient en Juges, les hommes les plus faits pour être jugés, de l'ignorante familiarité de la plupart des jeunes gens Il fut sur-tout blessé du *Calembourg* dont on abusait en sa présence. Il le regardait comme le fléau de la bonne conversation, comme l'éteignoir de l'esprit. Il avait engagé la spirituelle Madame Dudeffant à se liguer avec lui. » Ne souffrons pas, lui disait-il, qu'un Tyran si bête usurpe l'Empire du grand Monde ».

Le Lord North, de retour du Quartier des cinq Ports, où il avait été tenir ses Sessions, assista aux dernières délibérations de la Chambre des Communes dans laquelle le nouveau Ministère continua de ne pas épargner l'ancien. Toutes les clameurs ne lui ôtèrent rien de sa gaieté. Lorsqu'il vit la Gazette de la Cour qui contenait les nominations : » De mon temps, dit-il, on trouvait les Gazettes menteuses; assurément, celle-ci ne fera pas changer de sentiment. Voilà des Articles bien faux : *Il a plu au Roi de nommer, &c.* Il a plu au Roi ». Quelqu'un lui faisait des reproches, de ce qu'il n'avait pas pris, en se retirant, assez de soin de ses amis. » Que voulez-vous, leur répondit-il, je suis mort d'apoplexie, je n'ai pas eu le temps de faire mon Testament ».

L'Abbé de la Caille tenait un rang distingué parmi les Astronomes. Le caractère de ce Savant était l'amour de la vérité. Il la disait hautement. Malheur à celui qu'elle pouvait blesser. Peut-être dans le monde, lui eût-on reproché cette liberté courageuse; mais il ne vivait pas dans ce monde

Digitized by Google

où tant de ménagemens mettent le vice à son aise. » Mon ami, dit-il un jour à l'un de ses Elèves, si les hommes de bien déployaient ainsi leur indignation ; les méchans mieux connus, le vice démasqué, ne pourraient plus nuire, & la vertu serait plus respectée ».

Lorsqu'un Trompette annonça au Gouverneur de Gibraltar l'arrivée au Camp de Monseigneur, Comte d'Artois, & de M. le Duc de Bourbon, M. Elliot répondit : » Je vois avec plaisir deux Princes de la Maison de Bourbon aux pieds de mes murs, & je tâcherai de ne pas me rendre indigne de l'honneur que je reçois en les voyant venir faire leurs premières armes contre moi ». Le Gouverneur remercia aussi M. le Duc de Crillon qui avait envoyé toutes sortes de raffraîchissemens; mais il le fit prier de suspendre dorénavant de pareils envois. » Je ne manque pas, dit-il, de légumes ni d'autres provisions fraîches ; d'ailleurs je suis décidé de partager avec mes braves Soldats leur abondance & à souffrir leur disette ».

Le Souverain Pontife (Pie VI) passant à Gorez, s'informa du Comte d'Edling, Evêque de cette ville. Sur lui dit, que n'ayant pas voulu publier les Ordonnances de l'Empereur sur la *Tolérance Religieuse*, il avait été mandé à Vienne pour rendre compte de sa conduite. » Il a tort, répondit le Saint Père : tout sujet doit obéir avec la plus grande exactitude à son Prince ».

L'admirable Chevalier Gluck, qui estime beaucoup le génie de notre Rameau, parce qu'il sait mieux que personne tout ce que l'Art lui doit, parlait avec le plus grand éloge du superbe Chœur de CASTOR : *Que tout gémisse*. Un homme qui croyait le flatter lui disait : » Quelle différence de ce Chœur avec celui du Sacrifice, dans le troisième Acte de votre *Iphigénie en Aulide* ! Celui-ci nous transporte

dans un Temple, le Chœur de Rameau eſt de la Muſique d'Egliſe. - Et c'eſt ce qu'il doit être, répondit vivement le Chevalier Gluck. L'un n'eſt qu'une Cérémonie religieuſe, l'autre eſt un véritable Enterrement, le corps préſent ».

VERS PRÉSENTÉS A MADAME, *ET A MADAME, COMTESSE D'ARTOIS;*

PAR M. LE COMTE DE BARRUEL.

Des deux Divinités que l'Eridan vit naître
Et qu'il envie à tes climats,
Laquelle, heureuſe France, à tes yeux doit paraître
Brillante des plus doux appas?
Les graces, les vertus, tout eſt égal entr'elles:
Epouſes, tendres Sœurs, la Nature & l'Hymen
Deux fois d'un double nœud ont uni leur deſtin;
Elles ont partagé nos hommages fidèles:
Auſſi pourquoi te demander
Un choix entr'elles deux ſi difficile à faire?
J'aimerais autant décider
Laquelle des deux Sœurs à l'autre eſt la plus chère.

PASSIONS DE VOLTAIRE.

Voltaire ſerait mort content s'il avait pu lire l'Edit de Louis XVI, qui affranchit les Serfs de ſes Domaines. Le bonheur des hommes fut toujours ſa paſſion la plus ardente. Ce grand homme avait à

Digitized by Google

peine acheté la Terre de Ferney, que la Communauté de ce lieu perdit un Procès assez considérable. La Partie adverse fit conduire en Prison à Gex, les deux plus Notables Payſans de Ferney. Voltaire les délivrâ en payant le Procès. Il rebâtissait la maison d'une famille indigente, faisait signer à la Mère le billet de l'argent qu'il avait avancé; il appellait ensuite le plus jeune de ses enfans, & en jouant avec lui, il lui donnait le billet de sa Mère. Ferney n'était qu'un Hameau en 1765. Dix ans après c'était une petite Ville, & il n'y avait pas une pierre que le Chantre de Henri IV n'eût payée. Tels étaient les plaisirs & les passions qui occupaient sa vieillesse. Il faut y joindre celle de l'amitié. Personne n'a mieux parlé que lui de cette passion, parce que personne ne l'a mieux sentie.

STANCES SUR UN BAISER,

IMITATION DE L'ANGLAIS.

PAR M. FEUTRY.

PAR un baiser ravi sur tes lèvres de roses,
Ah! Bélinde, pourquoi marquer tant de courroux?
Du calice des fleurs nouvellement écloses,
Ainsi l'Abeille enlève un suc presque aussi doux.
Par ce tendre larcin l'Abeille se conserve,
Sans altérer l'éclat ni le parfum des fleurs.
Bélinde, cesse donc ta cruelle réserve;
Le Temps seul peut ternir tes brillantes couleurs.
Le vrai bonheur existe, il est dans la Nature;
Ce n'est que de ton cœur que je veux le tenir;
L'amour vit de son feu, mais pour se soutenir,
Encore lui faut-il un peu de nourriture.

Digitized by Google

BOUQUET A MON PAPA,

PAR MADEMOISELLE DE SAINT-LÉGER (a).

AMOURS, Graces, Plaisirs, Apollon, Dieux puissans,
Venez à mon secours, secondez ma faiblesse.
Ciel! que dis-je? ô devoir! ô Nature, ô tendresse,
C'est vous qui pouvez seuls animer mes accens.
Mon cœur est trop ému pour offrir de l'encens.
Cher objet de mes vœux! souris à mon hommage:
Pardonne dans mes vers l'abandon du bonheur;
Laisse par tes bienfaits s'exprimer mon ardeur.
Heureux fruit de l'Hymen, j'en suis le premier gage.
Quand mes bras caressans s'ouvrirent dans les tiens,
Tu ne pouvais, dit-on, les détacher des miens;
Me couvrant de baisers dans ton ardent délire;
Tes larmes répondaient à mon tendre sourire;
Tu marquais sur mon front le sceau de ton amour;
Et reposant sur moi ton ame généreuse,
Dès mon premier instant tu me rendis heureuse.
Je sentis le bonheur en ouvrant l'œil au jour,
Mais combien ta tendresse alla plus loin encore!
Quand ma faible raison parut à son aurore,
Et que sans calculer le nombre de mes ans,
Tu voulus l'affermir par l'appui des talens!
Quand prêtant leur secours à ma tendre jeunesse,
Levant ce voile épais qui couvre l'avenir,

(a) Cette jeune Muse a publié, l'année dernière, le Roman d'*Alexandrine*. Mademoiselle de Saint-Léger joint à un esprit vif & facile, l'ame la plus noble & la plus sensible. La Pièce de Vers que nous imprimons en est la preuve. Elle l'adresse à un Père cheri, Médecin de réputation, ami de l'humanité & qui fait les délices de sa famille. Son aimable fille promet infiniment dans la carrière des Lettres & tiendra parole.

Digitized by Google

Pour un âge plus doux tu sus me garantir
Des écueils où conduit une oisive molleſſe!
Quand ouvrant mon eſprit à d'innocens deſirs
Tu sus me décharger du fardeau des loisirs,
Oui, tu me donnas tout. Tu me donnas une ame
Trop ſenſible, il eſt vrai, trop active, & de flamme;
Mais fière & ſans détour; préparée au malheur,
Quoiqu'ignorant encor ſon atteinte cruelle,
Sévère dans ſes loix, à ſes deſirs rébelle,
Capable d'immoler dans ſa noble vigueur
La Nature à l'amour, & l'amour à l'honneur,
Maîtreſſe de ton ſort, que n'ai-je auſſi des armes
Pour affranchir tes jours & de maux & d'allarmes,
Enchaîner près de toi tous les cœurs vertueux,
Te ménager le ſoin de faire des heureux!..
Mais vas, les biens du cœur, les ſeuls dignes d'envie,
Conſtamment près de toi ſeront toujours fixés;
Oui, tu ſeras heureux par nos ſoins empreſſés.
Ta femme, tes enfans, ta famille attendrie,
Tout ſe réunira pour enchanter ta vie,
Pour ſourire à tes vœux, prévenir tes deſirs,
Du ſein de l'innocence amener tes plaiſirs.
Nous n'aurons pour t'aimer dans notre vive flamme,
Qu'un même ſentiment, qu'un principe, qu'une ame,
Voilà le piège heureux où nous prendrons tes jours,
Pour tâcher d'éloigner de la Parque ennemie
De ces jours adorés le reſpectable cours.
Que ſi malgré nos vœux & notre idolâtrie,
Le calice des maux, encor t'eſt préſenté,
Ardente à m'en ſaiſir avec avidité,
Oui, je veux la première en épuiſer la lie.
Que ſur moi!.. mais ô Dieu, je pleure, je m'oublie,
Mes larmes, malgré moi, viennent tout effacer,
Cher papa, je me tais, & je cours t'embraſſer,

ALMANACH LITTÉRAIRE.

RIEDESEL,

ANECDOTE ALLEMANDE;

PAR M. D'ARNAUD.

LES belles actions ont un empire supérieur au despotisme le plus absolu ; elles dominent jusques sur les esprits, les subjuguent sans les irriter, les contraignent à se laisser fléchir, à changer d'opinions, de volontés; en un mot, on dirait qu'elles sont une émanation du pouvoir divin, tant elles maîtrisent l'homme, au point, si l'on peut parler ainsi, de lui donner une autre nature, une autre ame, d'en créer, en quelque sorte, un nouvel individu : aussi la vertu qui est le principe de ces actions imposantes, doit-elle être regardée comme le premier de nos Maîtres ; sa souveraineté est immuable, & c'est peut-être la seule autorité qui se fasse aimer.

Hermann Riedesel de Brakenbourg était du petit nombre de ces fameux Bannerets qui fai-

Digitized by Google

ſaient l'honneur de la Chevalerie ; il vivait vers le quinzieme Siècle (a), à la Cour du Landgrave Louis de Heſſe ; la Nobleſſe le prenait pour modèle, & les *Dames* brûlaient de l'avoir pour leur Chevalier ; on ne parlait que de ſon extérieur tout à la fois intéreſſant & majeſtueux, de ſes talens ſinguliers pour les exercices du Gentilhomme, de ſa bravoure, de ſon héroïſme qui éclatait dans les moindres occaſions ; on citait à la même Cour pour un miracle de beauté, la fille de Roehrig, Maréchal héréditaire de Heſſe, le dernier de ſa race ; Marguerite entrait dans cet âge où l'amour commence à devenir un beſoin de l'ame ; elle pouvait aſpirer à la brillante alliance des Souverains ; le Landgrave lui témoignait une tendreſſe paternelle ; elle ne vit point le jeune Banneret d'un œil indifférent, & lui, de ſon côté, il fut bientôt épris pour elle de la plus violente paſſion. Une égale ardeur les conſuma : ils ne tardèrent donc point à ſe déclarer leur penchant mutuel. Riedesel portait les couleurs de ſa belle Maîtreſſe ; il avait fait des vers en ſon honneur, dont voici à-peu-près le ſens : „ J'aime une „ Divinité qui n'a point de rivale ; nul Che„ valier auſſi ne me ſurpaſſe pour l'amour que „ je lui ai voué ; ſon nom eſt dans mon cœur, „ & j'impoſerai toujours à ma bouche la loi „ rigoureuſe de le taire juſqu'au moment qu'il „ me ſera permis de proclamer l'objet de mon culte éternel „. C'eſt bien là le langage de ces

(a) *Vers le quinzieme Siècle, &c.* Son Château était ſitué ſur le Scheder-beg, entre Gottingen, & Minden.

Chevaliers qui mouraient d'amour pour leurs *Dames*. Cependant Riedesel n'avait pu se défendre d'une espèce d'indiscrétion : il avait continuellement une perle d'une eau éclatante attachée sur son sein : on sait qu'en Latin *Marguerite* est le synonime de *perle*.

Nos deux Amans s'aimaient avec d'autant plus de confiance qu'ils ne doutaient nullement qu'un prompt Mariage ne vînt couronner des ardeurs si vives & si pures ; chacun à la Cour desirait de les voir unis ; le Landgrave lui-même s'intéressait à leur bonheur, tout les entretenait dans une flatteuse espérance.

Le Maréchal trouve le Chevalier chez le Prince ; il l'engage à quitter un instant la Cour pour aller vers le Parc ; & le père de Marguerite s'empressant de choisir une allée sombre, s'arrête, & dit à Riedesel : -- Chevalier, j'apprends que vous avez levé les yeux sur ma fille, vos prétentions me sont connues, je ne les accuserai point de témérité, je sais quelle est votre naissance, que vous êtes d'un rang à solliciter la main de Marguerite : mais, Riedesel, je suis pere, il faut mon aveu pour former cette union, & je n'ai qu'un mot à vous dire, vous ne l'obtiendrez jamais : vous me dispenserez de vous découvrir les raisons de ce refus. Il suffit de vous déclarer que Marguerite n'aura un époux que de mon choix, & je vous le répete, ce choix ne tombera point sur vous. Le Banneret frappé de la foudre, reste interdit. Il veut pourtant s'exprimer. Le vieillard reprend : je ne vous ai pas tout dit : je m'adresse à un Chevalier ; j'exige donc de votre loyauté un bien plus grand sacrifice, c'est de vous efforcer d'é-

touffer cet amour que je ne puis ſatisfaire, de ne révéler à perſonne cet entretien, pas même à ma fille, de fuir ſa préſence.. -- Seigneur !.. ſerait-il poſſible ?.. -- Un brave Chevalier peut tout, oui, d'éviter juſqu'aux regards de Marguerite, & ſur-tout de ne point vous appuyer de l'autorité du Maître ; & auſſi-tôt le Maréchal ſe hâte de retourner au Palais.

A quel affreux ſupplice il laiſſe le Banneret ! une paſſion ſi impérieuſe, qui ne pouvait que s'affermir par le tems & les obſtacles, au lieu de s'affaiblir, qui vivrait encore dans le tombeau, il fallait la combattre, la renfermer dans ſon ame, n'en plus parler à l'objet qui l'avait fait naître, ſe refuſer juſqu'au ſeul plaiſir de le voir renoncer pour jamais au bonheur de poſſéder Marguerite ! Ce dernier trait a porté la mort dans le ſein de Riedeſel ; il verſe un torrent de larmes, il ſuccombe à ſon affreuſe ſituation, il perd l'uſage des ſens ; ſes yeux ſe ſont r'ouverts : -- L'ai-je bien entendu ? N'eſt-ce pas un ſonge cruel, épouvantable, dont je ſuis le malheureux jouet ? Le Maréchal a-t-il bien pu me l'annoncer ? Marguerite... ne ſera point à moi... jamais... jamais... encore ſi je pouvais lui dire que je l'adorerai, que je l'idolâtrerai juſqu'au dernier ſoupir ! S'il m'était permis de jouir d'un ſeul de ſes regards... Pere inhumain ! Pere barbare ! quelle loi, quel ſacrifice tu m'as impoſé ! Eh ! le pourrai-je ?.. Eh ! quand je vais expirer pour elle, je ne recueillerai pas ſeulement le prix de ma mort ! Marguerite ignorera quel coup m'a frappé, que c'eſt de la main de ſon pere... que je lui donne ma vie, que j'ai tout perdu !..

Digitized by Google

Riedeſel s'arrache à ce tumulte d'idées accablantes ; il ſe traîne à ſa demeure ; il veut écrire à Marguerite : la plume lui tombe des mains : non, s'écrie-t-il, non, je mourrai de mon amour, je ſaurai garder le ſilence. Pere cruel, tu ne t'es point trompé ! je ſerai juſqu'au tombeau un digne Chevalier.. Hélas ! que penſes-tu de ton amant, maîtreſſe adorée ? ſoupçonnerais-tu cette tendreſſe qui me cauſe la mort ?

Non, Marguerite n'imaginait pas que Riedeſel eût pu changer : mais elle ne ſavait à quel motif attribuer ſon abſence ; en un mot elle ne le voyait point. Une fidelle gouvernante recevait ſes larmes ; Julienne, ſeule, était inſtruite de cette malheureuſe paſſion ; elle s'efforçait de conſoler cette victime infortunée de l'amour ; Marguerite, à toutes ſes repréſentations, ne répondait que ces mots : depuis trois jours entiers, Julienne, je ne l'ai point vu ! on n'en ſait à la Cour aucunes nouvelles... &... il eſt impoſſible que Riedeſel ait ceſſé de m'aimer. Il m'eſt ſi cher ! Enſuite elle retombait dans le ſein de Julienne, y répandait des torrens de pleurs.

Le Landgrave, lui-même, ſurpris de ne plus voir le jeune Banneret, l'envoya chercher : il vient, mais pâle, défiguré, ſe ſoutenant à peine. Eh ! qu'avez-vous, mon cher Riedeſel, lui dit le Prince ? -- Monſeigneur... je me meurs... -- Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous ; & quelle eſt votre maladie ? quoi ! tout-à-coup... Le Chevalier tombe aux pieds du Landgrave : -- permettez-moi, Monſeigneur, d'embraſſer vos genoux ; j'oſe vous demander une grace, & j'attends de votre bienfaiſance, que vous ne me la refuſerez point.

Monſeigneur, ſouffrez que je ne vous découvre pas la cauſe d'une mort prochaine; oui, ſans doute, j'en mourrai, dit-il, en laiſſant échapper quelques larmes; mais... daignez ne point m'obliger à rompre un ſilence... O Ciel! interrompt le Landgrave, quand j'allais engager le Maréchal à vous donner ſa fille!.. A ces mots, Riedeſel eſt prêt d'expirer; cependant il rappella ſes forces: -- O mon Prince, ô mon Maître! j'étais accablé de vos bontés. Jamais ſujet ne vous ſera plus attaché: que n'ai-je payé de mon ſang l'honneur de vous ſuivre dans les combats! j'aurais voulu... Non, je ne puis parler, il ne m'eſt permis que d'exhaler une vie qui m'eſt trop odieuſe. Le Prince fait de nouveaux efforts pour arracher au Chevalier ce ſecret qu'il ne peut pénétrer; Rideſel a le courage de ſe taire, il ſe retire en ne proférant que ces paroles: je vais mourir loin des yeux... loin des yeux du meilleur des Maîtres!

Le Landgrave, au milieu de ſa Cour, s'adreſſant au Maréchal en préſence de ſa fille: -- Je ne ſais quel mal conſume Riedeſel... mais il me paraît qu'il a peu de jours à vivre. Marguerite jette un cri, elle ajoûte: Riedeſel perdrait la vie! L'Aſſemblée attache les yeux ſur elle; le pere furieux l'accable de reproches. Il eſt inutile, s'écrie cette infortunée, de vouloir cacher les tourmens de mon cœur: ma mort préviendra celle de Riedeſel.

Le bruit s'eſt bientôt répandu que le jeune Banneret a quitté la Cour & même la Heſſe; on l'a vu, ſuivi d'un ſeul Ecuyer, monté ſur un palefroi, gagner une des portes de la ville; enfin il a diſparu, ſans qu'on ſache de quel côté il

Digitized by Google

a tourné ſes pas. C'eſt un nouveau coup pour la ſenſibilité d'une amante qui ne pouvait ſoupçonner la cauſe de ce départ ſubit : elle rediſait ſans ceſſe à cette femme qui recevait ſes pleurs : — je me perds dans la profondeur de cet abîme. Il me fuit ! il eſt expirant ! qu'aurait-il à me reprocher ? Ah ! Julienne, qu'ai-je fait que de le trop aime ?

Le Landgrave avait interrogé inutilement tout ce qui l'entourait : on ne pouvait lui donner la moindre lumière ſur ce qui regardait le malheureux Chevalier. Le Prince avait de la peine à ſupporter ſa perte. Le Maréchal ſouffrait bien davantage : il voyait ſa fille, ſa fille unique prête à lui être enlevée par une maladie de langueur ; il était déchiré d'un reproche ſecret : il ne ſe diſſimulait point que c'était lui qui plongeait ſa fille au cercueil.

On avait tenté de vaines recherches pour découvrir ce qu'était devenu Riedeſel : on parlait ſeulement dans toute l'Allemagne d'un Chevalier inconnu, toujours couvert d'armes noires, enſeveli en quelque ſorte dans le deuil le plus ſombre, & dont le bouclier offrait ces mots : *on ne le ſaura point, même après ma mort ;* il était ſorti victorieux d'une infinité de combats.

Le pere de l'infortunée Marguerite accompagne ſon Maître à une chaſſe ; il cherchait continuellement la ſolitude ; il s'écarte de la foule des Courtiſans & va s'enfoncer au loin dans l'épaiſſeur de la forêt ; des brigands ſurviennent, ſe précipitent ſur lui, lui enlèvent tout ce qu'ils peuvent lui dérober, & enſuite, craignant d'être découverts, ils forment la réſolution de lui arracher la vie : déjà les poignards ſont levés

Digitized by Google

ſur le Maréchal, il s'eſt défendu en vain; il s'écrie, il appelle à ſon ſecours; c'eſt ſa fille qu'en ce moment il regrette, & non la perte d'une exiſtence qui lui était inſupportable; enfin la mort eſt ſur ſon cœur: un Cavalier, la viſiere baiſſée, accourt l'épée à la main, fond ſur les ſcélérats, les diſperſe, en étend deux ſur la pouſſière; les autres, effrayés, prennent la fuite; le Maréchal eſt ſauvé; tranſporté de reconnaiſſance, il ſe jette dans le ſein de ſon défenſeur: -- O mon Ange tutélaire! qui que vous ſoyez, parlez, demandez-moi la récompenſe que vous deſirerez: vous l'obtiendrez; oui, tout ce qui eſt en mon pouvoir vous appartient; vous conſervez les jours d'un pere qui ne reſpire que pour ſa malheureuſe fille... -- elle vit! -- Hélas! le Ciel me la laiſſe encore... Mais qu'exigez-vous? je ne connais rien que je ne puiſſe vous accorder... -- Maréchal... & ſi je vous demandais la main de Marguerite?.. -- La main de ma fille! il n'y a qu'un Chevalier... -- Doutez-vous que je le ſois? & auſſi-tôt l'Etranger ôtant ſon caſque, me reconnaîtrez-vous? -- Riedeſel! -- Riedeſel lui-même, qui depuis trois ans meurt de ſon amour, qui revenait ſans ceſſe en ces lieux qu'habite Marguerite; j'ai entendu des cris. J'ai vu... l'homme qui m'eſt le plus cher, le pere de tout ce que j'aime prêt à perdre la vie; je vous aurais cent fois immolé la mienne. Votre fille... -- Elle eſt à vous, s'écrie le Maréchal en pleurant; j'embraſſe mon libérateur, mon gendre: venez que je vous mene à Marguerite; ah! je ne puis aſſez tôt être votre pere!

De quel étonnement eſt frappée la Cour

quand on revoit le Maréchal accompagné de Riedesel ! le Vieillard raconte avec des larmes son aventure, ses procédés inhumains à l'égard du jeune Banneret, la générosité de celui-ci, qui avait observé un silence obstiné. Des motifs d'intérêt avaient occasionné le refus du Maréchal. Le Landgrave presse Riedesel dans ses bras ; il est conduit par le Maréchal à Marguerite ; tout lui est découvert, elle sait qu'elle a toujours été adorée, qu'elle va être enfin unie au Banneret. L'Auteur de l'ancienne Chronique dont nous empruntons cette Anecdote, avoue naïvement que les expressions lui manquent pour peindre cette situation. Les noces de Riedesel & de Marguerite, se célèbrent avec toute la pompe de ces tems ; les deux tendres amans sont devenus les plus heureux époux. Le Prince, pour consacrer en quelque sorte cette union que lui-même il avait desirée, donna au Banneret, en 1457, l'Investiture de la charge de *Maréchal Héréditaire de Hesse*. De ce Mariage formé, pour ainsi dire, par l'amour & la reconnaissance, descend la Maison de Riedesel, qui subsiste encore aujourd'hui avec éclat en Allemagne, & qui mérite que les Arts lui présentent par la main d'un Français ce tribut (*a*) de la vérité & du sentiment.

(*a*) *Ce Tribut*, &c. Cette Anecdote, appuyée sur la Tradition & sur des Monumens authentiques, donna l'idée en 1777, à un des Descendans de cette illustre Maison, de proposer un Prix à celui qui, au jugement du célèbre *Lessing*, ferait le meilleur Drame sur ce sujet, sous le titre de Hermann Riedesel : on ne sait si cette Piece a été composée.

Digitized by Google

VERS A L'ABBÉ DE VOISENON.

PAR VOLTAIRE.

Vous êtes Prêtre de Cythère:
Consacrez, bénissez, chantez
Tous les nœuds, toutes les Beautés
De la Maison de la Vallière.
Mais tapi dans vos voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits & les jours
Avec votre grosse Bergère;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

ACTION GÉNÉREUSE

De S. E. M.^le Prince de LIGNE *& de M. le Prince* CHARLES, *son fils.*

LE 23 Février 1782, le feu prit au village de Velaines vers les cinq heures du matin. A six heures un quart, S. E. M. le Prince de Ligne, Lieutenant-Général de S. M. I. & M. le Prince Charles, son fils, passerent en poste par cet endroit qui est sur la route de Ligny à Bar. Ayant apperçu le feu qui embrâsait quatre maisons, les Princes descendirent de leur voiture, se firent suivre de leurs gens & coururent au lieu de l'incendie. Ils virent la désolation de ces malheureux Payſans, ordonnèrent la meilleure manière de porter des secours, & S. E. remit au Curé vingt-deux louis d'or pour les pauvres. Une femme voyant périr sa petite fortune, pleurait amèrement: elle fut apperçue du jeune Prince Char-

Digitized by Google

les. Il s'approcha de cette infortunée, & n'ayant point d'argent sur lui, il lui donna sa montre, bijou de prix. Si quelque chose pouvait ajouter à ce bienfait, c'est la façon dont M. le Prince de Ligne son pere approuva cette belle action. Il vit son fils qui ne croyait pas être vu, & lui dit de cet air qui ne peut venir que de la vraie satisfaction du cœur : *Bien, Charles* !

TABLEAU DES FEMMES;

Par Madame la Comtesse de GENLIS.

PRESQUE toutes les femmes ont reçu l'éducation la plus négligée. Aussi-tôt qu'elles sont leurs maîtresses, elles ne lisent que de mauvaises Brochures, & des Drames qui achevent de leur gâter le goût. Elles menent la vie la plus dissipée, & prétendent à la science universelle. Elles se connaissent en tableaux, en architecture; elles sont Gluckistes & Piccinistes sans savoir un mot de composition; elles font des cours, montent à cheval, jouent au billard, vont à la chasse, conduisent des calèches, passent des nuits au bal & au pharaon, écrivent au moins dix billets par jour, reçoivent cent visites, & se montrent par-tout. On les voit successivement dans l'espace de douze heures à Versailles, à Paris, chez un Marchand, à une Audience de Ministre, aux Promenades, dans un Attelier de Sculpteur, à la Foire, à l'Académie, à l'Opéra, aux Danseurs de corde, applaudissant & goûtant également Préville & Jeannot, d'Auberval & le Petit-Diable. Pour leur sensibilité, il est vrai qu'elles ont des ajustemens de cheveux, des galeries de portraits, des Autels à l'Amitié, des Hymnes à l'Amitié; elles ne

brodent plus que des chiffres, ne parlent plus que de sentiment, de bienfaisance & des charmes de la solitude, & sont toutes *l'ſprit-fort*. Les femmes sont par essence légères, indiscrettes, aiment à parler, à se vanter de la confiance qu'on leur témoigne. Celles même qui ont du courage & des principes, ne méritent pas plus de confiance, parce qu'elles trahiront involontairement. La faiblesse de la constitution des femmes, la mobilité de leurs traits, l'expression de leurs yeux, la rougeur involontaire que la moindre surprise excite en elles, la délicatesse même de leur teint qui rend cette rougeur plus visible & plus marquée, tout enfin concourt à rendre leurs premiers mouvemens indiscrets.

VOLTAIRE A HELVÉTIUS.

NE les verrai-je point, ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime Auteur ?
Le Ciel vous anima de ces flammes secrettes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des Beaux-Esprits, il est plus d'un Rimeur,
Il est rarement des Poëtes.
Le vrai Poëte est créateur ;
Peut-être je le fus, & maintenant vous l'êtes.

MOT REMARQUABLE DE VOLTAIRE.

VOLTAIRE, après sa malheureuse affaire de Francfort, resta trois semaines à Mayence : » J'ai besoin, disait le grand homme, de sécher mes habits mouillés du naufrage».

Digitized by Google

DIALOGUE
ENTRE LA MODE ET LA RAISON.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

LA RAISON.

UN mot, Mademoiſelle?

LA MODE.

Un mot, Madame? c'eſt beaucoup!

LA RAISON.

Quoi! vous me refuſerez la plus courte des Audiences?

LA MODE.

Jamais je ne vous en demandai aucune.

LA RAISON.

Il n'y aurait pas de mal que nous puſſions nous rapprocher.

LA MODE.

Vous ſeriez perdue & moi auſſi.

LA RAISON.

Comment? Je ne vous entends pas.

LA MODE.

C'eſt votre méthode. Mais abrégeons; ce ſerait fait de mon crédit, ſi l'on me ſurprenait en conférence avec vous.

LA RAISON.

Vous me donnez une bien mauvaiſe idée de vos Sectateurs!

Digitized by Google

LA MODE.

J'ai peu entendu parler des vôtres. Sont-ils nombreux? On publie que votre Empire eſt fort dépeuplé.

LA RAISON.

Il l'eſt, je l'avoue; mais je ne dois m'en prendre qu'à votre coquetterie. Elle m'enlève chaque jour quelqu'un de mes ſujets.

LA MODE.

Je n'enlève rien, Madame; je me montre, & l'on me ſuit.

LA RAISON.

Il eſt bien étonnant que, pour vous ſuivre, on me quitte.

LA MODE.

Rien de plus naturel; vous êtes toujours la même!

LA RAISON.

La Raiſon ne varie point.

LA MODE.

Voilà pourquoi elle ennuie.

LA RAISON.

Vous me croyez donc totalement abandonnée?

LA MODE.

A la rigueur, on peut vous ſuppoſer encore quelques ſuivans obſcurs, & preſque honteux du rôle qu'ils jouent. Les miens ſe montrent; les vôtres ſe cachent.

Digitized by Google

LA RAISON.

Arrive un tems où ils ſont bien vengés de l'*incognito*. Un Sage eſt-il mort, on s'empreſſe de lui ériger une eſpèce de culte.

LA MODE.

Voilà toute ſa jouiſſance. Elle eſt même tellement attachée à ſa mort, qu'elle s'évanouirait s'il s'aviſait de renaître.

LA RAISON.

C'eſt moi qui fonde les réputations ſolides.

LA MODE.

Et moi les brillantes.

LA RAISON.

Je dirige la Gloire.

LA MODE.

Moi, la Renommée.

LA RAISON.

Vous trompez ſouvent le pauvre Genre-humain ſur cet article, comme ſur tant d'autres. Je connais vos Coteries, vos Bureaux. Vous y diſtribuez ſans meſure & toujours avec le diſcernement qui vous eſt propre, les fortunes, les honneurs, la célébrité & le ridicule. Vous créez des Héros, comme Armide créait des fantômes; vous faites d'un homme de génie un ſot, & d'un ſot un homme de génie.

LA MODE.

Mes favoris s'en trouvent bien. Le Monde

Digitized by Google

ne s'en trouve pas plus mal : il lui faut des illusions. Avec quoi amuser tous ces Enfans, si l'on s'en tenait à ce qui est raisonnable?

LA RAISON.

Encore, si vous ne les trompiez que sur des bagatelles!

LA MODE.

Ce ne serait assez ni pour moi, ni pour eux. Il faut les entretenir dans leur ivresse. Leur état naturel, ou du moins leur état le plus heureux, est cette espèce de délire, qui supprime toute réflexion, & les fait passer, sans intervalle, d'une erreur à quelque autre. La vie humaine paraîtrait bien longue, s'il fallait toujours voir de même, agir de même, penser de même; n'être, en un mot, que ce qu'on a été d'abord, pour l'être encore par la suite. „ Il faut glisser sur ce Monde, & non l'enfoncer „, a dit un Ecrivain que j'ai fait revivre de nos jours.

LA RAISON.

Vous!.. Ce serait à vous que Montagne devrait l'avantage d'être apprécié aujourd'hui?

LA MODE.

A moi, à moi seule.

LA RAISON.

Voilà un étrange paradoxe!

LA MODE.

Oh! quand il me plaira le paradoxe triomphera aussi.

Digitized by Google

LA RAISON.

Vous nous en avez déjà donné de fortes preuves.

LA MODE.

Je vous en réserve d'autres. Ce n'est pas tout : je soutiens qu'un de vos plus grands génies, Pierre Corneille, fut un de mes Elèves.

LA RAISON.

Je ne m'attendais point à celui-là ; & celui-là en vaut mille autres.

LA MODE.

Ecoutez ! C'est votre premier devoir, puisque vous vous érigez en Juge. Corneille parut dans un tems où l'incendie allumé par la Ligue, disons mieux, allumé par moi, fumait encore. On se croyait Romain, parce qu'on avait été fanatique. Richelieu forçait d'obéir ; mais on murmurait en obéissant. Que fit Corneille ? Il ressuscita les Romain ; les fit parler comme on se piquait de penser alors ; il ennoblit & quelquefois il exagéra tout. Chacun se figurait retrouver sa taille dans ces majestueux colosses : chacun voulait s'identifier avec eux. Joignez à ces motifs d'illusion ceux que le génie de Corneille y ajoûtait ; vous aurez, tout à la fois, le secret de ses moyens & de ses triomphes.

LA RAISON.

Je vous tiens ! Racine (vous ne me le nierez pas) réussit par des moyens tout différens.

LA MODE.

Ce fut encore moi qui réglai sa marche.

Digitized by Google

Les Français avaient perdu toute fantaisie républicaine. La galanterie l'amour étaient à la mode. Racine y assujettit son travail & ses Héros.

LA RAISON.

Il changea de langage lorsqu'il revint à moi ; & ce langage lui réussit.

LA MODE.

Il n'en vit point le résultat. Il mourut, sans savoir si son *a*) Chef-d'œuvre lui survivrait.

LA RAISON.

Je lui conseillais, tout-bas, d'être fort tranquille sur l'évenement. Mais, parlons d'un homme encore plus extraordinaire que tous ceux-là. Il brilla long-temps sur la Scène & ne fit son capital, ni de la politique, ni même

(*a*) *Note du Rédacteur.* C'est nommer *Athalie*. Madame la Comtesse de Caylus fit dans ses *Souvenirs* une prédiction véritable, lorsqu'elle écrivit que cette sublime Tragédie serait toujours admirée. Elle ne le fut pas cependant d'abord du Public ; & lorsqu'elle parut imprimée en 1691 on la rechercha très-peu. Le Philosophe Fontenelle que Racine avait persécuté, se permit un mouvement de vengeance, & fit courir dans les Sociétés une Epigramme très-injuste contre le moderne Euripide. La voici :

Gentilhomme extraordinaire,
Et suppôt de Lucifer,
Pour faire encor pis qu'Esther,
Comment Diable as-tu pu faire ?

Digitized by Google

de l'amour. Il mit en jeu toutes les passions, tous les mouvemens de l'ame, toutes les affections du cœur humain, tous les grands ressorts de la Nature. Il osa même être Moraliste, & n'en fut pas moins intéressant.

LA MODE.

J'ai fort connu cet homme-là.

LA RAISON.

Vous!

LA MODE.

Beaucoup, vous dis-je; & il n'a pas dédaigné tout-à-fait mes avis.

LA RAISON.

Ainsi la Mode était devenue Moraliste.

Le Public se persuada qu'*Athalie* n'était que pour des enfans. Les gens du monde furent peu empressés de la lire; & ceux qui la lurent parurent froids d'abord. Racine étonné de voir que sa Pièce, loin de jetter l'éclat qu'il s'en était promis, restait presque dans l'obscurité, s'imagina qu'il avait manqué son sujet, & il l'avouait sincerement à son bon ami Despréaux. Ce fameux Satyrique lui soutenait au contraire qu'*Athalie* était son chef-d'œuvre. » Je m'y connais, lui disait-il, & le Public y reviendra ». *Athalie* en effet est la plus parfaite de toutes les Tragédies. On en reconnut enfin le mérite; mais ce ne fut que long-temps après la mort de Racine. Les vrais Connaisseurs ne cessant de vanter la beauté supérieure de la Pièce, M. le Régent voulut connaître quel effet elle produirait sur le Théâtre, & ordonna aux Comédiens de l'apprendre & de la représenter. Le suc-

Digitized by Google

LA MODE.

Pourquoi non? J'avais bien su, quelques années auparavant, devenir Astronome, & braquer des lunettes à longue vue sur le nez de toutes les jolies femmes de Paris. Maintenant, je me suis faite Moraliste, Naturaliste, Chymiste, &c. Je veux que mon sexe n'ignore aucun des secrets de la Nature, & continue à garder les siens.

LA RAISON.

Je crois que je me fâcherais, si j'oubliais un moment que je suis la Raison.

LA MODE.

Il ne tient qu'à vous, & vous n'y perdriez

---

cès en fut prodigieux. Il devait l'être. Eh bien! cette inimitable Tragédie, du côté de l'intérêt, n'a rien produit à Racine ni à sa famille, a été très-utile depuis aux Libraires & aux Comédiens; & du côté de la gloire, en a acquis une si éloignée du temps de l'Auteur, qu'il n'a jamais pu la prévoir. Dégoûté alors de la Poésie, & résolu de ne plus s'occuper de vers, Racine songea à être Historien. Quelle perte pour les Muses Françaises & pour le Théâtre de la Nation que ce grand homme voulait épurer! Quel bonheur que Racine ait eu dans Voltaire un digne Successeur qui a eu le talent si difficile de faire des Tragédies profanes sans amour! Le projet du premier a été exécuté par le second. *Mérope* durera autant que la Scène Française. On peut dire de cet admirable Ouvrage, ainsi que d'*Athalie*:

Hoc legite, Austeri, crimen amotis abest.

Digitized by Google

pas. Au reſte, finiſſons. Voulez-vous que je devienne auſſi raiſonneuſe?

LA RAISON.

Vous en avez déjà donné d'aſſez brillans eſſais. Une certaine Julie...

LA MODE.

Hé-bien! l'eſſai ne fut point malheureux. Je ſais bien ce que certains Raiſonneurs en ont oſé dire. Mais qu'importe? Je n'ai qu'à inſiſter, qu'à vouloir, les Raiſonneurs diſparaîtront.

LA RAISON.

Et moi avec eux.

LA MODE.

C'eſt ce que je deſire. Croyez-moi, pourtant : vous perdez tous vos droits, ſi vous ne reſpectez les miens.

LA RAISON.

Les miens furent chers à des hommes qui ne vous conſultèrent jamais. Milton, le Taſſe, Lafontaine furent méconnus de vous & de leur ſiècle ; ils n'en vivront pas moins dans tous les ſiècles.

LA MODE.

Avec mon ſecours, ils euſſent vécu dès leur vivant.

LA RAISON.

Avouez la dette. On ne vous reſpecte jamais plus que lorſqu'on vous prend pour moi. D'ailleurs, j'exiſtais avant vous.

Digitized by Google

LA MODE.

Je n'en crois rien.

LA RAISON.

Je crois qu'on ne vous consultait guères quand les hommes vivaient épars dans les forêts, se nourrissaient de gland, allaient complettement nuds & ne présumaient pas même avoir jamais besoin de se vêtir.

LA MODE.

Quoi! vous étiez en relation avec ces misérables? Hélas! tant-pis pour vous!

LA RAISON.

Dès l'instant qu'ils me connurent, ces Sauvages devinrent des hommes.

LA MODE.

Et dès l'instant qu'ils devinrent des hommes, ils me connurent.

LA RAISON.

J'ai réformé plus d'un Peuple.

LA MODE.

J'en ai formé vingt autres.

LA RAISON.

J'ai gouverné l'ancienne Sparte, l'ancienne Rome.

LA MODE.

Je vous ai chassée de l'une & de l'autre. Je gouverne Paris, & vous ne m'en chasserez pas.

Digitized by Google

LA RAISON.

Il aurait grand besoin de ma présence!

LA MODE.

Il serait perdu, si je le quittais.

LA RAISON.

On pourrait tout concilier.

LA MODE.

J'entends! mais le pacte est bien délicat. C'est fait de moi si j'existe par vous; c'est fait de vous, si vous n'existez que par moi.

LA RAISON.

Nous serons discrettes.

LA MODE.

Je crains les soupçons.... Par exemple, voyez comme j'ai embelli les femmes! Que deviendraient-elles, que deviendrais-je moi-même, si vous alliez les rappeller au *Colet-monté*?

LA RAISON,

Je vous les abandonne.

LA MODE.

C'est quelque chose.

LA RAISON.

Je vous abandonne aussi la chevelure de tous les jeunes Français: laissez-moi seulement le soin de leur tête.

Digitized by Google

LA MODE.

Vous auriez trop à faire. Ce ſoin me regarde; & ce n'eſt pour moi qu'une bagatelle.

LA RAISON.

Quel emploi me réſervez-vous donc?

LA MODE.

Vous en exercez un bien grand; vous dirigez l'homme qui occupe en France le rang le plus ſublime.

LA RAISON.

Je le ſais bien; mais ne pourrais-je pas étendre....

LA MODE.

Vous êtes trop ambitieuſe.

LA RAISON.

Quoi? j'abandonnerai à vos caprices tant de millions d'Etres qui pourraient...

LA MODE.

Oui! vous dis-je. Mais briſons là. Le temps me preſſe: je n'exiſte qu'en paſſant. Il faut que demain je reparaiſſe ſous une forme nouvelle. Pour vous, gardez la vôtre. Un moment viendra, peut-être... Je ne vous promets rien... Mais, ſur-tout, nulle impatience, plus d'entretiens, point de viſites. Je vous ferai avertir.

DIVERSITÉS CURIEUSES.

UN homme connu emprunta pour ſes beſoins ſeize mille livres à Voltaire, avec promeſſe de lui remettre au bout de quinze jours un contrat pour ſa ſûreté. Quinze mois ſe paſſèrent ſans que le Prêteur fût nanti. Impatienté de ces lenteurs qui avaient mauvaiſe grace : » Monſieur, lui dit un jour l'Auteur de la *Henriade*, & d'un ton bruſque, je vous donne les ſeize mille livres ; mais dorénavant je ne vous prête pas un ſou ſans hypothèque ».

Un Ami de Piron diſait à ce Poëte plein de ſaillies & qui brillait plus que perſonne dans la converſation : » Il faut prendre tous les jours quelques momens, pour vous rappeller & pour écrire ce que vous avez dit de mieux dans la journée ». Piron lui répondit : » il y a bien de la malice dans votre conſeil, & vous ne me le donnez que pour m'humilier ».

L'élégant Fléchier, le ſecond pour les Oraiſons Funèbres, & le premier pour les Panégyriques, avait lu tous les vieux Sermonaires & diſait d'eux : » ce ſont mes bouffons ».

Une femme de la Cour demanda au grand Boſſuet dans le fort de ſa querelle théologique avec Fénélon, ſi cet Archevêque avait en effet autant d'eſprit qu'on le diſait : Ah ! Madame, répondit l'Evêque de Meaux, il en a à faire peur ».

Voltaire a dit du Miniſtre de Parme à la Cour de France (M. le Comte d'Argental,) » il eſt heureux quand il fait du bien. Il eſt né pour faire plaiſir, comme Rameau eſt né pour faire de la bonne Muſique ».

Le Philoſophe Helvétius obtint à vingt-trois ans une place de Fermier Général. Dans une de ſes tournées, il arrive à Bordeaux lorſqu'on venait d'y éta-

blir un nouveau droit sur les vins, qui jettait la désolation dans la ville & aux environs. Il écrivit à sa Compagnie, à ce sujet, & fut fort mécontent de la réponse de ses Confrères. Né très-impétueux & très-sensible, il lui échappa de dire un jour à plusieurs Bourgeois de Bordeaux : » Tant que vous ne ferez que vous plaindre, on ne vous accordera pas ce que vous demandez. Vous pouvez vous assembler au nombre de plus de dix mille. Attaquez nos Employés, ils ne sont pas deux cents. Je me mettrai à leur tête ; mais enfin vous nous battrez, & l'on vous rendra justice ». Heureusement ce conseil de jeune homme ne fut pas suivi. Mais de retour à Paris, M. Helvétius appuya si bien les plaintes des Bordelais qu'il obtint la suppression de l'impôt.

Voltaire assurait avec une bonne foi rare & piquante que sa Tragédie de *Zulime* qu'il avait refaite sous le nom de *Fanime*, ne pouvait jamais être une bonne Pièce. » C'est, disait-il, une femme qui court après son Amant, arrive, apprend qu'il est marié, fait remettre ses chevaux & repart ».

Le Lundi 21 du mois de Février 1782, jour mémorable où la Reine honora Paris de sa présence, on vint au milieu des réjouissances publiques annoncer à Madame la Marquise de la Fayette l'arrivée de son mari. Comment percer la foule pour se rendre auprès de lui ? Où trouver des voitures qui étaient toutes renvoyées aux extrémités de la Ville ? La Reine daigna ramener elle-même Madame de la Fayette à l'Hôtel de Noailles : son mari l'attendait sur le seuil de la porte. Il prit la Marquise dans ses bras ; & comme dans l'excès de la joie elle avait de la peine à se soutenir, il l'emporta dans son appartement à la vue d'un Peuple immense. Les heureux témoins de cette scène attendrissante y ont applaudi par les acclamations les plus vives.

Un Auteur lut en bonne Compagnie une Tragédie

de sa façon. Un Magistrat qui était présent s'endormit au commencement de la lecture. Vers le quatrieme Acte il se réveilla. » Eh bien! Monsieur, lui dit l'Auteur, comment avez-vous trouvé la Pièce? -- Il y a du beau, du fort beau, répondit-il en bâillant; mais il me semble qu'il y manque une Exposition ».

Un Missionnaire Capucin, après avoir prêché dans un Village de Toscane pendant tout un Carême, entendu tous les hommes & toutes les femmes au Confessional, & converti en apparence beaucoup de personnes, fit ainsi ses adieux le jour de Pâques: » Je pars, mes chers frères, très-satisfait de vous; une seule chose cependant m'embarrasse : c'est que tous les hommes de ce Village se sont accusés à moi d'avoir de grandes familiarités avec leurs voisines, & qu'aucune femme ne m'a dit avoir été bien avec son voisin. Expliquez-moi comment cela se peut ». On doit bien croire qu'il partit sans recevoir de réponse. Sa question occasionna quelque bruit entre les hommes & les femmes du Village; mais ils s'appaisèrent. Les femmes dirent que le Missionnaire radotait, & à la fin les maris en convinrent.

Plusieurs Dames charmantes furent visiter Voltaire à Ferney. On les y fêta beaucoup, & ses divertissemens se succédèrent avec rapidité. Un jour que la conversation s'épuisa, nos jolies femmes se mirent à parler d'ajustemens. Les robes, les coëffures, rien ne fut oublié. Une d'entre elles remarqua même que Madame une telle était chaussée le plus élégamment possible. » Mais quel est donc votre Cordonnier, lui dit-elle? c'est un homme admirable... un homme divin... un homme unique... Voltaire devant qui tous ces propos se tinrent, s'en impatienta à la fin, & dit avec humeur : » En vérité, mes belles Dames, vous êtes bien singulières... Un

Cordonnier un homme unique! ... Un homme unique! ... & moi, l'on me préfère Racine ».

Fleetwood, Directeur du Théâtre de Drury-Lane, n'avait aucune économie. Sa Troupe s'en plaignait hautement. Les Sergens de Londres étaient souvent en poſſeſſion de la Scène Anglaiſe. Ils ſaiſiſſaient les habits & les décorations, & chaque jour il s'élevait entre eux & les Comédiens des querelles, qui pour être vives, n'en étaient pas moins riſibles. Voici une Anecdote aſſez plaiſante à ce ſujet. Le chapeau du Roi Richard, orné de fauſſes perles, de plumes, &c, ayant paru aux Officiers du Shérif un butin précieux, l'un d'eux s'en ſaiſit. » Meſſieurs, leur dit un Valet du célèbre Garrick le Roſcius de l'Angleterre, vous ne ſavez ce que vous faites; apprenez que ce chapeau eſt le chapeau du Roi ». Ces gens perſuadés qu'il voulait parler du Roi Georges ſecond, alors régnant, lâcherent bien vîte leur proie.

Feu M. de la Mothe d'Orléans, Evêque d'Amiens, avait quelquefois compagnie chez lui pendant l'hiver. Un jeune Gentilhomme occupait un jour toute la cheminée & s'y chauffait debout à la maniere des Petits-Maîtres. Son attitude parut indécente au Prélat qui ne manqua point de l'en reprendre. » Je ſavais bien, dit-il en ſouriant, que les Picards avaient la tête chaude; mais j'ignorais qu'ils euſſent le derriere froid ».

Echo & Narciſſe a eu le plus grand ſuccès ſur le *Théâtre des Menus*. Le célèbre Gluck avait bien dit lors des premières Repréſentations de ce charmant Ouvrage : » il ne peut y avoir de trop grand Théâtre pour *Iphigénie en Tauride*, ni de trop petit pour *Echo & Narciſſe* ».

Le Marquis de *** voulant entrer dans un bateau pour traverſer la Seine, fit un faux-pas &

tomba dans la riviere. Le Batelier auſſi fort qu'adroit, l'en retira ſur-le-champ. Le Marquis, au lieu de lui témoigner ſa reconnaiſſance, ne fut pas plutôt raſſuré de ſa chûte, qu'il prit de l'humeur contre cet homme. » Parbleu, lui dit-il en colère, je me ſerais bien retiré moi-même, & je te ſais très-peu de gré d'un ſecours dont je n'aurais pas eu beſoin ». Le Maître du bateau eut beau lui obſerver que cependant il avait cru le péril preſſant en le voyant aller au fond; le Marquis inſiſtait & criait plus fort. Enfin le Batelier lui dit en juraut : » ma foi, Monſieur, ſi vous êtes ſi fâché d'être hors de l'eau, je vais vous y rejetter, & vous aurez l'honneur de vous en retirer vous-même ».

M. le Prince, Peintre célèbre dont les Tableaux peuvent être placés à côté des meilleurs de Teniers & de Wouvermens, s'était embarqué pour S. Péterſbourg. Notre Artiſte employait les momens oiſifs d'un paſſager à ſuivre tour-à-tour dans leurs fonctions le Mouſſe, le Matelot & le Pilote. Comme il avait l'heureux don de plaire, chacun ſe faiſait un plaiſir de l'inſtruire. M. le Prince, pour payer ſon apprentiſſage dans la Marine, exécutait pour tout l'Equipage des airs agréables ſur ſon violon; car il joignait à ſon rare talent un goût décidé pour la Muſique. Ses leçons de pilotage furent malheureuſement interrompues par l'attaque d'un Corſaire Anglais, qui s'empara du bâtiment qu'il montait. A la veille de perdre ſa petite pacotille, la préſence d'eſprit & le ſang-froid philoſophique ne l'abandonnèrent point. Tandis que ces fiers Inſulaires, d'un air avide & rebarbatif, toiſaient les galons de ſon habit & de ſon chapeau, peſaient l'or de ſa montre, ouvraient & bouleverſaient ſes malles, il en tira ſon violon & en joua ſur-le-champ. Charmés de ce trait, comme les lions & les tygres aux accens de la lyre d'Orphée, ſes raviſſeurs ſourirent, lui laiſſèrent la

Digitized by Google

jouiſſance de ſes effets, & finirent par le prier de les faire danſer le ſoir même au ſon de ſon inſtrument en réjouiſſance de leur capture. Leur joie & l'infortune du Peintre ne furent pas de longue durée. Au premier Port le Navire fut reclamé, déclaré n'être pas de bonne priſe, & M. le Prince continua ſa route.

Le P. de Neuville, célèbre Prédicateur, était intime de M. de Bercy. Le Jéſuite allant un jour à la Terre de ſon ami, y mena un Frère de ſa Compagnie, qui ne ſachant que bien manger, était un homme ſans conſéquence. Madame la Maréchale de Maillebois comptant que c'était un bel eſprit, & ne lui entendant pas dire un mot : » Père de Neuville, dit-elle à voix baſſe, quel eſt cet homme là? -- Madame, c'eſt un Frère. -- En ce cas-là, ne nous amenez jamais votre Laquais ».

Une jeune Femme, la mort dans les yeux, vint dans une Académie de Jeu chercher ſon mari qui y perdait beaucoup d'argent depuis deux jours. » Laiſſez-moi, s'écria-t-il, laiſſez-moi encore un inſtant; je vous reverrai peut-être... après demain ,,. Le malheureux arriva plutôt qu'il ne l'avait promis. Sa femme était couchée tenant à la mammelle le dernier de ſes fils. ,, Levez-vous, Madame, levez-vous, lui dit-il, le lit où vous êtes ne vous appartient plus ,,.

On diſait devant le fameux Mairan, Secrétaire de l'Académie des Sciences, qu'il y avait une Boucherie à Troyes, où jamais la viande ne ſe gâtait, quelque chaleur qu'il fît. » Dans ce pays-là, demanda-t-il, n'attribue-t-on pas cette conſervation à quelque choſe de particulier? -- A un Saint révéré dans le lieu, lui répondit-on. -- Eh bien! dit Mairan, je me range du côté du miracle pour ne pas compromettre ma phyſique ,,.

Un ennemi déclaré de Voltaire conſeilla à une

Digitized by Google

femme d'esprit, & très-instruite, de lire toutes les Critiques faites sur les ouvrages historiques de ce grand homme. La tâche était pénible ; cependant cette Dame se décida à en faire sa principale occupation. Quelque temps après elle rencontra son homme dans une Maison : „ Ah ! Monsieur, lui dit-elle, que j'ai été trompée & ennuyée ! mais j'ai trouvé plus d'erreurs cent fois dans quelques pages de vos insipides Brochures, que dans toutes les Histoires de Voltaire „.

Un Français, homme spirituel & savant, mais qui avait le défaut de s'emparer de la conversation, dinait en grande compagnie chez l'illustre Burnet, Evêque de Salisbury. Quelqu'un rapporta qu'on venait de nommer un Gouverneur de la Chartreuse de Londres. Je comprends par ce nom de Chartreuse, dit notre Babillard, que vous avez eu autrefois des Chartreux dans cette Capitale. Il faut convenir que c'était quelque chose de bien méritoire à eux d'être entrés dans cet Ordre. Un Anglais a bien de la peine de se passer à dîner de son alloyau. -- Il n'y a point de mérite à vos Français qui se font Chartreux, répliqua froidement M. Burnet, à cause de la loi du silence „.

L'Arioste lisait très-bien ses vers. On raconte qu'en passant par les rues de Ferrare, il entendit un Potier de terre chanter à contre-sens une stance du *Roland furieux*. Peu maître de sa colère, notre grand Poëte casse d'un coup de canne cinq ou six pots qui étaient en étalage sur la boutique. „ Hélas ! Seigneur, dit ce pauvre homme, que vous ai-je fait pour traiter ainsi ma marchandise ? -- Ce que tu m'as fait, malheureux, ce que tu m'as fait ? je ne t'ai pas encore assez puni. Je t'ai cassé quelques pots qui ne valaient pas un sou piece, & tu m'as estropié une de mes plus belles stances qu'on ne saurait trop payer „.

Digitized by Google

Il existe dans une Prison de Police à Moscow, un Gentilhomme qui y a été renfermé pour avoir fait mourir quelques Payſans ſous les coups de fouet. Une femme âgée d'environ ſoixante & dix ans, a bâti auprès de la porte de cette Priſon une miſérable cabanne, où elle peut à peine ſe défendre des injures de l'air. C'eſt-là qu'elle habite uniquement par compaſſion pour le Priſonnier. Elle a été ſa Nourrice, & elle continue à lui rendre tous les ſervices qui dépendent d'elle. Il ſerait difficile de trouver un pareil exemple d'affection auſſi déſintéreſſé; car le Gentilhomme, attendu l'énormité du crime qu'il a commis, n'a aucune eſpérance d'être remis en liberté. Cette bonne femme ne peut donc attendre d'autre récompenſe que le plaiſir de lui faire du bien. M. William Coxe qui raconte ce fait, donna à la vieille une petite pièce de monnoie qu'elle alla auſſi-tôt porter au Priſonnier.

Un Courtiſan diſait en préſence de Louis XIV à Arſan, Peintre Genevois : „ vous devez être bien ſatisfait de voir vos ouvrages loués devant le Roi ! -- Sa Majeſté me fait beaucoup d'honneur, répondit l'Artiſte; mais elle me permettra de dire que l'Académie eſt encore un meilleur Juge „.

Un Chirurgien vint à une Aſſemblée publique de la Faculté. Il fut introduit à un fauteuil. Mécontent de cette place, il monta aux degrés où ſont les places des Régens. Un Médecin lui dit : » Monſieur, c'eſt ici où ſiégent les Docteurs. -- Où donc eſt la place des Doctes? -- Si vous l'euſſiez demandé d'abord, on vous aurait montré les anneaux où jadis on les attachait ». En effet, les Médecins d'autrefois allaient par la Ville ſur des mules, & l'on voit encore dans la cour des anciennes Ecoles, l'anneau qui ſervait pour la monture du fameux Docteur Hamon.

Le Traducteur des *Géorgiques* que Voltaire avait

déjà ſi agréablement ſurnommé *Virgile de Lille*, était à Ferney lorſqu'on y apprit la diſgrace de M. Turgot. Voltaire connaiſſait tout l'attachement de l'Abbé pour ce Miniſtre. Il lui appliqua à l'inſtant ce paſſage de l'Ode d'Horace à Virgile ſur la mort de Quintilius : » Quelle perte pour tous les gens de bien, mais qu'elle doit être affligeante pour vous, mon cher Virgile » !

L'excellent Comédien Baron qui avait autant de vanité que de talent, dit un jour fort ſérieuſement dans un de ſes accès d'amour-propre : » Tous les cent ans on voit un Céſar; mais il en faut mille pour produire un Baron ».

Fuzelier, Auteur de *Momus Fabuliſte*, avait toujours ſouhaité de mourir ſubitement. Il était petit, replet, & avait le col court. Cela s'accommodait aſſez bien avec ſes déſirs. Notre Poëte ſe ſervait ordinairement d'une brouette, & appellait l'homme qui la tirait ſon cheval baptiſé. Souvent il lui diſait : » Mon ami, quand tu me trouveras étendu ſur le carreau de ma chambre, c'eſt que je ſerai occupé à travailler à quelque choſe de ſérieux; il ne faudra pas m'importuner. Un jour ce pauvre homme montant chez Fuzelier, le vit effectivement le nez contre terre. » Notre Maître, dit-il aux Voiſins, travaille ſérieuſement. » Fuzelier était mort.

L'Impératrice de Ruſſie (l'Auguſte Catherine II.) envoya à Vanhall, célèbre Joueur de flûte, pluſieurs préſens magnifiques, entre autres une ſuperbe tabatière d'or, accompagnée de très-jolis vers dont voici la Traduction. ,, Ami, ma Muſe ne peut pas te célébrer par des chants auſſi doux que les ſons que tu fais entendre. Cependant, je ne puis me taire. Ma Muſe te paye ſon tribut, elle le paye à la plus divine des flûtes. N'en exige pas davantage de mon ſexe. La moindre de tes notes l'emporte infiniment ſur le meilleur de mes chants. Je ne puis qu'aſſem-

Digitized by Google

bler des paroles,& ton art fait ſubjuguer les cœurs ».

Rémond de Saint-Mard fut mené à l'Opéra, étant encore fort jeune. Vers le milieu de la Piece, il dit d'un grand ſang-froid à ſon Précepteur : „ Monſieur, ai-je bien du plaiſir „ ?

Georges II était contrarié par ſes Miniſtres pour la nomination d'un Vice-Roi d'Irlande. Ils inſiſtaient pour que le Roi préférât le Lord Harrington au Duc de Dorſet que Georges eût beaucoup mieux aimé. Il s'était levé avec dépit de la table du Conſeil, & avait paſſé dans ſa chambre, laiſſant les Miniſtres dans le plus grand embarras; car il n'avait point porté de déciſion. Enfin voyant que Sa Majeſté ne revenait point, ils lui députèrent le Lord Cheſterfield, comptant ſur les reſſources de ſon eſprit pour calmer l'agitation du Monarque, & pour obtenir ce qu'ils deſiraient. Cheſterfield ouvre tout doucement la porte & s'approche d'un air très-reſpectueux du fauteuil où le Prince s'était jetté. „ Je ſuis chargé, dit-il, Sire, de ſavoir de quel nom Votre Majeſté veut qu'on rempliſſe le blanc laiſſé ſur la Patente. -- Mettez-y le Diable, répond le Roi en colère. -- Mais, Sire, répond d'un ton ſérieux le Miniſtre, il ſera donc qualifié *le Féal & Amé Couſin de Votre Majeſté* „. Georges II éclata de rire, & la paix fut faite.

Le Médecin Procope, le plus facétieux des hommes, fut chargé par la Faculté de faire un Diſcours en Langue vulgaire ſur la Chirurgie. Il s'en tira, on ne peut pas mieux. „ Meſſieurs, dit-il à l'Aſſemblée nombreuſe qui l'écoutait, des habiles Chirurgiens qui exiſtent aujourd'hui, on en compte juſqu'à un, & c'eſt le fameux Morand „.

Voltaire fort jeune encore, dit un jour à J. B. Rouſſeau avec lequel il était alors très-intimément lié : „ j'ai changé mon nom d'Arouët en celui de Voltaire pour n'être pas confondu avec ce malheureux Poëte Roi „.

Digitized by Google

Dans le temps que le Lord Macartney fut présenté à la place de Gouverneur de Madras, les Plaisans d'Angleterre se rappellèrent qu'il commandait à la Grenade. „ Il ne serait peut-être pas à souhaiter, dirent-ils alors, que son ancienne connaissance le Comte d'Estaing passât un jour dans l'Inde pour lui rendre une visite à Madras, où sans doute elle se terminerait comme celle qu'il en a reçue à la Grenade „.

Le célèbre M. Diderot voulut un jour à l'Opéra se priver des effets de l'harmonie pour mieux juger les gestes des Acteurs. Il se boucha donc les oreilles. Un de ses voisins du Parterre qui s'en apperçut, lui en demanda la raison. » Monsieur, lui dit le Philosophe, c'est ma maniere d'entendre ».

Les Grecs Schismatiques d'Angoury, autrefois Ancyre, ville de la Natolie, n'y sont pas plus tolérans qu'à Constantinople. A la vérité, ils n'y sont pas également protégés. C'est ce que le fait suivant va prouver. Un Chef de Famille Catholique mourut dans cette Ville en 1781. Le Papas schismatique refusa de l'enterrer, sous le prétexte de diversité de Religion. Le fils du défunt fut se plaindre à l'Aga, qui par bonheur était un ancien ami de son Père. Celui-ci manda sur-le-champ le Papas qui parla beaucoup & ne cessa de déraisonner. L'Aga à qui la controverse donna de l'humeur, tira son cimeterre, lui coupa le nez, & jura par Mahomet qu'il en ferait autant de ses deux oreilles, si le mort n'était pas enterré décemment avant les vingt-quatre heures.

Une Femme de Province qui aimait beaucoup les Gens d'esprit, avait desiré d'être d'un dîner que le Marquis de Lassay donnait à quelques hommes célèbres dans les Lettres. Surprise de voir le repas très-avancé sans avoir encore rien entendu de fort mer-

Digitized by Google

veilleux, elle dit à une Dame placée à côté d'elle : » Quand ces Meſſieurs commenceront-ils » ?

Monteſquieu venait d'achever *les Cauſes de la Grandeur & de la Décadence des Romains*, ouvrage profond & plein de choſes. Il y avait parmi les Préſidens du Parlement de Bordeaux, un homme d'eſprit, aimant la belle Littérature, & commençant à goûter la Philoſophie. Monteſquieu lui confia ſon Manuſcrit, en le priant de lui en dire ſon avis. Quelque temps après, il reçoit de la bouche de cet ami le conſeil de ſupprimer l'ouvrage, comme trop faible, trop au-deſſous des ingénieuſes *Lettres Perſannes*, & comme devant nuire à ſa réputation. Le Philoſophe écoute ce jugement ſans trouble, ſans humeur, reprend ſon Manuſcrit, y ajoûte pour Epigraphe : *Docuit quæ Maximus Atlas* (ce que m'apprit le grand Atlas,) & donne le tout à l'impreſſion. Environ onze années après, Monteſquieu arrive à Paris, apportant avec lui en Manuſcrit ſon chef-d'œuvre de l'*Eſprit des Loix* qu'il voulait publier après qu'Helvétius ſon ami, lui en aurait dit ſa penſée. Helvétius lit attentivement l'ouvrage, en porte le jugement le plus défavorable; mais ſe défiant de lui-même, il admet M. Silhouete dans la confidence du Manuſcrit & l'abandonne à ſon examen. M. Silhouete, homme de talent autant que de vertu, lit & juge comme Helvétius. Celui-ci plus confiant alors parle avec franchiſe à Monteſquieu, & lui donne le conſeil d'oublier entièrement l'*Eſprit des Loix*, & même de le brûler. Monteſquieu reçoit encore tranquillement cet avis, reprend ſon Manuſcrit, y ajoûte pour Epigraphe : *Prolem ſine matre creatam*, (Enfant qui n'a point eu de mère) & l'envoye aux Preſſes de Genève. Les réflexions ſur ces deux faits ſinguliers ſeraient plus qu'inutiles. Il ſuffira de dire qu'un Génie tel que Monteſquieu ſentait ſes forces.

Digitized by Google

LA PIÉTÉ FILIALE,

IDYLLE;

PAR M. LÉONARD.

LYCORIS ET SÉLIME.

AU déclin d'un beau jour, Lycoris & Sélime
Ayant raſſemblé leur troupeau,
Se repoſaient ſur un côteau
Dont le Soleil dorait la cime.
Ils s'occupaient de Philémon;
Car ces jeunes Enfans, modèles de tendreſſe,
N'avaient d'autres plaiſirs que d'en parler ſans ceſſe.
Si nous ſommes heureux, j'en ſais bien la raiſon,
Diſait Lycoris à ſon frère,
Les Cieux protègent notre Père:
Il le mérite, il eſt ſi bon!

SÉLIME.

N'en doute point, ma Sœur; ſa vertu leur eſt chère.
Un ſoir, ſous le berceau voiſin de ſa chaumiere,
Il dormait d'un ſommeil auſſi doux que ſon cœur;
Sur ſon front j'imprimai ma bouche,
Et ſoudain (ſoit amour, ou ſoit que ſon bonheur
Se faſſe reſſentir à tout ce qui le touche,)
Des larmes de plaiſir coulèrent de mes yeux.
Ce bon Père! diſais-je, à quel point il nous aime!
Il a veillé pour nous; & dans ſon ſommeil même
Il ſait encor nous rendre heureux.

LYCORIS.

Hier, dans quel état il revint de la plaine!
Ah! ſi tu l'avais vu ſe traîner avec peine,
Accablé du travail & du poids de ſes ans!...
Tu pleures, Sélime!

Digitized by Google

SÉLIME.

Quel Père!...
Nous lui devons aussi des soins reconnaissans.
Ecoute, mais sur-tout que ce soit un mystère;
Du prix de ces paniers que tu me voyais faire,
Je viens d'acheter un mouton;
Je le destine à Philémon...

LYCORIS.

Et moi pour l'amuser, quand il est solitaire,
De mon oiseau chéri je veux lui faire un don.
Leur Père entendit ce langage:
Il sortait d'un buisson voisin:
Il court à ses Enfans, les tient contre son sein,
Et des larmes de joie inondent son visage.
O Dieu! dit-il, ô Dieu! témoin de mon bonheur,
Dans mes bras paternels tu vois tout ce que j'aime!
Laisse-moi mes Enfans! c'est la seule faveur
Que je demande encore à ta bonté suprême.

PORTRAIT

DU ROI DE SUEDE RÉGNANT;

*Par M. de ***.*

GUSTAVE III a la taille fine & dégagée, avec la plus gracieuse physionomie qu'on puisse imaginer. Il porte ses propres cheveux qui sont blonds. Son regard est noble & spirituel. Tout ce qu'il entreprend est grand & digne de lui. Rarement peut-être rencontre-t-on des Princes, dont la douceur, la bonté & la sérénité répandues sur leur front, inspirent comme lui, l'amour dû à l'homme bienfaisant, avec la vénération que la Pourpre commande. Aussi

Digitized by Google

jouît-il du bonheur qui n'appartient qu'aux Bienfaiteurs des hommes, celui d'en être adoré, & de n'appercevoir autour de lui, ni murmures, ni mécontentement S'il ne peut pas rendre tous les hommes également heureux selon ses desirs, c'est que le pouvoir des Rois ne s'étend pas jusques-là, & ce sort lui est commun avec les Auguſtes, les Trajans & les Antonins. Les Suédois avaient célébré sa naissance avec des transports de joie inexprimables, pressentant déjà sa glorieuse destinée.

TERRIBLE EFFET

D'UNE GROSSE PERTE AU JEU.

UN Père de Famille, après avoir perdu tranquillement & même avec sérénité la moitié de sa fortune, joua le reste & le perdit encore sans murmurer. On le regarde : sa figure ne change point. On apperçoit seulement qu'elle devient immobile. Cet homme ne sentait plus qu'il existât. Deux ruisseaux de larmes s'échappèrent de ses yeux, mais toujours sans aucune altération dans ses traits. Il ne parut d'abord que ridicule. Tout-à-coup cette Statue pleurante, réveilla quelque idée funeste dans l'ame des Spectateurs. Quoique Joueurs déterminés, ils finirent tous par être saisis de terreur & de pitié.

PENSÉE PLAISANTE.

IL y a des bêtises, disait l'Abbé de Voisenon, qu'un homme d'esprit acheterait.

Digitized by Google

DISCOURS D'UN RÉCIPIENDAIRE

A une Académie d'Hommes & de Femmes.

PAR M. LE MIERRE.

RIANT Lycée, ô toi qui passes
Tous les autres en agrémens,
C'est dans ton sein que les talens
Sont reçus au scrutin des Graces.
Que de plaisir joint aux honneurs
Rendra ce séjour délectable
Que le Temps autour de son sable
Doit voir entrelacer de fleurs!
Au lieu de ces Salles sans glace,
Au vieux vitrage, aux vieux lambris,
Où l'élite des Beaux Esprits
Trois fois la semaine prend place,
Nous aurons des Sallons brillans,
Ou par-tout sous diverses faces,
Par vos portraits toujours mouvans,
Entre quatre murs transparens,
Je verrai répéter vos graces.
Au lieu des Bureaux imposans
Dont l'appareil scientifique
Embarrasse la Salle antique
De tous nos modernes Savans,
Ce sera sur des chiffonnieres
Qu'on feuilletera les Buffons,
Comme on écrira des chansons
Et des vers à la Deshoulieres.
Au lieu des fauteuils à grands dos,
Où devant un Vocabulaire,
Merveille n'est qu'au bruit des mots,
S'assoupisse plus d'un Confrère,
Faute de voir quelques Saphos,
Dont le minois & les propos

Chaſſent la vapeur ſomnifère ;
Pour nos entretiens nous aurons
Des Ottomanes, des Bergères,
Où jamais nous ne dormirons.
Et quant aux immortels jetons,
Oh ! nous ne les envierons guères ;
Belles, auprès de vous s'aſſeoir,
Vous adorer quoiqu'en ſilence,
Enfin vous entendre & vous voir,
Eſt-il plus beau droit de préſence ?

MADRIGAL.

A une Dame née ſous le Solſtice d'Été.

PAR M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

ON vous ébauchait en Automne ;
On vous finit pendant l'Eté.
Vous pourriez reſſembler à Cérès, à Pomone ;
Mais à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à perſonne.
Tout l'Univers fit ſon devoir.
Au moment où vous êtes née,
Le Soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir,
Et depuis la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS DE VILLETTE

A MADAME LA COMTESSE DE C***.

De Ferney.

Vous êtes trop vive, Madame la Comteſſe ; trop aërienne, pour concevoir les délices attachées à la pareſſe. Si vous ſaviez de combien de chagrins elle m'a conſolé! penſez-vous de bonne foi, que je veuille guérir d'une maladie avec laquelle vous me ſuppoſez des talens que je n'ai point ? Et puis comptez-vous pour rien le droit que j'ai acquis de rejetter ſur la pareſſe cette nullité abſolue dont vous m'accuſez? La douce nonchalance à laquelle je me laiſſe aller me tient bonne compagnie. Une triſte expérience m'a appris que les plaiſirs de l'imagination vont toujours au-delà des plaiſirs de la réalité! De ma fenêtre je parcours un Pays immenſe, exempt des fatigues & des embarras du voyage :

J'ai ſous les yeux les plus riches tableaux,
La Suiſſe & ſes belles campagnes
Où le Rhône roule ſes eaux ;
Et le penchant de ſes montagnes
Couvert de paiſibles hameaux ;
Et le ſublime payſage
De ſes forêts, de ſes beaux lacs ;
Et l'aſpect lointain & ſauvage
Des monts blanchis par les frimats.

Si je me détermine enfin à ſortir de chez moi, c'eſt encore à cette bonne pareſſe que je m'abandonne. Il ſemble qu'il y ait des ſenſations, des jouiſſances de l'ame, réſervés pour ceux qui n'ont pas l'étoffe des plaiſirs bruyans. Je doute qu'il y ait un

coin du monde, où le Printems soit aussi délicieux que dans ces belles vallées. On retrouve à chaque pas, Berghem ou Claude Lorrain. Pour admirer & jouir, il ne faut qu'ouvrir les yeux & penser.

J'aime à voir les chèvres légères
Grimper sur la cime des monts ;
Et les génisses bocagères
Paître dans le creux des vallons ;
Et ces brebis, ces fourmillières
D'agneaux épars sur les gazons ;
Et la gaîté sur les fougères,
Unir, à l'ombre des buissons,
Et les Bergers & les Bergères,
Et les danses & les chansons.
Que d'images douces & chères,
Dans la plus belle des saisons!
Le cristal mouvant des rivieres
Anime un monde de poissons ;
Les Alouettes matinières,
Les fauvettes & les pinçons
Couvent leurs nids dans les bruyères.
Sous l'humble toît de leurs maisons,
Les Paysannes solitaires
Vont allaiter leurs Nourrissons ;
Par-tout l'amour des tendres mères
Est la premiere des leçons.

Vous, qui êtes toute maternelle, venez un peu exister dans notre solitude. Quittez les environs de Paris, que vous appellez des campagnes, & dans lesquelles vous apportez le luxe & la contrainte de vos insupportables toilettes. Nous avons ici de jeunes Anglaises qui sont fort loin de votre régime. Elles galoppent dans la forêt, & franchissent les barrières mieux que les Jockeis de leur pays.

Un Lord des plus riches & des plus ennuyés des trois Royaumes, a ici un superbe équipage de chasse,

Digitized by Google

avec lequel il désole les sangliers & les loups du Mont Jura, qui sont plus aisés à vivre que lui : & voilà précisément ce qui me fait encore aimer la paresse. Je conçois bien qu'on fasse la guerre aux bêtes qui la font à tout le monde ; mais je n'ai jamais pu me figurer quel féroce plaisir on trouve à déchirer, à mettre en pièces de pauvres petits êtres, qui ne semblent jettés par la Nature au milieu de nos champs, que pour les animer & les embellir. Et c'est pourtant là les récréations qu'on vous propose tous les jours.

Tandis que les trompes bruyantes
Font au loin retentir les bois,
Et que les meutes aboyantes
Poursuivent un cerf aux abois ;
Humble & timide volatille,
Cette perdrix aux pieds pourprés,
Si fugitive & si gentille,
Sifflant ses petits égarés
Parmi le chaume qui fourmille,
Devant leurs pas accélérés
De sillon en sillon sautille ;
Heureuse s'ils sont ignorés!
Mais le salpêtre éclate & brille ;
Elle voit les champs colorés
Du sang de sa triste famille.

Il n'est paresse qui tienne : je vous enverrais un Poëme ; mais l'ombre auguste de Voltaire (a) m'en impose, & je tremble d'écrire des vers dans sa chambre & sur sa table.

(a) On connaît le sincère attachement que M. le Marquis de Villette avait pour Voltaire, qui de son côté lui écrivait : » Vous vous souviendrez d'un des plus vrais Amis que vous ayez ».

Digitized by Google

EPITRE

A M. DE VILLEPATOUR,

Inſpecteur-Général de l'Artillerie.

PAR M. LE MIERRE.

A TRAVERS bombes & grenades,
Toi qu'on a vu monter aux grades,
Et te faire un ſi grand renom,
Toi pour qui le bruit du canon
Vaut les plus belles ſérénades,
Tu reviens du Pays Flamand
D'inſpecter ces bronzes funeſtes,
Pires que les foudres céleſtes,
Et que tu braves ſi gaîment :
Mais c'était-là pour ton courage
Un amuſement trop léger ;
Tu n'as point couru de danger,
Tu n'as pas fait un bon voyage.
Quoi donc ! ne te ſuffit-il pas
De plus de quarante ans de gloire,
Et que chacun ait en mémoire
Tes proueſſes dans les combats ?
De tes travaux opiniâtres,
Mons & Fribourg ſont les théâtres,
Philincauſen vit ta valeur,
Et tu portes ſur ton viſage
Plus d'un éclatant témoignage
De ton audace au champ d'honneur.
Noble ennemi des flatteries,
Brave & loyal Villepatour,
A ton Roi tu ne fis la Cour
Qu'en préſence des batteries ;
De ta gloire unique artiſan,
Habile autant dans les batailles,
Que tu fus mauvais Courtiſan,

Digitized by Google

Ton nom ſeul allait à Verſailles.
C'eſt à toi, digne Chevalier,
Si renommé par tes ſervices,
Que ſied bien ce cordon guerrier,
Plus brillant ſur des cicatrices.
Aux ſecrets d'un art deſtructeur
Initié dès ta jeuneſſe,
Tu conſerves dans ta vieilleſſe
Le feu de ta premiere ardeur.
Vienne le cours des ans rapides
Flétrir ce front ſi belliqueux
Empreint des foudres homicides,
Près de ces ſillons glorieux
On ne verra jamais les rides.

EPIGRAMME

Imitée de l'Italien de Marini;

PAR M. LE CHEVALIER DE RIVAROL.

UN Vieillard édenté, mais verd & dégourdi,
Chantait d'un ton ragaillardi
Ses vieilles amours à Thémire:
La Belle l'entendit & ſe mit à ſourire.
Elle lui dit: on peut t'appeller Cygne, Ami;
Ton goſier eſt d'un Cygne & tes cheveux auſſi.
Pour prix de tes chanſons une faveur t'eſt due
Et ne veux te la refuſer.
Approche, viens recevoir un baiſer;
Je ne crains point d'être mordue.

Digitized by Google

TESTAMENT SINGULIER.

UN Bourgeois de la rue des Cordeliers, grand Nouvelliſte, écoutait aſſiduement un Abbé, très-fougueux ennemi des Anglais. Cet homme l'enchantait par ſes récits véhémens. Il avait toujours à la bouche cette formule : » Il faut lever trente mille hommes ; il faut embarquer trente mille hommes ; il faut débarquer trente mille hommes ; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres ; bagatelle ». Le Bourgeois tombe malade, penſe à ſon cher Abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avait infailliblement prédit la deſtruction prochaine de l'Angleterre au moyen de trente mille hommes. Pour lui marquer ſa reconnaiſſance (car ce bon Bourgeois haïſſait les Anglais ſans ſavoir pourquoi) il lui laiſſa un legs & mit ſur ſon Teſtament : » Je laiſſe à M. l'Abbé *Trente mille hommes*, douze cens livres de rentes ; je ne le connais pas ſous un autre nom, mais c'eſt un excellent Citoyen qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglais, ce Peuple féroce qui détrône ſes Souverains, ſerait bientôt détruit ». Sur la dépoſition de pluſieurs Témoins qui atteſtèrent que tel était le ſurnom de l'Abbé, qu'il fréquentait le Luxembourg depuis un temps immémorial, & qu'il s'était montré fidèle Antagoniſte de ces fiers Républicains, le legs lui fut délivré.

CHARTREUSE.

UN Etranger trouvait la ſituation d'une *Chartreuſe* très-agréable. — Oui, dit un Chartreux, pour les paſſans.

Digitized by Google

DEUX LETTRES DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

A M. MÉZIERE, PEINTRE.

Au Château de Ferney, 10 *Auguſte* 1774.

J'AI reçu, Monſieur, le chef-d'œuvre [a] que vous m'avez envoyé. On ne peut être ni plus indigne, ni plus reconnaiſſant de l'honneur que vous me faites. Je vois que le portrait eſt fait ſur une Médaille [b] frappée à Genève. Vous avez corrigé les défauts de cette Médaille qui était très-défectueuſe. Il eſt impoſſible de retrouver à préſent un ſeul de ces médaillons, le coin ayant été rompu par accident. La ſolitude où je vis, ma vieilleſſe & mes maladies, mais encore plus le peu de goût qu'on a pour les Beaux Arts dans le pays où je ſuis, me font déſeſpérer de trouver rien ici qui puiſſe vous être préſenté. Il fau-

[a] M. Méziere avait envoyé à l'Auteur de la *Henriade* un tableau repréſentant l'Hiſtoire qui arrête le Temps dans ſa courſe. Le Temps prête ſes ailes à l'Hiſtoire qui en tire quelques plumes pour écrire les traits mémorables de la vie du grand Homme. C'eſt ce même Artiſte dont Voltaire chériſſait & encourageait les talens, qui fut annoncer au ſublime vieillard la réuſſite complette de ſa Tragédie d'*Irene*. Voyez les *Etrennes d'Apollon* 1782, *Traits curieux*, page 119.

[b] Au fond du tableau était le médaillon de Voltaire.

drait être dans le pays des Raphaels & des Titiens pour vous [a] remercier dignement. J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens que je vous dois, &c.

LETTRE II.

A M. SÉLIS,

PROFESSEUR D'HUMANITÉS AU COLLÉGE DE LOUIS LE GRAND.

Au Château de Ferney 1777.

MONSIEUR,

Un Peintre des Gobelins qui se nomme M. Meziere, que j'estime beaucoup, est venu me visiter le 28 de Mai dans ma solitude, & m'a apporté une Lettre dont vous m'honorez du 17 Avril, accompagnée d'une Traduction des Satyres de Perse, & de très-jolis vers Français. M. d'Argental m'a déjà prévenu de toutes vos bontés pour moi : mais je n'avais pas encore reçu votre ouvrage. Mon grand âge, & ma déplorable santé, ne m'ont point empêché de lire votre très-judicieuse Préface & la Traduction de la premiere Satyre. Je vois que vos notes éclaircissent beaucoup le texte, & que ceux qui veulent faire quelques progrès dans la Langue Latine, doivent vous lire & vous étudier. J'éprouve par moi-même qu'on peut apprendre à tout âge ; & c'est avec réconnaissance que j'ai l'honneur d'être, &c.

[a] A propos de cette Lettre, M. d'Alembert a dit à M. Meziere : » C'est un Baume odoriférant ».

Digitized by Google

SUITE DES DIVERSITÉS.

Le fameux Nicole, sur la fin de sa vie, n'osait sortir dans la crainte d'être écrasé par la chûte d'une cheminée. Il ne songeait qu'en tremblant à cette foule prodigieuse de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

Quelques jours après la mort du vertueux Prélat qui tenait le Siége de la Capitale, (M. de Beaumont) Louis XVI se trouva entouré d'un grand nombre d'Evêques. » Messieurs, dit le Roi à ses Courtisans, je ne vois point ici l'Archevêque de Paris ».

On prétend que le Prince de Galles s'expliqua dans une Fête publique sur la nécessité d'évacuer les Places qui restent encore aux Anglais en Amérique. Le Lord Southampton ayant observé au jeune Prince qu'un tel procédé compromettrait l'honneur du Roi. » Cet honneur ne court aucun danger, répliqua-t-il ; car on le trouvera toujours où il sera placé. » Le Lord Germaine en était alors le dépôt.

Une Compagnie de Traitans présentait à M. Rouillé une Liste des Associés, où il y avait des noms en blanc. Le Ministre en demanda la raison. Ces Messieurs lui répondirent que c'étaient des places dont il pouvait disposer. » Mais si je partage avec vous, leur dit-il, comment pourrai-je vous faire pendre dans le cas où vous seriez des fripons ».

Dans l'année 1781, un homme âgé de cent ans & six mois, arriva en deux jours, à pied, du Bourg de Tladund à Wurtzbourg qui en est éloigné de vingt lieues. L'objet de son voyage était d'obtenir pour un de ses fils d'un second lit, la place vacante de Maître d'Ecole. L'Evêque auquel il présenta sa requête, surpris de voir ce Vieillard dans cet état de santé & de vigueur, voulut le garder quelques jours,

Digitized by Google

l'habilla complettement, le fit manger à sa table & ordonna au Peintre de sa Cour de tirer son portrait. Ce bon Prélat ne se borna point à ces attentions. Il assigna à ce Centenaire une pension viagere, lui donna une somme d'argent & le fit reconduire chez lui dans une de ses voitures.

Un Quêteur Franciscain fréquentait assez assidument la cuisine d'un Evêque qui avait même recommandé à ses gens d'avoir bien soin du bon Frère. Un jour que le Prélat donnait un grand dîner, le Moine se trouva justement à l'Évêché. Monseigneur parla du Religieux & recommanda sa boîte à la Compagnie. Quelques Dames s'écrierent : » Monseigneur, il faut nous amuser & jouer un tour au Moine. Faites-le venir, nous lui donnerons un verre de belle eau claire qu'on lui présentera comme d'excellent vin blanc. -- Mais vous n'y pensez pas, Mesdames, répondit l'Evêque. -- Oh! cela nous divertira, laissez-nous faire, Monseigneur ». Sur-le-champ un Valet-de-chambre apprête une bouteille d'eau. La voilà bien ficelée, bien cachetée. On va chercher le Quêteur; il monte. » Frère, dirent les Dames, il faut boire à la santé de sa Grandeur & à la nôtre ». Le Moine s'applaudit de sa bonne fortune. On débouche la bouteille, on lui verse à sa fade. Le malin Franciscain s'apperçoit de la supercherie, ne perd point la tête & dit du ton le plus pieux & le plus humble à l'Evêque: » Je ne boirai pas, Monseigneur, que vous n'ayez donné votre sainte Bénédiction sur ce nectar. -- Cela est fort inutile, mon Frere. -- Je vous en conjure, Monseigneur, par tous les Saints du Paradis ». Les Dames se mettent de la partie & supplient le Prélat d'avoir cette complaisance pour elles. L'Evêque se prête enfin à leurs volontés & bénit l'eau. Le Franciscain appelle alors un Laquais, & lui dit en souriant : » Chan-

pagne, portez cela dans l'Eglise, un Cordelier n'a jamais bu d'eau bénite ».

Le Roi qui avait promis aux *Dames de la Halle* de leur donner à dîner, les fit traiter magnifiquement le 4 de Novembre 1781. Elles étaient au nombre de 120. La Cour s'amusa beaucoup de la grosse joie de cette Compagnie turbulente.

Dans une des meilleures Sociétés de Paris, on engagea un jour l'inimitable Garrick, à raconter une aventure dont il avait été témoin pendant son séjour en France, & de la mettre ensuite en action. » Un Pere, commença-t-il à narrer, berçait son enfant auprès d'une fenêtre qui était ouverte; par malheur l'enfant tomba de ses bras dans la rue, & mourut sur le champ. Il n'est pas nécessaire de dire quel fut le langage du Pere; on peut le deviner, c'était le langage de la Nature ». A l'instant Garrick se mit dans l'attitude où il avait vu le Pere, au moment où son fils était échappé de ses bras. L'effet que produisit cette imitation sur ceux qui étaient présens, est plus facile à sentir qu'à exprimer. Il suffira de dire que leur étonnement fut suivi d'un ruisseau de larmes. Dès que la Compagnie fut revenue de son trouble, l'illustre Mademoiselle Clairon, transportée de plaisir, ne put s'empêcher d'embrasser Garrick, & se tournant vers sa femme, qui depuis le jour de son mariage n'avait jamais quitté d'un pas son célèbre Epoux: » Excusez, Madame, lui dit-elle, c'est un mouvement involontaire par lequel j'applaudis à votre Mari ».

Le célèbre Tronchin, mort en 1781 âgé de 73 ans, était très-prévenant & très-charitable. Il montait jusqu'au cinquieme étage pour chercher & consoler la maladie & l'infortune. Tous les soirs il recevait chez lui les Pauvres malades: c'est ce qu'il appellait *son Bureau d'Humanité*.

Digitized by Google

Milady Montaigu, pendant l'Ambaſſade de ſon mari à Conſtantinople, eut, dit-on, la curioſité d'entrer dans l'intérieur du Serrail dont le Sultan fit fermer les portes. Il courut un bruit à Londres que le Grand-Seigneur lui avait jetté le mouchoir. Le célèbre Pope, lié d'abord, brouillé enſuite avec cette Dame, fut accuſé d'être l'Auteur de cette nouvelle ſcandaleuſe. Ce grand Poëte répondit à ce ſujet à un ami de l'Ambaſſadrice : » Quoi ! j'aurais pu dire que Milady a couché avec le Grand-Seigneur ! Dieu m'en garde. Ce ſerait tout au plus avec quelqu'un de ſes Janiſſaires ».

Au mois de Novembre 1781, tous les Corps de Métiers de Verſailles ont été pendant huit jours ſous les fenêtres de Monſeigneur le Dauphin, & ſous celles de l'appartement du Roi, offrir leurs hommages. Ils étaient précédés des Ménestriers, & ſes Syndics portaient un chef-d'œuvre de leur Art, ou une marque caractériſtique de leurs occupations. Les Serruriers avaient une ſerrure. Le Roi ſe la fit apporter, & chercha à découvrir lui-même le reſſort ſecret de cette piece. Sa Majeſté parvint à le trouver. Mais au moment où la ſerrure s'ouvrit, notre Monarque fut agréablement ſurpris d'en voir ſortir un Dauphin en acier, fort artiſtement travaillé. Le Roi fut ſi content de cette galanterie, qu'il donna trente louis de ſa poche au Corps des Serruriers, ſans ce qui leur revenait de la Princeſſe de Guéménée, Gouvernante des Enfans de France, chargée de diſtribuer de l'argent à toutes ces Corporations.

Le Docteur Moore étant dans l'anti-chambre du Landgrave de Heſſe-Caſſel, y vit entrer deux perſonnes qui ſe ſaluèrent avec politeſſe en ſe témoignant beaucoup d'eſtime. Quelques momens après, l'un d'eux s'approcha de Moore, lui montra l'autre & lui dit à l'oreille : » Défiez-vous de cet homme-là, Monſieur, c'eſt un coquin ». Au bout de quelques

minutes, cet autre vint au Docteur : » Monsieur, dit-il, voulez-vous connaître le plus grand fripon de la terre? le voici, ajouta-t-il, en montrant à Moore la personne qui lui avait parlé à l'oreille ». Le Docteur, en comptant le fait à un de ses amis, ajoûta : » j'appris dans la suite que ces honnêtes gens-là s'étaient rendu justice ».

Un jeune homme frais & plein de vigueur, demanda un jour l'aumône à Marivaux. » Pourquoi en te portant si bien, ne travailles-tu pas? -- Hélas! Monsieur, c'est que je suis si paresseux! -- Tiens, voilà six francs pour ton trait de sincérité ».

L'Abbé de Voisenon pétillait d'esprit. Quoique tout entier au monde, il n'était pas sans religion. Il disait son Bréviaire exactement, & en marquait les renvois avec des couplets de Chansons. Cet homme singulier tomba malade assez sérieusement pour penser à se confesser. Il envoya chercher le célèbre Pere de Neuville. » Mon Pere, lui dit-il, en le voyant près de son lit, je ne veux point aller en Enfer, c'est un logement trop incommode. -- Vous avez raison; mon cher Abbé; mais si vous persistiez à faire vos *Operas-comiques*, cela pourrait bien vous arriver. Ce n'est pas le tout encore d'aller en Enfer : ah! mon cher ami, vous y seriez hué ».

Le savant Abbé Gagliani envoya à Benoît XIV, suivant les ordres de ce Pontife, une caisse pleine de curiosités naturelles du Vésuve, avec une Lettre qui ne contenait autre chose que ce Verset de l'Evangile : *Dic ut lapides isti panes fiant.* Le Pape interpréta ces mots & en fit passer l'explication à l'Abbé dans l'expédition d'un Bref de pension, auquel il joignit ce billet écrit de sa main : » Vous ne doutez pas de l'infaillibilité du Souverain Pontife. Je vous en renvoye pourtant une nouvelle preuve : c'est à moi qu'il appartient d'expliquer le texte de l'Ecriture-Sainte : j'en dois toujours saisir l'esprit, & je ne l'ai jamais saisi avec plus de plaisir ».

Digitized by Google

Le Docteur Tronchin dit à quelqu'un qui lui recommandait avec trop d'instance un malade hors d'état de payer ses soins : » Hé! j'aurais bien mauvaise opinion de moi-même, si, à mon âge, il fallait m'avertir de faire mon devoir ».

Voltaire n'avait pas été assez bien servi pour son *Histoire de la Russie*. Aussi, disait-il quelquefois, » je ferai graver sur ma tombe : ci gît qui a voulu écrire l'Histoire de Pierre le Grand ».

Un vieil avare pour attacher à son service un Laquais qui ne vivait chez lui que trop frugalement, avait fait ce Testament : » Je donne & legue au Laquais *qui me fermera les yeux*, 1200 liv. tournois en argent, & mon Domaine de Varac ». L'homme mourut enfin. Le Domestique demanda son legs aux héritiers. Un d'eux voulut voir le Testament. En lisant ces mots : » Je donne & legue au Laquais *qui me fermera les yeux* ; il s'écria avec joie : » La Donation est nulle. -- Eh! pourquoi. Monsieur, lui dit le pauvre Diable en tremblant? -- Mon oncle était borgne, répondit celui-ci, tu n'as donc pu lui fermer les yeux ».

Lors de la prise de la frégate le *Comte d'Artois*, commandée par le Chevalier de Clonard, après un combat très-opiniâtre à la portée du pistolet, le Chevalier passa à bord du *Bienfaisant* pour remettre son épée au Capitaine Macbride ; mais celui-ci la lui rendit aussi-tôt, & pour adoucir le chagrin que cet évenement pouvait avoir causé à un jeune homme de vingt-deux ans qui avait montré tant de courage, il lui dit : » Monsieur, la fortune de la guerre vous a rendu mon Prisonnier ; mais votre conduite pendant l'action est telle que si jamais je me trouve dans le même cas, mon seul desir est d'être conduit à Brest avec tout l'honneur qui va vous suivre à Portsmouth.

M. Masson, Président du Bureau des Finances, &

connu dans la République des Lettres par une bonne verſion de la *Pharſale*, s'entretenait un jour de pieces de Théâtre avec M. le Mierre ſon ami. » Vous ſavez bien, lui dit l'Auteur d'*Hypermneſtre*, ce qu'a prononcé M. d'Alembert ſur mon compte : *j'ai fait faire un pas à la Tragédie*. -- Mon cher, répondit le Préſident pour plaiſanter : eſt-ce en avant ou en arrière » ? Le Public a jugé que c'était en avant.

L'Auteur de la *Duncïade*, la lut avant qu'elle parût, à pluſieurs des Héros du Poëme pris ſéparément, avec l'attention de ſupprimer toujours le nom de celui qui en écoutait la lecture. Chacun de ces Meſſieurs riait de la meilleure foi du monde, & convenait qu'il n'y avait rien du tout à redire à la liberté que l'Auteur avait priſe. C'était à qui répéterait. » Voilà qui eſt parfait, rien de mieux ».

Notre grand Peintre le Pouſſin, étant à Rome, étudiait ſans ceſſe les meilleurs ouvrages des Anciens & des Modernes. Telle était ſa préciſion ſur les uns & les autres. » Raphaël, diſait-il, comparé avec les Modernes, eſt un Ange; comparé avec les Anciens, c'eſt un Ane ».

Un ſimple Soldat vint trouver l'Empereur, & lui demanda ſon congé comme n'étant plus en état de ſe mettre en campagne. -- Combien y a-t-il de temps que tu ſers, lui dit Joſeph II ? -- Trente-quatre ans, mon Général. -- Pourquoi n'as-tu pas été avancé? -- Ne ſachant ni lire, ni écrire, je n'ai pu faire que mes factions, & tuer. -- Reviens dans deux jours ». Le Monarque s'étant fait informer de la conduite de cet homme, les Officiers du Régiment déclarèrent que le meilleur certificat de ſa conduite était que, dans ſes trente-quatre ans de ſervice, il ne s'était jamais mis dans le cas de recevoir un coup de canne ou de plat d'épée. Deux jours après, le Soldat étant revenu, l'Empereur s'adreſſa à lui, & lui dit : » Je te donne ton congé, & pour que tu

Digitized by Google

ne ceſſes pas de monter la garde, je te fais Portier d'une Chancellerie, où tu ne toeras point ».

Lorſque l'incomparable Actrice, (Mademoiſelle Clairon) fut à Ferney pour voir Voltaire, elle ſe jetta à ſes genoux en arrivant. Le grand Poëte ſe jetta auſſi aux ſiens. Alors il s'écria dans l'excès de ſa joie: » Mademoiſelle, à préſent que nous ſommes tous deux à terre, qu'allons-nous faire »?

La frégate la *Magicienne*, de 32 canons, commandée par M. de la Bouchettiere, Capitaine de vaiſſeau, partie de Portſmouth dans l'Amérique Septentrionale le 31 Août 1781, rencontra le premier Septembre, le vaiſſeau le *Catham*, percé pour 62 canons, & en ayant 50 de montés du calibre de 24 à ſa premiere batterie. Après un combat de trois heures, voyant ſes mâts criblés de boulets, ſes vergues coupées, toutes ſes manœuvres hachées, obſervant que le peu de vent ne lui permettait pas d'échapper à l'Ennemi qui avait une marche ſupérieure, le Commandant ſe rendit pour ménager le ſang des braves Sujets du Roi qui avaient combattu ſi vaillamment, malgré la ſupériorité des forces de l'Ennemi. Un de nos Matelots, nommé Nicolas d'Achicourt, natif de Boulogne, étendu ſur le Gaillard & prêt à expirer, ſaiſit la main du Capitaine & lui dit courageuſement: » je vais mourir; mais je regrette moins la vie que de voir la frégate au pouvoir des Anglais ».

L'Abbeſſe de Maubuiſſon, fille de Frédéric V, Electeur Palatin, & d'une fille de Jacques I, Roi d'Angleterre, Princeſſe dont la naiſſance était le moindre mérite, pria Madame de Chaulnes, Abbeſſe de Poiſſy, d'aſſiſter à une cérémonie qui devait ſe faire à Maubuiſſon. Celle-ci fit dire, qu'elle ne pouvait y aller, à moins que Madame de Maubuiſſon ne lui promît de lui donner la main. » Dites à Madame de Poiſſy, répondit la Princeſſe, qu'elle

n'ait point d'inquiétude sur ce sujet : Depuis que je suis Religieuse, je ne distingue ma main gauche de la droite que pour faire le signe de la Croix ».

Un homme gourmand & malhonnête, mangeant à table d'Hôte où l'on servit deux perdrix rouges, en prit une, commença par en détacher l'aîle & retint le reste sur son assiette dans l'intention de la dévorer toute entière. Un des Convives, mécontent d'un tel procédé, escamote avec adresse ce friant gibier, & dit en éclatant de rire : » Monsieur, souffler n'est pas jouer : vous pouviez en prendre deux, & vous n'en avez pris qu'une ».

L'Académie des Arcades voulant distinguer Voltaire de tous ceux qu'elle avait reçus dans son sein, lui donna le surnom de *Musæ*, comme qui dirait » le Poëte par excellence, & le premier favori des Muses ».

Le Musicien Guadagni ayant perdu une somme considérable avec un Prince Allemand Voyageur, qui était ce qu'on appelle aujourd'hui en termes de l'Art, *un Grec*; on l'avertit qu'il avait été volé, & il fut conseillé de ne pas payer l'Allemand. Guadagni répondit : » Il a agi avec moi en fripon, je veux agir avec lui en Prince ».

On trouve en Dannemarck une espèce de Malfaiteurs qui méritent qu'on en parle à cause de la singularité des crimes qu'ils commettent, & du moyen efficace que la loi a mis en usage pour en diminuer le nombre. Ces gens sont ennuyés de vivre; mais comme ils voient dans le suicide un péché dont ils ne peuvent obtenir le pardon, ils égorgent des enfans afin d'être livrés aux mains du Bourreau; ils regardent même comme une œuvre méritoire de tuer ces petites créatures innocentes qu'ils mettent, disent-ils, par-là à couvert des miseres de la vie présente, & auxquels ils assurent leur bonheur éternel dans l'autre. Pour mettre un frein à cette horrible

folie, au lieu de punir les coupables de mort, comme ils le souhaitent, on les condamne à une prison perpétuelle, & à des travaux pénibles, & on les fustige publiquement au lieu & au jour où le crime a été commis. Ce supplice a été suivi des effets qu'on attendait, & à diminué de beaucoup le nombre des Criminels.

Victor Amédée, Roi de Sardaigne, dit à l'Ambassadeur de France, que le Jésuite son Confesseur, étant au lit de la mort, le fit prier de le venir voir, & que le Mourant lui tint ce discours: » Sire, j'ai été comblé de vos bontés, je veux vous en marquer ma reconnaissance. Ne prenez jamais de Confesseur Jésuite. Ne me faites point de questions; je n'y répondrais pas».

Un de nos plus savans Médecins, (M. Lorry) a secouru avec la plus grande activité le Docteur Tronchin dans ses derniers momens. Voyant que l'ardeur de la fièvre égarait la raison de l'Hyppocrate Génevois, M. Lorry s'écria: » Ah! si ce grand homme pouvait nous entendre & causer avec nous, il se guérirait encore lui-même».

Dans un moment où il s'agissait de faire passer un Bill qui lui tenait extrêmement à cœur, Sir Robert Walpole craignant que les Evêques qu'il avait récemment indisposés, ne lui jouassent le mauvais tour de voter contre lui, s'avisa du stratagême suivant. Il va trouver l'Archevêque de Cantorbéry qui n'était pas du nombre des mécontens, & le prie de feindre une maladie sérieuse. Le Prélat se prête: le bruit de sa mort inévitable & prochaine, se répand: les yeux de tous les Evêques se portent sur le Siége de Lambeth: c'est à qui fera mieux sa cour au Ministre pour l'obtenir: le Bill passe avec une majorité que décident les très-Révérends; l'Archevêque ressuscite; & le rusé Walpole rit aux éclats.

Voltaire ne s'est jamais consolé de n'avoir point

vu Rome où Benoît XIV (Lambertini le grand Pape) voulait l'attirer. » Cette superbe Ville, disait le Chantre de Henri IV, est la Capitale de l'Europe ».

Un Vicaire de Saint Eustache apostropha en Chaire d'une maniere assez dure le Corps entier des Fripiers. Il développa avec l'exactitude la plus recherchée tous les bons tours de ces Messieurs. Son Sermon fit grand bruit. Les Jurés croyant l'honneur de leur Communauté attaqué, furent en manteau & rabat rendre une visite à M. Secousse, alors Curé de cette Paroisse. Ils se plaignirent amèrement du Prédicateur, & soutinrent qu'ils étaient compromis. -- Comment! M. le Curé, s'écrièrent-ils; il a parlé contre nous si clairement, qu'on peut bien dire qu'il a révélé nos confessions. -- Cela est donc vrai, Messieurs, répondit doucement le Pasteur; croyez-moi, laissez tomber ces choses-là : on se moquerait de vous ».

Guadagni fit souvent l'aumône à des Seigneurs ruinés, de cent séquins à la fois. Un de ceux-ci qui avait reçu la somme, fier & hautain, comme le sont tous les Gentilshommes pauvres, lui dit : » Je vous emprunte cette somme & je vous la rembourserai. -- Ce n'est pas là mon intention, lui répondit Guadagni; & si je voulais que vous me la rendissiez, je ne vous la prêterais pas ».

Un jeune homme de qualité montrait toutes les dispositions du monde pour l'Etat Ecclésiastique; ses parens l'envoyèrent chez un Archevêque de leurs amis. Dès la première entrevue, le Prélat tout en parcourant son appartement, dit au Candidat : » Mon cher ami, je veux vous interroger. -- Monseigneur, vous seriez mieux assis; mettez-vous à votre aise. -- Je suis chez moi, je vais & viens, c'est mon plaisir. -- Il suffit, Monseigneur. -- Allons, répondez-moi. Mon cher ami, quelle place

Digitized by Google

Dieu occupe-t-il dans le Ciel? -- Monseigneur, comme il est le Maître du Paradis, il s'y met où il veut. -- Votre réponse est bonne, reprit le Prélat, vous serez tonsuré ».

Un Anglais fort riche & d'une naissance distinguée, voulut faire une campagne en qualité de Volontaire dans les Armées Prussiennes, pour apprendre la guerre à cette Ecole. Il y parut avec de superbes équipages, une table recherchée, & tout l'attirail de l'opulence & du luxe. Il fut surpris de se voir traité sans considération. Son poste était toujours aux bagages ou aux Hôpitaux. Il eut même la douleur amère de ne pas assister à la bataille de Rosbac. Les représentations qu'il fit faire plusieurs fois au Roi de Prusse, n'ayant eu aucun effet, il se détermina à lui porter lui-même ses plaintes. » Votre maniere de vivre dans mon Camp, lui dit le Monarque, est un grand scandale : il n'est pas possible sans beaucoup de frugalité de s'endurcir aux travaux de la guerre; & si vous ne croyez pas pouvoir vous faire à la mâle discipline des Armées Prussiennes, je vous exhorte à retourner en Angleterre ».

Louis XIV venait de gagner une bataille. Son fils, M. le Duc du Maine, lui dit : » Sire, je ne serai jamais qu'un ignorant, mon Maître me donne congé toutes les fois que vous gagnez quelque victoire ».

Un Militaire Philosophe, & par conséquent modeste, avouait avec une noble franchise qu'il avait peur quand il allait au feu; mais que ce mouvement machinal ne l'empêchait pas de faire son devoir avec honneur. » Je suis transporté de joie, disait-il, quand je peux prévenir les ordres de mon Général ».

Cet homme vrai fut commandé un jour pour attaquer un poste, & laissa entrevoir dans le chemin quelque inquiétude. Un camarade fort fanfaron, qu'on lui avait donné, en fut si scandalisé, qu'il revint sur ses pas pour prier M. de Turenne de lui donner un

autre Officier. -- » Mon Général, il s'agit d'exécuter un coup de main; celui que vous envoyez avec moi est homme à lâcher le pied dans l'action, puisqu'il avoue lui-même ingénuement son peu de courage. -- Eh! Monsieur, dit le grand Capitaine, si vous n'aviez pas plus peur que lui, vous ne seriez plus ici; retournez promptement où je vous ai envoyé; vous courez risque de ne pas vous y trouver à tems, votre poltron pourrait bien vous ôter la gloire de l'action ». Cela se trouva vrai.

Marivaux avait une grande douceur dans le caractère, & pouvait être nommé le plus humain des hommes. Cet Auteur ingénieux disait quelquefois : » Si mes amis venaient m'assurer que je passe pour un bel esprit, je ne sens pas en vérité que je fusse plus content de moi-même; mais si j'apprenais que quelqu'un eût fait quelque profit en lisant mes ouvrages, se fût corrigé d'un défaut; oh! cela me toucherait, & ce plaisir-là serait de ma compétence ».

Le Comte de *** n'avait que mille écus de rente, & donnait trois mille livres à son Coureur. » J'ai trouvé, disait-il, l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi ».

Voltaire qui avait tant de sujets d'être indisposé contre J. B. Rousseau, racontait devant un homme d'esprit, que son valet de chambre, parent du Poëte Lyrique, lui demandait souvent excuse des Vers Germaniques de son Cousin. » Etait-il d'une naissance aussi commune, répliqua celui qui l'écoutait? -- Quoi! vous ne savez pas qui était son Pere? -- Non, en vérité, je le croyais fils de Pindare ou d'Alcée ».

Lorsqu'on annonça au Roi de Prusse la mort de Lamettrie, ce Monarque dit : » J'ai perdu trois hommes, un Médecin, un Homme de Lettres, & un Fou ».

Digitized by Google

M. Helvétius avait un Secrétaire, nommé Baudot, qui, ayant vu notre Fermier Général dans son enfance, se permettait de le traiter toujours comme un Précepteur brutal traite son jeune Eleve. Un des plaisirs de cet homme chagrin & caustique, était d'examiner la conduite, l'esprit, le caractère, les ouvrages du Philosophe le plus indulgent. La discussion ne finissait jamais que par la plus violente satyre. M. Helvétius l'écoutait avec patience; & quelquefois en le quittant, il disait à sa charmante Compagne, l'une des plus vertueuses & des plus dignes femmes du monde : » Mais est-il possible, Madame Helvétius, que j'aye tous les défauts & tous les torts que me trouve Baudot? Non sans doute. Mais enfin, j'en ai un peu : & qui est-ce qui m'en parlerait, si je ne garde pas Baudot? ».

Staniſlas I, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, surnommé le *Bienfaisant*, composa le *Philosophe Chrétien*; il l'envoya à la Reine de France, sa fille, sans lui en nommer l'Auteur. Elle répondit que le style en était très-agréable; mais qu'aux hardiesses seules dont il était rempli, elle eût aisément reconnu Voltaire; (ce grand Poëte vivait alors à la Cour de Luneville.) A la lecture de cette Lettre, Staniſlas vivement piqué, fit sur-le-champ appeller le Chantre de Henri IV. Il arriva. Tiens, lui dit le Roi, vois comme on nous traite. Comment? trouver mon livre rempli d'impiétés! » Voltaire ne répond rien; mais se retournant après, il dit à demi-voix : » Comment? m'accuser d'avoir fait un ouvrage qui n'est pas écrit en Français » !

Le Clerc de la Bruère rassembla un jour plusieurs de ses amis pour leur lire son Opéra de *Dardanus* qu'il destinait à Rameau. Peut-être la manière dont il fit cette lecture ne prévint-elle pas en faveur de l'ouvrage; peut-être aussi avait-on bu plus qu'il ne fallait au dîner qui avait précédé la séance. Ce

Digitized by Google

Poëme fut jugé si mauvais, qu'il fut condamné au feu, & la Sentence exécutée sur-le-champ. Heureusement que Crébillon le fils, l'un des Convives, plus de sang-froid que les autres, sauva des flammes ce *Dardanus* qui tient le premier rang après les chef-d'œuvres de Quinault.

Marivaux, si connu par son excellent cœur, disait souvent : » pour être assez bon, il faut l'être trop ».

On dissertait devant le grand Rousseau sur les Poëmes que nous nommons *Opéras*. » Ah! s'écria-t-il, s'il est possible de faire un bon Opéra, il ne l'est pas qu'un Opéra soit un bon ouvrage ».

Deux Loix gouvernent le monde, disait un jour un célèbre Avocat à M. Trudaine : » La Loi du plus fort, & celle du plus fin ».

Les Deuils de Cour arrangent tout le monde. » J'hérite de tel Roi, s'écriait un jour un Poëte. -- Comment, lui dit quelqu'un? -- Comment? Il m'en eût coûté ce Printems, pour un habit, vingt pistoles que je remets en poche; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majesté Bienfaisante ».

Dumets, le plus habile Ingénieur que la France eût eu avant Vauban, était un jour au dîner de Louis XIV. Madame la Dauphine qui l'apperçut, dit tout bas au Roi : » Voilà un homme bien laid. -- Je le trouve bien beau, répondit le Monarque, car c'est un des plus braves hommes de mon Royaume ». Dumets fut tué à Florus. Louis XIV dit au Frère de cet Officier : » Vous perdez beaucoup, mais je perds encore davantage, par la difficulté que j'aurai à remplacer un aussi habile homme ».

Feu M. l'Abbé de la Porte ayant loué dans *ses Observations sur la Littérature moderne*, les paroles de l'Opéra de *Zoroastre*, Cahusac, Auteur de ce Poëme, lui dit en l'embrassant : » Vous êtes le seul homme en France qui ait eu le courage de dire du bien de moi ».

DEUX CHANSONS;

PAR M. LÉONARD.

I.

Sur l'Air de la Romance du Tonnelier.

AUTREFOIS la jeune Annette
S'en allait sur les côteaux,
En filant sa quenouillette,
Et répétant aux échos:
Je ne veux point d'amourette;
Ne songeons qu'à nos troupeaux.

Annette aujourd'hui soupire,
L'Amour trouble son repos.
Depuis qu'il l'a su séduire,
Elle a laissé ses fuseaux;
Et toujours il faut lui dire,
Songez donc à vos troupeaux.

II.

AIR: *Dans un Bosquet de Cythère.*

JOUISSONS, ô ma Bergere,
De la saison des Amours!
Ce Soleil qui nous éclaire,
Demain reprendra son cours:
Mais quand la Parque ennemie,
Tranche le fil de nos jours,

Digitized by Google

A tous les biens de la vie
On dit adieu pour toujours,

Donne à l'Amant qui t'adore
Mille baiſers au matin,
Le long du jour mille encore,
Mille encore à ſon déclin!
La nuit, brouillons-les dans l'ombre;
Il faut tant les répéter,
Qu'enfin trompés par le nombre,
Nous ne puiſſions les compter.

Contre l'Amour qui nous lie,
Laiſſons crier les Jaloux!
Il eſt beau de faire envie;
Le bonheur en eſt plus doux:
Que le nôtre ait tant de charmes
Qu'il irrite les deſirs,
Et puiſſe en verſer des larmes
Le Cenſeur de nos plaiſirs.

PLAISANTERIE

De notre grand Roi Henri IV.

SERVIN fut célèbre parmi les Avocats de ſon tems. Mais alors, quoique le ſtyle eût aſſez de naïveté, il n'avait ni force, ni nobleſſe. Les meilleurs Orateurs du Barreau hériſſaient leurs Plaidoyers de citations. Servin donc plaidant pour un de ſes Confrères à qui un Procureur avait déchiré l'oreille, paſſa en revue & cita toutes les oreilles déchirées depuis Malchus. Auſſi Henri IV diſait-il de lui en badinant: » Cet homme a des lettres, mais bien moins rangées que celles du Méſſager de Poitiers «.

Digitized by Google

BEAUX TRAITS
DU ROI DE PRUSSE.

I.

UN Monarque tel que Frédéric le Grand, qui ſuffit à tout, qui s'élance

De l'Olympe au Parnaſſe & des jeux aux combats,

ſait employer ſes momens de loiſir à encourager les Sciences, & à favoriſer dans ſes Etats le progrès des lumières. Ce Prince un jour fit appeller ſucceſſivement dans ſon Cabinet les Savans & les Littérateurs les plus diſtingués de ſon Académie. Il s'entretint avec chacun d'eux en particulier ſur les objets de leurs travaux. -- Je m'y intéreſſe beaucoup, leur dit le Roi; je vous exhorte à publier bientôt les ouvrages dont vous vous occupez, & je vous promets de vous faire part de mes obſervations lorſqu'ils paraîtront.

II.

Pendant que la Princeſſe Amélie, ſœur du Roi, avait la petite vérole, ce Prince vint la voir très-ſouvent. On croyait qu'elle en mourrait. Frédéric ſe jetta à genoux au chevet de ſon lit, lui baiſa la main & la baigna de ſes larmes. Quel moment pour un Rubens de peindre le Monarque le plus redouté de l'Europe, rendant ce tribut de ſenſibilité à une ſœur qu'il adorait! On peut appliquer à Frédéric le Grand, ce que Voltaire a dit de Henri IV:

Henri, de l'Amitié ſentit les nobles flammes:
Amitié, don du Ciel, plaiſir des grandes ames!

Digitized by Google

VERS DE VOLTAIRE.

QUAND on dit à la race humaine
Qu'elle était l'ouvrage des Dieux,
Cette race absurde & hautaine
Soudain fut ingrate envers eux.
On critiqua l'Etre suprême,
Sa justice, sa bonté même,
Son Soleil & ses Elémens;
Et tous les Bavards de notre âge
Ne sont que l'insipide image
Des Bavards de ces premiers tems.

LE SOLDAT BIENFAISANT.

UN jeune Ecclésiastique, né pauvre & sans moyens, obligé de faire un voyage qui devait décider de son sort & ne sachant comment l'entreprendre, crut pouvoir s'adresser à l'Administration de l'Hôpital de Poitiers. Il pensait peut être que les Hôpitaux étant destinés au soulagement de tous ceux qui souffrent, ceux qui sont à la tête, peuvent par leur économie, chercher à se mettre en état de faire du bien indistinctement, lorsque l'occasion s'en présente. En effet, n'est-ce pas là toujours remplir le but de leur établissement? Comme cet Infortuné exposait ses besoins à l'un de ces Messieurs, il entendit la voix d'un Soldat malade & languissant dans un lit voisin qui lui dit: » Monsieur l'Abbé, j'ai vingt & une livres; en voilà dix-huit qui peuvent vous aider. Si je guéris, je trouverai bien le moyen de rejoindre mon Régiment; un peu de mal-aise est bientôt passé; & le bien que l'on fait, donne de la force & du courage.

Digitized by Google

EPITRE

A Madame JOLY, *sur son séjour en Normandie ;*

PAR M. DAMAS.

REVENEZ donc, belle Sophie ;
Qui peut vous retenir enfin
Chez ces Messieurs de Normandie,
Peuple chicanneur & malin,
Dont, si j'en crois un vieux refrein,
Jusqu'aux Gascons, tout se défie ?
Mais de ces Normands, le plus fin
L'est moins que vous, je le parie.
Du pays par vous habité
Dissimuler est la devise ;
Lorsqu'on y dit la vérité,
Ce n'est jamais que par mépriſe.
L'Eternel a maudit ce lieu ;
Le cidre en est la preuve insigne ;
Car je tiens pour maudit de Dieu
Tout pays où manque la vigne.
Jadis quand le Maître des Cieux,
Du premier né de tous les hommes
Punissant les goûts curieux,
Nous damna tout tant que nous sommes,
Ce fut sans doute dans ces lieux,
Puisque c'est le pays des pommes.
Oui, si l'on en croit nos Ayeux,
Adam fut tenté par le Diable,
Et par sa femme encore mieux :
Apparemment qu'Eve eut vos yeux,
Ou bien le fait n'est pas croyable.
Mais à bon droit ce qui surprend,
C'est de voir le Peuple Normand,
Ce Peuple pétri de finesses,
Croire aux Sorciers, même à présent.

Digitized by Google

D'autres blâmeraient ſes faibleſſes;
Moi, je l'excuſe en ce moment,
Car je ſens bien, en vous voyant,
Qu'il faut croire aux Enchantereſſes.
Mais c'eſt trop compter leurs défauts;
Chaque pays a ſes Héros;
Au témoignage j'en appelle:
Et de la Normandie enfin,
Ce qui rend la gloire immortelle,
C'eſt qu'elle a vu naître en ſon ſein
Le grand Corneille, & le Pouſſin,
Et du Boccage & Fontenelle.
De ce quatuor ſi vanté
Qu'à bon droit ce pays s'honore!
Mais de poſſéder la Beauté
Eſt mille fois plus doux encore.
Oui, dans tout pays, comme ici,
C'eſt une vérité connue;
Et dont Rouen convient auſſi
Sur-tout depuis qu'il vous a vue.

(a) LETTRE
DU PRÉSIDENT DE MONTESQUIEU,
A M. HELVÉTIUS.

Mon cher, l'affaire s'eſt faite & de la meilleure grace du monde. Je crains que vous n'ayez eu quelque peine là-deſſus, & je ne voudrais donner aucune

(a) Cette Lettre manque au Recueil des *Lettres familières* de Monteſquieu.

Digitized by Google

peine à mon cher Helvétius ; mais je ſuis bien aiſe de vous remercier des marques de votre amitié. Je vous déclare de plus, que je ne vous ferai plus de complimens ; & au lieu de complimens qui cachent ordinairement les ſentimens qui ne ſont pas, mes ſentimens cacheront toujours mes complimens. Faites mes complimens, non complimens, à notre ami Saurin. J'ai uſurpé ſur lui, je ne ſais comment, le titre d'ami & me ſuis venu fourer en tiers. Si vous autres me chaſſez, je reviendrai ; *tamen uſque recurret*. A l'égard de ce qu'on peut reprocher, il en eſt comme des vers de Crébillon : tout cela a été fait quinze ou vingt ans auparavant. Je ſuis admirateur ſincère de *Catilina*, & je ne ſais comment cette piece m'inſpire du reſpect. La lecture m'a tellement ravi, que j'ai été juſqu'au cinquieme Acte ſans y trouver un ſeul défaut, ou du moins ſans le ſentir. Je crois bien qu'il y en a beaucoup, puiſque le Public y en trouve beaucoup ; & de plus, je n'ai pas de grandes connaiſſances ſur les choſes du Théâtre. De plus il y a des cœurs qui ſont faits pour certains genres de Dramatique ; le mien en particulier eſt fait pour celui de Crébillon : & comme dans ma jeuneſſe je devins fou de *Rhadamiſte*, j'irai aux Petites-Maiſons pour *Catilina*. Jugez, ſi j'ai eu du plaiſir quand je vous ai entendu dire que vous trouviez le caractère de *Catilina*, peut-être le plus beau qu'il y eût au Théâtre. En un mot, je ne prétends point donner mon opinion pour les autres. Quand un Sultan eſt dans ſon Serrail, va-t-il choiſir la plus belle ? Non. Il dit : je l'aime, je la prends. Voilà comme décide ce grand perſonnage. Mon cher Helvétius, je ne ſuis point ſi vous êtes autant au-deſſus des autres que je le ſens ; mais je ſens que vous êtes au-deſſus des autres, & moi je ſuis au-deſſus de vous pour l'amitié.

Digitized by Google

EPIGRAMME,

PAR VOLTAIRE.

QUI m'amène cet Allobroge,
Avec ces tons secs & pédans?
De la sagesse il fait l'éloge;
Mais ce n'est qu'en grinçant des dents.
Tels sont ses crayons imprudens,
Que pour en donner un modèle,
Il nous fait le portrait fidèle
De lui-même & de son pays;
Et qu'il nous dégoûte ainsi d'elle
Presque autant que de ses écrits.

PARI ORIGINAL.

UN Anglais paria, il y a quatre ou cinq ans, qu'il se promenerait le long du Pont-neuf pendant deux heures, offrant au Public des écus de six livres à ving-quatre sols piece, & qu'il n'épuiserait pas un sac de douze cens francs. Il se promena, criant à haute voix: » Qui veut des écus de six livres tout neufs à vingt-quatre sols? je les donne à ce prix. Plusieurs passans touchèrent, palpèrent les écus, & continuant leur chemin, levèrent les épaules, en disant: » Ils sont faux, ils sont faux ». Les autres souriant, comme supérieurs à la ruse, ne se donnaient pas la peine de s'arrêter, ni de regarder. Enfin une femme du Peuple en prit trois en riant, les examina long-temps & dit aux Spectateurs: » Allons, je risque trois pieces de vingt-quatre sols par curiosité ». L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures, & gagna amplement la gageure. VOLTAIRE

VOLTAIRE

A l'Abbé de Voisenon.

Vous étiez autrefois, mon grand Vicaire de Mont-Rouge, mon très-aimable & très-cher Confrère, vous êtes actuellement Miniſtre. Vous m'avez envoyé une fort jolie Patente, qui me flattait de l'honneur de recevoir Madame d'Arnay & Madame de Chanaurier ; elles ont eu la bonté de venir à Ferney ; mais, malheureuſement pour moi, dans le temps que j'avais une fièvre très-violente : Madame Denis leur a fait les honneurs de la chaumière, le mieux qu'elle a pu. Je ſuis inconſolable de n'avoir pu faire ma cour à ces deux Dames, qui méritent tous mes hommages puiſque vous êtes leur ami. Il y avait dans votre Lettre de très-jolis vers pour M. le Contrôleur-Général ; mais ils étaient en très-petit nombre. Je vous envoye en revanche une longue rapſodie, (*la Tactique*) qui ne regarde que le Miniſtre de la Guerre. Je fis cette ſottiſe il y a environ quinze jours, après avoir eu chez moi M. de Guibert & le Connétable de Bourbon. J'étais dans un de ces intervalles que me laiſſent quelquefois mes ſouffrances habituelles. Vous ſavez ce que c'eſt, mon cher Confrère, que de faire des vers en ſortant de l'agonie ; mais vous étiez jeune, & votre Muſe auſſi. Les Graces vous accompagnaient avant & après l'Extrême-Onction. Vous ferez de meilleurs vers que moi quand vous aurez quatre-vingt ans. En attendant, voici les miens. Vous y trouverez de la vérité, ſi vous n'y trouvez pas de Poéſie. Madame votre Sœur m'avait flatté que j'aurais l'honneur de voir chez moi Monſieur votre Neveu ; mes eſpérances ont été trompées ; j'en ſuis encore plus fâché que de ma triſte aventure avec Madame d'Arnay & ſon amie. Adieu, mon illuſtre Confrère, portez-vous mieux que moi, & vivez encore plus long-temps.

Digitized by Google

VERS

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

Au ſujet du Prix (a) *annuel qu'elle vient d'établir pour une action vertueuſe dont l'Auteur ſera pris dans la Claſſe de la Bourgeoiſie.*

PAR M. IMBERT.

GLOIRE à vous, Docte Aréopage!
Arbitres de tout bon écrit!
Vos prix, de la vertu ſont auſſi l'appanage!
Votre équité, juge du bel eſprit,
Juſqu'au cœur étend ſon ſuffrage!
Trop heureux Fondateur! à notre Nation

(a) Un Citoyen, qui ne s'eſt fait connaître qu'au Secrétaire de l'Académie, & qui veut d'ailleurs garder l'anonyme, offrit en 1782, à la Compagnie, un Mémoire dont nous allons citer les principaux traits. » MESSIEURS, tous les gens de talens obtiennent des récompenſes; la vertu ſeule n'en a pas. Si les mœurs étaient plus pures, & les ames plus élevées, la ſatisfaction intérieure d'avoir fait le bien, ſerait un ſalaire ſuffiſant du ſacrifice qu'exige la vertu. Mais pour la plûpart des hommes, il faut un autre prix; il faut qu'une action louable ſoit louée. Ces éloges ont été le premier objet des Lettres; & c'eſt en effet la fonction la plus honorable que puiſſe avoir le génie. L'Académie Françaiſe s'eſt rapprochée de cette inſtitution antique, lorſqu'elle a propoſé à l'éloquence le Panégyrique des *Sully*, des d'*Aguesſeau*, des *Fénelon*, des *Catinat*, des *Montauſier* & d'autres grands perſonnages. Mais il n'eſt dans une Nation qu'un petit nombre d'hommes dont les actions ayent un caractère de célébrité; & le ſort du peuple eſt que ſes vertus ſoient ignorées.

Digitized by Google

C'eſt donner un exemple utile autant que ſage;
C'eſt nous prouver qu'une bonne action
Vaut bien au moins un bon ouvrage.
Oui, le premier arrêt qui doit être rendu,
Du cœur & de l'eſprit va fixer l'harmonie.
Quel ſpectacle pour la Patrie
Que de voir juger la Vertu
Par le Tribunal du Génie!
De la gloire auguſtes ſoutiens,
Déployez ſa double Auréole;
Et qu'il ſorte de votre Ecole
De grands Auteurs & de bons Citoyens.
Daignez m'ouvrir la nouvelle barrière.
Pour le Concours j'y veux placer;

Tirer ces vertus de l'obſcurité, c'eſt les récompenſer, & jetter dans le public la ſemence des mœurs ». -- Le prix fondé eſt de douze mille livres, ſomme placée en rente viagère ſur la tête du Roi & ſur celle de Monſeigneur le Dauphin. Le Diſcours ou Récit fait par le Directeur de l'Académie, & lu dans la Séance publique, ſera préſenté à l'Héritier de la Couronne. Ainſi les premiers regards du jeune Prince ſeront portés ſur une claſſe d'hommes éloignés du Trône. & il apprendra de bonne-heure que parmi eux il exiſte des vertus. Ce Prix ſera donné pour la première fois dans l'Aſſemblée publique du 25 Août 1783. L'Académie partagera le Prix ſi elle le juge convenable. -- C'eſt avec un plaiſir inexprimable que nous préſentons à nos Lecteurs ce *premier Acte de Vertu* d'une Demoiſelle de douze ans, raconté avec tant de ſenſibilité & tant d'intérêt par un de nos plus aimables Poëtes. Le récit élégant & naturel de cette action qui touche l'ame, prouve que M. Imbert eſt tout-à-la-fois un homme de beaucoup d'eſprit, & un excellent cœur. Accord auſſi heureux que rare.

Digitized by Google

Non pas une vertu noble, riche & guerrière ;
Celle que je proclame eſt ſimple & roturière ;
Elle doit vous intéreſſer.
Je n'emprunterai point l'agréable impoſture
Dont l'éloquence orne la vérité ;
Je reſpecte trop la beauté
Pour la gâter par la parure.
La tendre LE CAMUS, jeune Enfant dont les yeux
Ont vu douze printems à peine,
Sortait de ce feſtin pieux,
Où ſous un pain myſtérieux
Se cache un Dieu mort pour la race humaine ;
Vers ſon père elle court ſoudain,
Se jette dans ſes bras : -- Mon père,
Si votre fille vous eſt chère,
Il m'en faut un gage certain !
-- Explique-toi ; que faut-il faire ?
-- C'eſt une grace inſigne, un bienfait important.
Il faut m'accorder à l'inſtant
Une penſion viagère
De cent écus ſur la dot qui m'attend.
-- Pourquoi cela ? tu vis au ſein de ta famille ;
Rien ne manque à tes vœux. Tu veux donc voir tes biens
Dès ce jour ſéparés des miens !
Nos cœurs ne le ſont point, ma fille.
Elle n'écoute rien, & rien ne la diſtrait.
Elle parle à ſon père avec plus d'intérêt ;
Le preſſe dans ſes bras, l'arroſe de ſes larmes,
Le Père enfin, ſenſible à ſes tendres alarmes,
Accorda tout ; car il pleurait.
Ivre de joie alors, fière de ſon ouvrage,
D'une chambre prochaine elle appelle à l'inſtant
Une Epouſe qu'afflige un précoce veuvage,
Et dont l'Epoux en expirant,
Lui laiſſa pour tout bien huit enfans en bas âge.
Elle l'amène, en proie aux tranſports les plus doux,
Saute à ſon cou, l'embraſſe, & de larmes baignée :

Digitized by Google

— J'ai cent écus, dit-elle, à moi, pour chaque année ;
On me les donne, ils sont à vous ;
J'ai bien rempli ma matinée !
Le Père, enorgueilli de voir couler les pleurs,
Confirme avec transport cet honnête artifice ;
Et cet exemple heureux qui gagne tous les cœurs
A notre jeune protectrice,
Pour la Veuve a créé de nouveaux bienfaiteurs.

Voilà, Messieurs, l'Héroïne modeste
Pour qui de la vertu la lice doit s'ouvrir ;
D'autres y paraîtront ; & si le prix leur reste,
La mienne était au moins digne d'y concourir.
Elle ne cherchait pas une gloire immortelle ;
Et si le sort à mes vœux infidèle,
Lui dérobe ce prix qui peut la signaler,
Le moyen de la consoler,
C'est de le mériter mieux qu'elle.
Heureux l'Epoux qui doit bientôt
La lier à son sort d'une chaîne éternelle !
En se privant d'une part de sa dot
Elle s'en fit une plus belle.
Le sort de cet Epoux en sera plus heureux ;
Son ame en doit être plus fière ;
Trouver un cœur si vertueux,
C'est épouser sans doute une riche héritière.
Fille aimable, jouis du prix de tes bienfaits !
C'est peu de consoler une ame maternelle ;
Ton exemple instruira les heureux que tu fais ;
Tu vas devenir à jamais
Leur bienfaitrice & leur modèle.
Oui, ces enfans dont elle a vu finir
Par ses bienfaits la cruelle indigence,
Trouveront dans ce souvenir
Une leçon de bienfaisance ;
Et quand on viendra leur conter
Qu'elle a de ses biens même enrichi leur enfance,
Leurs cœurs sauront peut-être avec reconnaissance,
Et la bénir, & l'imiter.

Digitized by Google

(a) LETTRES DE VOLTAIRE
A MADAME LA COMTESSE
DE LA NEUVILLE.

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoye, Madame, cette *Epître sur la Calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne (*b*) à qui elle eſt adreſſée.

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la Calomnie;
Ce monſtre dangereux ne vous bleſſa jamais:
Vous êtes cependant ſa plus grande ennemie.
Votre eſprit ſage & meſuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,
Excuſe quand il peut médire;
Et des vices de l'Univers,
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatyre.

Je joins à mon obéiſſance, une petite œuvre de ſurérogation. C'eſt une *Satyre* que j'ai retrouvée dans mes paperaſſes. Vous me pardonnerez bien de m'être

(*a*) Ces Lettres n'ont pas encore vu le jour. Tout ce qui eſt ſorti de la plume inépuiſable d'un Voltaire, doit être précieux aux Amateurs. Dans les Bagatelles échappées au génie le plus heureux qui ait jamais exiſté, on reconnaît toujours le cachet.

(*b*) L'illuſtre Marquiſe du Châtelet, l'honneur de ſon ſexe & de ſon ſiècle.

Digitized by Google

un peu émancipé ſur... J'ai l'honneur d'être réuni avec... Par une honnête averſion pour... Mais je vous ſuis bien plus attaché que je ne haïs le... J'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de... Que ma femme me faſſe ſouvent C... Que Madame de Chambonin votre bonne amie n'ait point d'indigeſtion; je ſerai toujours très-heureux.

LETTRE II.

UNE ſanté à laquelle vous daignez vous intéreſſer, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaiſe. L'envie de vivre pour vous & pour vos amis, eſt un excellent Médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de (*a*) Linant. Le zèle l'a emporté.

Il eſt difficile de taire
Ce qu'on ſent au fond de ſon cœur;
L'exprimer eſt une autre affaire:
Il ne faut point parler, ſi l'on n'eſt ſûr de plaire;
On eſt ſouvent un fat en montrant trop d'ardeur;
Mais ſoupirer tout-bas, ſerait-ce vous déplaire?
Puniſſez-vous ainſi qu'un téméraire,
L'Amant diſcret, ſoumis dans ſon malheur,
Qui ſait cacher ſa flamme & ſa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers auſſi. Je ſerais trop jaloux, ſi Linant était votre ſeul Poëte. Toute votre famille eſt

(*a*) Jeune homme fort aimé de Voltaire, connu par quelques Prix de Poéſie remportés à l'Académie Françaiſe, & par une Préface de la *Henriade*.

Digitized by Google

faite pour la Société. Madame du Châtelet connaît tout le prix de la vôtre. Bien des reſpects à Monſieur de la Neuville, & quelque choſe de plus à Madame de Chambonin.

LETTRE III.

SI je reviendrai vous faire ma cour, Madame, en doutez-vous? Je vais demain à Cirey pour des terraſſes & des cheminées, & de-là je revolerai à la Neuville, pour jouir de la Société la plus délicieuſe, & la plus reſpectable que je connaiſſe. Il faudrait être bien ennemi de ſoi-même, & bien haïr la vertu pour ne pas retourner chez vous.

LETTRE IV.

J'AI eu l'honneur, Madame, de rendre les Lettres dont j'étais chargé. Je n'ai pu avoir encore celui de voir M. de Chambonin, parce que Meſſieurs les Dragons ſont à la droite à deux lieues de l'Infanterie où je ſuis. Il y a apparence que le Prince Eugene va occuper les Français à toute autre choſe qu'à écrire des Lettres dans leurs tentes. Les Armées ſont en préſence. On s'attend à tout moment à une bataille ſanglante. Les Français ſe trouvent entre Philiſbourg, le Rhin & les Allemands. Les Troupes marquent une grande ardeur; elle eſt étonnante; on jure qu'on battra le Prince Eugene; on ne le craint pas; mais à bon compte, on ſe retranche juſqu'aux dents; on a des lignes, un foſſé, des puits & un avant-foſſé. C'eſt une invention nou-

Digitized by Google

velle qui paraît fort jolie, & très-propre à faire casser le cou à des gens qui viennent attaquer des lignes. Toutes les apparences sont que le Prince Eugene viendra se présenter au passage des puits & des fossés vers les quatre heures du matin, demain, vendredi, jour de la Vierge. On dit qu'il est fort dévôt à Marie, & qu'elle pourra bien le favoriser contre M d'Asfeld qui est Janséniste. Vous savez, Madame, que vous autres Jansénistes, êtes soupçonnés de n'avoir pas assez de dévotion pour la Vierge. Vous vous êtes moqués de la Congrégation des Jésuites & du Paradis ouvert à Pélagie par cent & une dévotions à la Mere de Dieu. Nous verrons demain pour qui se déclarera la victoire. En attendant, on se canonne à force; les lignes de notre Camp sont bordées de 80 pieces de canon qui commencent à jouer. Hier on acheva d'emporter un certain ouvrage à corne, dont M. de Belle-Isle avait déjà gagné la moitié. Douze Officiers aux Gardes ont été blessés à ce maudit ouvrage. Voilà, Madame, la folie humaine dans toute sa gloire & dans tout son honneur. Je compte quitter incessamment le séjour des bombes & des boulets, pour aller profiter des bontés dont vous m'honorez. Il me semble que je me sens mille fois plus de goût pour la vertu, depuis que je vous ai fait ma cour.

LETTRE V.

De Cirey.

JE suis pénétré, Madame, de vos bontés. Ce Pays-ci qui n'était d'abord pour moi qu'un asyle, est devenu, grace à vous, un séjou délicieux que je voudrais habiter toute ma vie. Il m semble que

ma Patrie doit être où vous habitez. Paris eſt partout où vous êtes. Je prends la liberté de vous envoyer une hure de ſanglier. Ce Monſieur vient d'être aſſaſſiné tout-à-l'heure, pour me donner occaſion de vous faire ma cour. Je vous faiſais chercher un chevreuil; mais on n'en a point trouvé. Ce ſanglier était deſtiné à vous donner ſa hure. Je vous jure que je fais très-peu de cas d'une tête de cochon ſauvage, & je crois bien que cela ne ſe mange que par vanité; mais je n'ai rien autre choſe à vous offrir. Si j'avais pris une allouette, je vous la préſenterais de même dans la confiance d'un homme qui croit que le cœur fait tout.

LETTRE VI.

Eh bien! Madame, il me ſemble qu'il y a un ſiècle que je ne vous ai vue! Madame Duchâtelet comptait bien aller vous voir dès qu'elle ſerait débarquée à Cirey; mais elle eſt devenue Architecte & Jardinière. Elle fait mettre des fenêtres où j'avais mis des portes. Elle change les eſcaliers en cheminées, & les cheminées en eſcaliers. Elle fait planter des tilleuls où j'avais propoſé des ormes; & ſi j'avais planté un potager, elle en ferait un Parterre. De plus elle fait l'ouvrage des Fées dans ſa maiſon. Elle change des guenilles en tapiſſeries; elle trouve le ſecret de meubler Cirey avec rien. Ces occupations la retiennent encore pour quelques jours. Je me flatte que j'aurai l'honneur de lui ſervir bientôt d'Ecuyer juſqu'à la Neuville, après avoir été ici ſon garçon jardinier. Elle me charge de vous aſſurer, & Madame de Chambonin, de l'envie extrême qu'elle a de vous revoir. Ne doutez pas non plus de mon impatience.

Digitized by Google

LETTRE VII.

JE maudis, Madame, tous Tapiſſiers, tous Maçons, tous Couvreurs qui empêchent Madame du Châtelet d'aller vous voir. C'eſt donc de lundi en huit que ſon petit phaéton & ſes grands chevaux la conduiront dans la cour de la Neuville : figurez-vous, Madame, que nous n'avons joué que trois parties d'échecs depuis huit jours, & pas une partie de piquet. En récompenſe, on fait des plans, on lit des Philoſophes & des Poëtes, on parle beaucoup de vous, on vous regrette, on vous deſire, on s'entretient de toutes vos bonnes qualités qui ſont le charme de la ſociété. Si je m'en croyais, Madame, je ne finirais pas, & je vous dirais longuement les choſes du monde les plus tendres ; mais le véritable attachement n'eſt point bavard.

LETTRE VIII.

DES terraſſes, des remiſes, des grilles, de longues allées, m'ont arraché, Madame, au plaiſir de vous faire ma cour. Je m'étais ſi bien accoutumé à la vie charmante que je menais auprès de vous, que je crois à préſent que tout me manque. Je regretterais un commerce auſſi délicieux que le vôtre, au milieu de tout ce qu'on appelle plaiſirs à Paris. Jugez de ce que je dois faire au milieu des Maçons & entouré de platras! Je retrouverai ſans doute demain Madame de Chambonin chez vous, très-habile au trictrac. J'irai aſſurément dans le Pays des Vertus & des Graces. Je crois que ce ſera auſſi celui des pêches. Nous n'en avons point à Cirey ; mais

je m'imagine qu'elles ſont mûres chez vous; votre terre doit être une terre bénite.

LETTRE IX.

En vous remerciant de vos pêches, Madame, il me ſemble que tous mes jours ſont marqués par vos bontés. Ils le ſeront aſſurément par mon attachement & par ma reconnaiſſance. Je rends grace à la fortune, & à ce que les hommes appellent malheur, qui m'a conduit dans ce pays-ci. L'injuſtice de quelques hommes, & l'éloignement de Paris, ne ſont point des malheurs réels. Mais c'eſt un bonheur véritable de trouver une femme comme vous, dont le cœur eſt ſi reſpectable & la Société ſi délicieuſe. Heureux ceux qui vous connaiſſent!

LETTRE X.

Si je n'étais pas, Madame, accablé d'ouvriers, je partirais ſur le champ avec la boiteuſe Hirondelle, pour vous dire combien je ſuis touché de vos bontés. Vraiment, que M. de Chambonin ſe garde bien de venir à Cirey! Tout le vieux pavillon eſt ſans deſſus deſſous. Il n'y a pas une chambre où l'on puiſſe ſe retirer. Un homme qui a fait la campagne de Philiſbourg a beſoin d'être un peu à ſon aiſe. J'eſpère que j'aurai l'honneur de le voir chez vous avec Madame de Chambonin. Vous m'accablez de bontés; il me ſemble que j'en abuſe, mais il faut tout pardonner à mon tendre & reſpectueux attachement.

Digitized by Google

LETTRE XI.

Quoi! Femme respectable, même heureuse, amie charmante, amie généreuse! la première lettre que vous écrivez est pour moi! Vous savez bien, Madame, tout le plaisir que vous me faites. Il n'y en a qu'un plus grand, c'est celui de vous faire ma cour. Je ferai certainement de mon mieux pour aller rendre mes respects à la belle accouchée, au pere & au joli enfant. L'Hirondelle est bien malade, & je crains furieusement le froid des Eglises; mais il n'y a cheval que je ne crève, & rhume que je n'affronte pour aller à la Neuville. Madame du Châtelet est partie, & a laissé son Architecte à Cirey. Il est fort étonné d'avoir sur les bras un détail fort embarrassant & qui me déplairait bien fort, si ce n'était pas un plaisir extrême de travailler pour ses amis. Madame du Châtelet m'a ordonné bien expressément, Madame, de vous dire combien vous lui rendez le séjour de la campagne agréable. Je me flatte qu'un voisinage tel que le vôtre, lui fera prendre goût pour la retraite de Cirey. Ce Château-ci va un peu incommoder les affaires du Baron & de la Baronne. Les dépenses de la guerre ne les raccommoderont pas; & ils seront forcés, je crois, de venir vivre en grands Seigneurs à Cirey. Je vous jure, Madame, que tout mon objet est de passer ma vie entre eux & votre Société; & je commence à l'espérer.

Digitized by Google

LETTRE XII.

Cela est plaisant, Madame! l'écriture de Madame de Chambonin paraît ressembler si fort à la vôtre, que quelquefois je m'y méprends. Vous avez d'autres ressemblances, & je me flatte sur-tout que vous avez celle de m'honorer d'un peu de bonté. Si je n'étais pas occupé ici à ruiner infailliblement Madame du Châtelet, vous croyez bien que j'aurais l'honneur de vous voir. Je suis si excédé de détails; je crains si fort de faire de mauvais marchés; je suis si las de piquer des ouvriers, que j'ai demandé un homme qui vînt m'aider. Je l'attends dans le mois de Janvier; & dès que mon consolateur sera venu, j'irai, Madame, vous redemander ces jours heureux & paisibles que j'ai déjà goûtés dans votre aimable maison. Vous savez qu'on parle d'un Congrès; mais les Parties ne sont point encore assez lasses de plaider pour songer à s'accommoder. M. de Coigny s'est démis du Commandement en Italie, & je crois que la Cour ne serait pas fâchée que M. de Broglie en fît autant. Mais avant d'accepter la démission de M. de Coigny, on a proposé à M. le Duc de commander l'Armée, afin d'avoir quelqu'un qui par la prééminence de son rang étouffât les jalousies du Commandement. M. le Duc a refusé. On pense d'y envoyer M. le Comte de Clermont. Sur cette nouvelle, M. le Comte de Charolais a écrit à M. de Chauvelin : » Monsieur, on dit que vous êtes réduit à la dure nécessité de choisir un Prince du Sang pour commander les Armées; je vous prie de vous souvenir que suis l'aîné de mon frère l'Abbé ». On commence à trouver la levée du dixième bien rude, & à n'avoir plus tant d'ardeur pour une guerre où il n'y a peut-être rien à gagner pour

Digitized by Google

la France. On s'en dégoûte auſſi-tôt qu'on en eſt entêté. Je ſuis perſuadé qu'au moindre échec, le Miniſtère ſera bien embarraſſé.

QUATRAIN DE VOLTAIRE

A Madame de Chambonin.

Philosophe, non ſans folie,
Avec un cœur digne du tien,
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'eſtime & qu'on m'envie.

VERS A UNE JOLIE FILEUSE.

Par M. de Saint-Ange.

Telle qu'on peint la jeune Omphale,
Vous tirez du fuſeau qui tourne ſous vos doigts
Un lin plus précieux que le bandeau des Rois;
Et Pallas même, en vous admire ſa rivale.
Mais quoi? votre art l'emporte, & je ſais qu'en vos mains
Lachéſis a remis le fil de nos Deſtins.

L'ÉGOÏSME.

Un homme de Lettres commença un Diſcours dont lui-même était la matière, par cet Exorde: » Je ne parle jamais de moi, ce n'eſt pas là mon défaut ».

(a) PORTRAIT
DE M. LE COMTE DE BUFFON,
PAR M. D'AQUIN DE CHATEAU-LYON.

AMANT de la Nature, en ſublime indiſcret,
Le Génie, où Buffon, révélant ſon ſecret,
De traits de feu créa cette Hiſtoire immortelle.
A l'Auguſte Déeſſe il fut toujours fidèle,
Mais ſans lui laiſſer de regret;
Le Deſtin étonné veut qu'il dure autant qu'elle.

SAILLIE DE PIRON.

LE plaiſir de la converſation mêlé à celui de la bonne chère, eſt un préſervatif contre l'intempérance. Piron diſait à ce ſujet: » Les morceaux caquetés ſe digèrent plus aiſément ».

(a) Ce fut à l'occaſion de ces vers & de l'envoi des *Etrennes d'Apollon* de 1782, que M. le Comte de Buffon nous fit l'honneur de nous écrire la Lettre qui ſuit.

» Je reçois, Monſieur, avec toute ſenſibilité vos vœux; & j'ai parcouru avec ſatisfaction cet *Almanach Littéraire*, où vous avez recueilli avec goût des morceaux charmans & des Anecdotes intéreſſantes. Je joins donc aux ſentimens de ma reconnaiſſance, ceux de l'eſtime reſpectueuſe avec leſquels j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

LE COMTE DE BUFFON.

Au Jardin du Roi, ce 21 Février 1782.

Digitized by Google

BOUQUET A VICTOIRE,

PAR M. DE SAINT-ANGE.

LA fleur des champs moins que vous eſt modeſte,
Et moins que vous la Roſe a de fraîcheur.
Le Lys ſuperbe, à la tige céleſte,
A moins que vous de grace & de blancheur.
Oui, chaque fleur eſt par vous effacée!
L'Immortelle eſt l'emblême de mon cœur,
Et je vous l'offre, unie à la Penſée.

---

*LETTRE DE M. LE COMTE DE S**,*

A VOLTAIRE,

A l'occaſion du nouvel An 1774.

JE ne vous écris plus ſouvent, Monſieur; mais je vous aime toujours. J'ai quelquefois le plus grand beſoin & le plus grand deſir de vous conſulter; mais comme je ſuis dans la ſaiſon & dans l'habitude des ſacrifices, je me prive de cette conſolation, pour n'être pas compté parmi les importuns qui abuſent indiſcrettement de votre grande politeſſe: je ne vous parlerai point de la nouvelle Année: pourquoi ſe féliciter ſur les époques de notre deſtruction? La ſincère amitié ne ſait pas faire de vains complimens; mais je ferai toujours des vœux pour que le Ciel prolonge votre vie. Elle importe à l'empire de la raiſon. Après vous, on reverra triompher peut-être les Fanatiques & les Sots, comme on vit autrefois, après la mort d'Hercule, reparaître les monſtres. Je vous avouerai que je ſuis juſtement indigné de la licence qu'on donne à la calomnie, d'empoi-

Digitized by Google

ſonner impunément, & à la face des Nations, la plus glorieuſe vie qu'ait jamais ourdie la Deſtinée. Pourquoi les hommes célèbres ne ſont-ils pas reſpectés dans la Patrie qu'ils honorent? Quel mal avez-vous donc fait à ces Libelliſtes effrénés, qui prêchent leur Croiſade contre les Philoſophes, & ſe plaignent ſi amèrement de vous? Avez-vous été les chercher dans les repaires de la jalouſie dont ils ſont les Démons? C'eſt comme ſi un homme de bonne Compagnie ſortait de ſa voiture pour s'aller battre contre des poliſſons ſur la place publique: cela n'eſt pas ſupportable. L'envie & la faim les dévorent; & ces hommes obſcurs, ne doivent vous rendre, Monſieur, que plus précieuſe la ſincère admiration des plus honnêtes gens du monde qui n'ont aucun intérêt à vous nuire Oppoſez à tout cela, s'il eſt poſſible, le ſourire de la pitié. La perſécution eſt un malheur preſque inſéparable de la célébrité. Ecoutez ſans impatience cette meute de Roquets qui abboye ſans ceſſe au pied du trône de votre immortalité. Il ſerait plus grand de les oublier & de les plaindre, que d'en ranimer les cris, en les menaçant du fouet de la correction. Ils redoubleront peut-être pour vous, un jour, la vénération des ſiècles à venir. Zoïle n'a fait qu'étendre la gloire d'Homère; Euriſtée, celle d'Hercule. Mœvius, celle de Virgile. Ces vils détracteurs de la vertu, ſont morts dans la fange du mépris, & les grands hommes qu'ils ont outragés ſont devenus des Dieux. Pardonnez à la longueur de cette Lettre: *Zelus Domûs tuæ comedit me.* Il eſt permis d'expoſer ſon indignation contre les méchans: les combattre n'eſt pas une méchanceté; les mépriſer eſt le parti le plus ſage. Je vous répéterai ce que vous écriviez autrefois à une Dame de nos amies: » Les roues de la machine du monde ſont engrainées de manière à ne plus laiſſer l'eſpérance de vous revoir jamais ». Mais ma tendre vénération pour vous ſera toujours dans mon cœur.

Digitized by Google

RÉPONSE DE VOLTAIRE.

JE suis vieux, aveugle & sourd. Ainsi, Monsieur, je ne vois ni n'entends plus ce qu'on peut dire & faire contre moi. Votre estime me dédommage du tort que me font mes ennemis. Ces Messieurs m'ont pris pour ainsi dire au maillot & me poursuivent jusqu'à l'agonie. Vous avez raison, Monsieur, de me donner des conseils si honnêtes contre les premiers mouvemens de la vengeance. On n'en est pas toujours le maître ; mais plus elle est vivement sentie, moins elle est durable, tant le moral dépend du physique de l'homme, presque toujours borné dans ses vices comme dans ses vertus. Est-ce qu'on ne peut écraser un insecte qui nous jette son venin, sans commettre le péché de la colère, si naturel & si condamnable ? Conservez, Monsieur, cette aimable Philosophie qui sait plaindre les méchans sans les haïr, & qui vient si poliment adoucir les tourmens de ma caducité dans ma solitude. Sur les bords de mon tombeau, j'oppose à mes persécuteurs l'honneur de votre amitié. J'en mourrai plus tranquille.

L'HEUREUSE INSOMNIE,

MADRIGAL A GLYCERE;

PAR M. DE SAINT-ANGE.

GRACE à ce Rancio (*a*) dont les douces vapeurs
Enflammeraient toutes les têtes,
Ainsi que tes attraits enflamment tous les cœurs,

(*a*) Vin d'Italie.

Digitized by Google

Et que ta main prodigue aux Amis que tu fêtes;
Le ſommeil, cette nuit, m'envia ſes pavots.
Je puis dire pourtant que je l'ai bien paſſée.
Le feu de tes beaux yeux, le ſel de tes bons mots,
Ont ſeuls durant ma veille occupé ma penſée.

EPITRE A MADAME S**,

Qui partait pour la Campagne;

PAR M. DE SAINT-ANGE.

O vous qui préſidez à ce cercle agréable
Où la raiſon ſait plaire, où l'eſprit eſt aimable;
Vous nous quittez, Daphné: le retour du Printems,
Au monde, à vos amis, vous ravit pour un tems.
Loin de vous retenir, ah! je vous porte envie:
Allez; il eſt bien doux à l'ame recueillie
D'oublier dans le ſein des champêtres loiſirs
Les chagrins de la Ville & même ſes plaiſirs.
Allez revoir les prés, les ruiſſeaux, & l'ombrage:
Vous devez embellir le plus beau payſage.
Pour moi, tel que privé des rayons d'un jour pur,
Un lierre, en nos Cités rampe à l'ombre d'un mur;
Loin de Flore & de vous relégué dans la Ville,
Je paſſe les beaux jours au fond d'un humble aſyle;
Je le dirai pourtant: cet aſyle ignoré,
Où mon eſprit long-temps dans le monde égaré,
Se ſauve d'une foule, ou dangereuſe, ou vaine,
Dont je crains l'amitié preſque autant que la haine,
Devient mon Hélicon & borne mes deſirs.
Là mes travaux divers ſont pour moi des plaiſirs.
Cet aſyle ne peut me rendre la Nature;
Mais j'en relis au moins, j'en aime la peinture.
Dans vos deſcriptions, ô mes livres chéris!

Digitized by Google

Je trouve la campagne au milieu de Paris.
Horace, mon ami, mon compagnon, mon Maître,
Qu'il m'eſt doux de te ſuivre en ta maiſon champêtre!
Je parcours avec toi les jardins de Tibur;
Dans tes vallons rians je reſpire un air pur.
L'homme qui ſait penſer, & ſur tout le Poëte,
Au ſéjour des Cités préfère la retraite:
C'eſt-là que, détrompé du faſte des Palais,
Tu ſais mettre à profit les faveurs de Palès.
Amante des Hameaux, là, ta Muſe facile
Réfute Ariſtius, cet Amant de la Ville:
Je partage tes goûts, tes tranquilles penchans.
J'aime à t'entendre dire: ô ma maiſon des champs!
Quand pourrai-je, éloigné de Rome & de l'Envie,
Aux doux ſoins du repos abandonner ma vie;
Et liſant tour-à-tour Ariſtippe ou Zénon,
D'une morale utile occuper ma raiſon?
Plus heureux, plus content dans ton petit domaine,
Qu'à Rome, chez les Grands, & même chez Mécène,
Tu cultives ton champ; & ſouvent ton voiſin
Rit de voir un Poëte une bêche à la main.
Inſenſé le mortel qui, fier de ſa pareſſe,
Déſœuvré par orgueil, autant que par moleſſe,
Végete inſolemment dans un ſtupide ennui.
Un inſecte qui rampe eſt plus vivant que lui.
Pour toi, loin de rougir de ce travail ruſtique,
Tu t'y livres gaïment: & ton eſprit cauſtique
Adouci par ces ſoins, occupé du repos,
Pardonne aux mauvais vers, & laiſſe en paix les ſots.
Quelquefois à Tibur je préfère Mantoue.
Un troupeau bondiſſant dans la plaine ſe joue:
Le chien court, il revient; il rôde autour du bois:
J'entends les chalumeaux, la flûte & le haut-bois.
Là j'entre ſous la grotte obſcure & retirée,
Dont un pampre ſauvage a tapiſſé l'entrée.
Ici je vois Tytire: ô Vieillard fortuné,
En liſant le bonheur qui te fut deſtiné,

Digitized by Google

Mon cœur avec transport en embrasse l'image.
Sous ces arbres, témoins des jeux de ton jeune âge,
Tu pourras donc encore, au déclin de tes ans,
Pencher sur le gazon ta tête en cheveux blancs.
Ce tableau pastoral attache mon idée :
D'un doux enchantement mon ame possédée,
Eprouve cette joie & ce calme des sens,
Calme pur, qu'on ne doit qu'aux plaisirs innocens.
O charme de Virgile ! illusion suprême !
Je suis aux champs, j'oublie & l'Auteur & moi-même.
Je veux un Ecrivain, qui vrai dans tous ses tons,
S'il me peint des Bergers, m'intéresse aux moutons.
J'aime mieux m'occuper d'une fleur ou d'un hêtre,
D'un ruisseau, d'un gazon, d'une mousse champêtre,
Que des traits rafinés d'un rimeur bel esprit
Qui me montre l'Auteur dans tout ce qu'il décrit.
Mais souvent à ta voix, ô Voltaire ! ô grand homme,
Des bords du Mincio, des champs voisins de Rome,
Je vole vers ce lac, ces déserts, ces jardins,
Honorés par tes pas, cultivés par tes mains.
Au fond de ta retraite, utile à ta Patrie,
Tu sus, en rassemblant dans la même prairie,
Le coursier du Parnasse & le bœuf de Cérès,
Défricher tour-à-tour & chanter tes guérets.
Ah ! pourquoi n'ai-je pu visiter ton asyle ?
Et comme Ovide, au moins, dire : *J'ai vu Virgile* !
Ainsi, belle Daphné, privé de vos regards,
Je cherche mon bonheur dans le sein des beaux Arts.
Compagnes de mes pas, les Muses m'environnent :
Leurs mains, qui par bonté quelquefois me couronnent,
De leurs plus belles fleurs sement tous mes instans,
Et font de mon séjour un éternel Printems.
O vous, dont les crayons, en peignant la Nature,
Savent lui conserver son charme, sa parure,
Sa vérité piquante, & sa grace, & son prix ;
Poëtes enchanteurs, graces à vos écrits,
Je ne crains point l'ennui d'un loisir solitaire.

Digitized by Google

Heureux qui, détrompé des plaiſirs du Vulgaire,
Sait occuper ſon tems & le mettre à profit!
A ſon ambition ſon cabinet ſuffit.
Que le Ciel ſoit ſerein, ou que l'orage gronde,
L'imagination en preſtiges féconde,
Embellit ſa retraite, & ſait le rendre heureux.
Il ne deſire point, par de contraires vœux,
La ville à la campagne, & les champs à la ville.
Pourrait-il envier l'opulence ſervile
De ces Grands que Plutus nomme ſes favoris?
Ennuyés à la Cour, ennuyeux à Paris,
Ils traînent avec eux les ennuis au village.
De nos jours, un Anglais Philoſophe & peu ſage,
Le cerveau travaillé d'une ſombre vapeur,
Et tourmenté ſur-tout du très-rare malheur
De vivre en ſon pays riche, paiſible, & libre,
Vint viſiter les bords de la Seine & du Tibre.
Il vit les atteliers de Pigal, de Vanloo,
Obſerva froidement leur touche & leur ciſeau.
Du Palais de nos Rois l'auguſte colonnade
Ne plut que faiblement à ſon eſprit malade.
Eglé le conduiſit a ce Temple des Arts,
Où tout charme l'eſprit, l'oreille & les regards:
(a) Mais pour lui les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
Firent de cent plaiſirs un ennui magnifique.
A Florence il blâma la *Venus Médicis*.
A Rome il jugea tout, comme il fit à Paris.
Ce fameux Panthéon, des Temples le modèle,

(a) Alluſion à ces vers de Voltaire:

Il faut ſe rendre à ce Palais magique,
Où les beaux Vers, la Danſe, la Muſique,
L'Art de tromper les yeux par les couleurs,
L'Art plus heureux de ſéduire les cœurs,
De cent plaiſirs, font un plaiſir unique,

Digitized by Google

Ne parut à ſes yeux qu'une arêne aſſez belle,
Où deux Coqs, en champ clos, pouvaient combattre entr'eux.
Voilà votre portrait, vous qu'on appelle heureux.
L'orgueil & ſes vapeurs, les biens & leur ivreſſe,
Offuſquent vos eſprits hébêtés de molleſſe.
Tout ſe fane à vos yeux : les plaiſirs turbulens
Chaſſent devant vos pas la Paix & le Printems.
Non, ce n'eſt point pour vous que la riante Flore
Emaille les gazons des perles de l'Aurore,
Ou que la riche Automne, en ſes pompeux habits,
Orne ſes blonds cheveux de pampre & de rubis :
Le murmure des eaux ou celui de l'abeille
N'eſt pour vous qu'un bruit ſourd qui frappe votre oreille.
Vous quittez nos Fauxbourgs au retour des Etés,
Moins pour chercher les Bois que pour fuir les Cités.
Mondor va dans ſa Terre où ſon Palais immenſe
A remplacé le toit de ſon humble naiſſance :
Rien n'y parle à ſes ſens, rien n'y remplit ſes vœux.
Il voulut être riche... Il pouvait être heureux.
Concevez des jardins plus beaux que ceux d'Armide,
L'ombrage le plus frais, l'onde la plus limpide,
Liſe y périt d'ennui : Liſe en ces lieux charmans
Ne peut de ſa parure éblouir vingt Amans.
Son cœur n'eſt point touché de l'émail des prairies,
La verdure, les fleurs, vivantes pierreries,
Brillent moins à ſes yeux que l'or & les ſaphirs,
Inutiles objets de frivoles deſirs.
Pour vous que la raiſon a toujours ſu conduire,
Dans le fond d'un Déſert vous ſauriez vous ſuffire.
Vous changez de vertus en changeant de ſéjour.
Vous plaiſez au village, & plairiez à la Cour.

ENVOI

A MADEMOISELLE DESESSARTS

Qui voulait copier l'Epître précédente.

PAR M. DE SAINT-ANGE.

Vous qui devez briller à plus d'un titre,
A la Cour de Cypris, d'Euterpe & des Beaux Arts,
Vous que le Dieu du goût choisirait pour arbitre,
Quoi! vous voulez, charmante Desessarts,
De votre main copier mon Epître?
C'est trop d'honneur : un seul de vos regards,
Un seul mot prononcé par vos lèvres de rose,
Vaut cent fois mieux que mes vers & ma prose.

RÉPONSE SINGULIERE

D'UN PÉRUVIEN.

UN des Philosophes qui a fait le voyage du Pérou, vit un Habitant de l'âge d'environ trente ans, couché sur les débris d'un Temple du Soleil. Ce jeune homme n'était couvert que de quelques lambeaux; il avait auprès de lui plusieurs de ces fruits que la Nature prodigue dans ces beaux climats. Notre Sage avait besoin d'un Guide, & pour déterminer le Péruvien à lui en servir, il lui offrit beaucoup d'argent. Aux propositions du Philosophe, le Péruvien le regarde fixement; & lui dit en détournant la tête: » Je n'ai pas faim ».

Digitized by Google

DISCOURS EN VERS LIBRES

SUR LES PRÉJUGÉS;

Par Mademoiſelle DE GAUDIN (*a*).

Vous qui vous ſignalez par d'horribles fureurs,
Et dont le pouvoir redoutable
Fait gémir la raiſon, la ſéduit ou l'accable;
Préjugés! fléaux deſtructeurs!
Vous qu'accompagnent l'impoſture,
Les lâches trahiſons, les coupables deſſeins;
O vous qui diviſez les malheureux humains!
Vous verra-t-on toujours affliger la Nature?
Quels funeſtes effets ne produiſez-vous pas?
Quels climats ſont exempts de vos noirs attentats?
Nul ne poſſède hélas! un ſi grand avantage;
Vous troublez tous les cœurs, & votre affreuſe rage
Des hommes les plus doux fait des hommes cruels.
Du Ciel étincelant quand la foudre s'échappe
On ne voit s'embrâſer que l'endroit qu'elle frappe;
Mais quand vous animez les aveugles mortels,
Votre voix eſt pour eux le ſignal de la guerre,
Et porte le ravage aux deux bouts de la terre.

Je frémis à l'aſpect des forfaits odieux,
Que les temps écoulés dévoilent à mes yeux.

(*a*) On peut remarquer dans notre Almanach de 1779, page 137, une *Epître à la Bienfaiſance* de cette jeune, aimable & ſpirituelle perſonne. C'était alors une Muſe de dix-ſept ans. Nous dîmes avec vérité, que cette Demoiſelle s'occupait d'objets utiles. Son *Diſcours ſur les Préjugés*, en eſt une nouvelle preuve.

Digitized by Google

Je vois au sein de l'Arabie,
Dans la Grèce, à Carthage, au Mexique, en Scythie,
Des Ministres de mort, des Prêtres assassins,
Pour honorer les Dieux, égorger les humains.
Chez les Peuples de Germanie,
Dans le fond des forêts, sur des autels sanglans,
Des femmes, ou plutôt d'exécrables furies,
Aux superstitions joignant les barbaries,
Consultent l'avenir dans les cœurs palpitans:
Jaloux de surpasser l'horreur de tant de crimes,
Le Druïde grossier, le farouche Gaulois,
Dans des tombes de feu renferment les Victimes,
Quelles Religions! quelles mœurs! quelles loix!
Et quels affreux tableaux pour les âmes sensibles!
Des Préjugés non moins terribles,
Dans l'Inde exercent leur pouvoir,
Du Suicide on y fait un devoir.
Aux mânes d'un Epoux, une Veuve s'immole.
Des hommes abusés par un zèle frivole,
Font gloire de chercher la mort
Sous le char d'une vile Idole;
La multitude admire un tel effort...
Mais j'apperçois ce Guerrier redoutable,
Ce fameux Gengis-Kan, ce Tartare indomptable
Dont le nom redouté, les rapides exploits,
Et le courage infatigable,
Faisaient trembler les Peuples & les Rois;
De la Nature entiere il veut se rendre Maître....
Modère tes desirs, avide Conquérant,
Songe qu'en ce moment peut-être
L'heure fatale sonne, & le cercueil t'attend....
Que dis-je? c'en est fait, tes grandeurs & ton être
Rentrent dans le sein du néant,
Tu meurs.... Dieux! quel horrible usage!
Tes féroces Sujets, élevés au carnage,
N'arrosent point ta tombe de leurs pleurs,
(A ta mémoire ils croiraient faire injure)

Digitized by Google

Mais de tes plus chers Serviteurs
Les cadavres ſanglans couvrent ta ſépulture ;
En vain l'humanité murmure,
Le cri des Préjugés lui ferme tous les cœurs.

O Préjugés que je déteſte!
Combien de fois votre pouvoir funeſte
N'opprima-t-il pas la vertu ?
Sous vos coups Socrate abattu,
Reçut des mains de ſa Patrie
Le breuvage fatal qui termina ſa vie.
Dans des Siècles d'aveuglement,
Vous commandiez ces épreuves honteuſes,
De l'eau, du feu, du fer ardent;
Epreuves d'autant plus affreuſes,
Qu'on les vit hélas! trop ſouvent
Sauver le Criminel, & perdre l'Innocent.
Vous chargeâtes de fers le ſavant Galilée,
Et la vérité déſolée
Le ſuivit au fond des cachots.
De mille infortunés vous cauſâtes les maux.
Vous ſeuls... Mais dans l'inſtant où ma haine implacable
Dévoile à l'Univers vos forfaits inouis,
D'où vient ce tumulte effroyable? ....
Un homme ſe préſente à mes regards ſurpris;
Les Satellites de Thémis
Environnent ce miſérable;
Son front couvert d'une froide ſueur,
Son maintien à la fois, ſuppliant & farouche;
De ſes traits renverſés, la mortelle pâleur,
Les mots entrecoupés qui ſortent de ſa bouche,
(Mots dictés par la crainte & le remords cruel,)
Tout décele à mes yeux l'âme d'un Criminel.
L'Arrêt eſt prononcé, le Ciel veut qu'il périſſe.
Il marche en frémiſſant vers le lieu du ſupplice,
Il approche, il arrive..., & le coup eſt porté.
Un châtiment terrible & mérité

D'un infâme Assassin vient de purger la terre ;
La rigueur de la loi qui le plonge au tombeau,
Est équitable & nécessaire :
Mais pourquoi ses enfans, encor dans le Berceau,
Partagent-ils la honte de leur Père ?
Trop jeunes pour penser, trop faibles pour agir,
Quel crime ont-ils commis, & pourquoi les flétrir ?
Mortels à Préjugés, contemplez leur misère,
Leur cruel abandon, leur affreux avenir ;
Voyez-les mépriſés de la Nature entière,
Passer leurs plus beaux jours à répandre des pleurs ;
Parcourir lentement une triſte carrière,
Qui n'offre que dégoûts, que rebuts, que douleurs,
Vieillir au sein de la souffrance,
Desirer des amis, & les chercher en vain,
A chaque instant du jour maudire leur destin,
Supporter à regret le poids de l'existence ;
Et comme une faveur du sort
Enviſager la tombe, & l'heure de la mort.
Et vous que sans égards on rejette, on opprime,
Fruit d'un penchant illégitime,
Vous qui devez le jour à de honteux liens,
Et qui privés de la publique estime,
N'oſez lever les yeux sur vos Concitoyens,
Que votre déshonnneur & m'étonne & m'afflige!
O de l'opinion redoutable preſtige !
En vain vous uniriez à toutes les vertus
L'amour de vos devoirs, celui de la Patrie,
Les plus rares talens, le plus vaſte génie,
Vous n'en seriez pas moins (à des yeux prévenus)
Des êtres avilis, dédaignés, méconnus ;
Tant la multitude effrenée
Sous le joug de l'erreur à jamais enchaînée,
Par ses faux jugemens, sa partialité,
Offenſe la raiſon, & trahit l'équité.
Mais hélas ! où m'entraîne une folle espérance ?
Contre les Préjugés j'élève en vain la voix,

Ils naiſſent avec l'homme, ils bercent ſon enfance ;
Le Temps qui détruit tout, ajoûte à leur puiſſance ;
Le haſard même quelquefois
Semble avec eux d'intelligence,
Pour affermir leur empire & leurs droits.
Toi que le Sage déifie,
Compagne de la vérité,
O ſublime Philoſophie!
Toi dont le méchant ſeul redoute la clarté,
Viens diſſiper la nuit obſcure
De tant de Préjugés divers;
Viens! que ta main victorieuſe & ſûre
Les repionge dans les enfers :
Qu'ils ne puiſſent jamais, franchiſſant l'intervalle
Qui du ſombre ſéjour ſépare l'Univers,
Par le poiſon, le feu, l'infamie & les fers,
Signaler malgré toi, leur puiſſance fatale!
Que leur nom ſeul ſoit en horreur!
Que ces mots révérés, l'Opinion, l'Uſage,
(Mots dangereux répétés d'âge en âge
Ne ſervent plus de ſoutiens à l'Erreur!
Que la Terre en un mot te doive ſon bonheur!
Qu'elle te ſoit toujours & ſoumiſe & fidelle;
Que dans ſon ſein la candeur, la bonté,
La Confiance mutuelle,
Mère de la Sécurité,
La Juſtice & l'Humanité,
Faſſent régner une paix éternelle!
Que je puiſſe admirer une union ſi belle!...
Que dis-je? Ah! peut-être le Tems
Aura déjà flétri dans ſa courſe rapide
Les roſes de mes jeunes ans;
N'importe, je rirai de ſa rage homicide,
Si je vois les mortels heureux,
Exempts de Préjugés, de crime, de faibleſſe,
Guidés par la Raiſon, ſenſibles, vertueux,
Ne diſputer jamais entr'eux,

Digitized by Google

Que de bienfaits & de tendreſſe ;
On ne m'entendra point regretter mon Printems ;
Je prouverai qu'il eſt pour la vieilleſſe,
Des plaiſirs purs, d'agréables momens ;
Et qu'on peut cacher l'allégreſſe
Sous les rides d'un front couvert de cheveux blancs.

LETTRE

DE M. LE MARQUIS CARRACCIOLI,

VICE-ROI DE SICILE,

A M. D'ALEMBERT.

A Palerme, le 11 Avril 1782.

JE m'occupe avec tout le zèle poſſible, & de toutes mes forces, à faire du bien à ce Pays, puiſqu'on a voulu me le confier. Malheureuſement je rencontre des obſtacles par-tout. Le plus fort & le plus déſagréable vient des hommes, & même de ceux qu'on voudrait délivrer de leurs chaînes ; tant il eſt vrai, mon cher ami, que la longue habitude de ſervir, dégrade l'ame au point de lui faire trouver des douceurs dans l'eſclavage.

J'ai établi l'exportation libre des bleds avec quelque petite condition de réſerve. J'ai ôté le droit prohibitif de faire du pain ; déſormais il eſt libre à chacun d'en vendre, & au particulier d'en acheter où il lui plaît. On a déjà commencé à paver la Ville toute en pierres quarrées, le triple plus grandes que celles de Paris, tandis qu'auparavant il n'y avait que les deux principales rues qui le fuſſent : toutes les

Digitized by Google

autres étaient en cailloux. Dorénavant elles seront toutes pavées en grand, proprement tenues & éclairées avec des Lanternes du même modèle que celles de Paris. J'ai établi un Marché Public, car il n'y en avait pas, ce qui est incroyable. Pour les grands chemins, dans l'intérieur du Royaume, l'on en a commencé trois, les plus nécessaires pour transporter les denrées du centre de l'Isle au rivage de la Mer. Cet Ouvrage va un peu plus doucement, car il est fort dispendieux. J'ai fait aussi tracer à un quart de lieue de la Ville, un *Campo-Santo*; c'est-à-dire un immense Cimetière, environné de balustrades & de cyprès. Il tient dans son intérieur deux cents caveaux profonds, pour recevoir tous les cadavres de la Ville, & l'on en ouvrira dix par année, de façon qu'à tour de rôle, après vingt années, ils seront employés les uns après les autres, au moyen de quoi les vivans seront séparés des morts, ce qu'il serait bien de faire par-tout; mais ceci est d'une absolue nécessité dans un pays aussi chaud que le nôtre. Cette affaire m'a donné beaucoup de peine, par la superstition des hommes. Accoutumés de voir inhumer dans les Eglises, ils imaginent que les chiens seuls doivent être enterrés dans la campagne. Je me réserve à la fin pour la bonne bouche, de vous dire avec un peu de vanité de ma part, l'abolition de l'Inquisition. Le 27 du mois de Mars, Mercredi Saint, jour mémorable à jamais dans ce pays pour le Roi Ferdinand IV, on a abattu ce terrible Monstre. J'y ai été avec grande cérémonie & formalité, accompagné de l'Archevêque, de notre Prélat, Grand-Juge de la Monarchie, du Commandant des Armes, du Sénat de la Ville, & de tous les Chefs des Tribunaux & Magistrats. Tous se sont assemblés en ma présence, outre beaucoup d'autres personnes choisies que les Gardes ont fait entrer. En

Digitized by Google

préſence des Officiers & Familiers du Saint-Office, le Sécretaire du Royaume a lu le grand Decret de l'Abolition, du Roi FERDINAND IV. A vous dire vrai, mon cher ami, je me ſuis attendri, & j'ai pleuré. C'eſt la ſeule & unique fois que je ſuis arrivé juſques à remercier le Ciel de m'avoir fait ſortir de Paris pour me faire ſervir d'inſtrument à ce grand Ouvrage. Après la cérémonie, j'ai fait tout de ſuite effacer toutes les armoiries du Tribunal, & principalement la main avec l'épée qui était ſur la porte, avec le mot : *Deus, judica cauſam tuam.* J'ai fait depuis ouvrir la porte des Priſons pour remettre les Priſonniers aux Evêques reſpectifs. J'y ai trouvé trois vieilles femmes, le rebut de l'humanité, accuſées de ſortilége ; je les ai renvoyées chez elles. Toute cette grande opération dont on craignait beaucoup que l'exécution ne fût troublée, s'eſt faite avec toute la tranquillité poſſible, & même avec l'applaudiſſement des plus ſenſés (*a*).

AVEU PHILOSOPHIQUE
DE FONTENELLE.

FONTENELLE a dit plus d'une fois : » J'ai eu la faibleſſe de faire quelques Epigrammes ; mais j'ai réſiſté au plaiſir malin de les publier ».

(*a*) Voilà tout le bien que M. le Marquis Carraccioli, arrivé à Palerme le 15 Octobre 1781, a fait en moins de ſix mois au pays dont le Gouvernement lui a été confié.

Digitized by Google

MADRIGAL
A CHLOÉ;

PAR UN AMATEUR.

CHLOÉ, vous êtes belle, on se le dit tout-bas;
Les cœurs que vous charmez, contens de leur défaite,
Ne desirent brûler que pour vos seuls appas.
Mais parce que Damon a l'humeur trop coquette,
Que de plus d'une Iris on voit qu'il suit les pas,
Vous ne pouvez vous taire, & ne l'épargnez pas.
Sans approuver ses goûts, je vous juge indiscrette.
Qu'on me fasse trouver Maîtresse aussi parfaite,
Aussi sincère, aussi tendre que vous,
Dont le cœur soit d'un prix aussi doux que le vôtre;
Je ne fais point le bon Apôtre,
Chloé, je l'aimerai malgré votre courroux.

PORTRAIT ÉNIGMATIQUE
DE LA CURIOSITÉ;

PAR M. DE LA DIXMERIE.

LA Terre, & les Mers, & les Cieux
Sont ma promenade ordinaire;
Et si Pluton m'ouvrait son manoir ténébreux,
Cet horrible séjour pourrait aussi me plaire.
De presque tous les biens, de presque tous les maux,
Je suis & la source & la mère.
Amante active & coquette légere,
Je mets aux prises cent Rivaux;
Mais admirez mon joli caractère!
A trente Jouvenceaux je préfere souvent
Un Amant à lunette, ou plus qu'octogénaire.

Digitized by Google

Coquettes de Paris, en diriez-vous autant?
Un jour, ne ſachant trop que faire,
Je conduiſis Colomb ſous un autre Hémiſphère;
Fis-je bien? Je penſe que non.
Mais d'avoir, ou tort, ou raiſon,
Tel ſouci ne m'occupe guère.
Je veux me divertir, & non vous ſatisfaire.
Quand il me plaît, je mets aux champs
Philoſophes, Jongleurs, Reines & Conquérans;
Tout s'enrôle ſous ma Banniere.
D'un ſage prétendu j'ai cauſé le trépas.
J'ai fait long-temps les malheurs d'une Belle.
Je m'en accuſe & ne m'en vante pas;
Car, je ſuis vive, & non cruelle.
A mille objets ingrats j'ai prodigué des ſoins:
On pourrait dire auſſi que je ſuis indiſcrette:
A chaque inſtant renaiſſent mes beſoins,
Et plus j'obtiens, plus je ſouhaite.
Je pourſuis la Nature en public, en ſecret,
Elle me fuit, elle m'appelle;
(Mais trop ſouvent (je l'avoue à regret)
Je ſaiſis ſon ombre, au lieu d'elle.
A la Ville, à la Cour, je trouve de l'emploi;
J'en trouverais même au Village;
Par-tout je ſuis de bon aloi;
Mais je ſuis chez les Grands d'un plus piquant uſage.
Là, j'occupe tous mes inſtans:
Là, je me fais un heureux paſſe-tems
De démaſquer l'Hypocrite & la Prude.
Pourquoi, me dira-t-on, mettre auſſi votre étude
A déranger certains arrangemens?...
Ah! pardonnez! tendres Amans!
C'eſt chez moi vice d'habitude.
Faire le bien, le mal; voilà quel eſt mon lot;
J'en fais entre vous le partage.
Sans moi la femme eût toujours été ſage;
Sans moi l'homme ſerait bien ſot.

Digitized by Google

FAIT TOUCHANT.

Au moment où l'on apprit à Ricey-le-Haut, Bourg de la Bourgogne renommé par ſes vins, la Naiſſance de Monſeigneur le Dauphin; M. le Chevalier de Berrey (*a*), ancien Capitaine d'Infanterie, retiré avec le grade de Lieutenant-Colonel, fit éclater ſa joie par un Acte de Bienfaiſance. Cet Acte annonce bien le Patriotiſme d'un vieux Militaire. Le Chevalier ſe rendit chez M. de Charmes-Maron, Avocat au Parlement. -- » Nous avons un Dauphin, lui dit-il, & votre Régiſſeur me doit cent écus. Penſez-vous que dans un jour où mon Roi nous donne un Héritier du Trône j'irai exercer mes droits contre un malheureux Pere de Famille qui eſt chargé de ſix enfans? Faites-lui ſavoir que j'ai lacéré devant vous le titre de ma créance ». En même-temps il le déchire. Tous les Spectateurs étaient dans le plus grand étonnement Le Régiſſeur ſe préſente; il eſt anéanti de ce qu'il voit, de ce qu'il entend; il veut parler, ſes larmes coulent. Notre Lieutenant-Colonel confirme ſon bienfait, toujours tranquille, toujours généreux. Comme il parlait encore, on lui annonce que ſon fils unique, Chevalier de S. Louis, arrive de l'Amérique, échappé aux dangers de la mer & des combats. -- » Je vais renaître, s'écrie l'admirable Vieillard, je reverrai mon fils; il pourra, comme moi, verſer ſon ſang pour nos Rois. Le Ciel met le comble à mon bonheur; je viens de faire un heureux & je vais embraſſer mon fils ».

(*a*) Peut on citer plus à propos ce Vers de la touchante Tragédie de *Zaïre*?

Des Chevaliers Français, tel eſt le caractère.

Digitized by Google

EPITRE A NANNETTE,

MARCHANDE DE MODES;

Par M. DAMAS.

C'EST trop languir dans l'eſclavage,
Sors donc enfin de ce taudis,
Où de tous les dons du bel âge
Tu vas perdre à jamais le prix,
Si tu n'en ſais mieux faire uſage.
Veux-tu donc, bornant tes deſtins,
De la Mode inſtrument ſervile,
Toujours au comptoir immobile,
Siéger parmi ces manequins
Qui ſont là cloués à la file?
Paſſe du moins pour ces Laidrons;
Tout prouve aſſez qu'ils ne ſont bons
Qu'à figurer là pour la vie:
Mais toi, ſi fraîche & ſi jolie,
Pourquoi donc, Nannette, vouloir
Enterrer au fond d'un comptoir
Ce qu'on fit pour toute autre choſe?
Parmi des pavots doit-on voir
Sécher une brillante roſe?
Dans ton art léger, ſéduiſant,
Par qui s'embellit à tout âge
Le ſexe frivole & charmant,
Dont il eſt la brillante image,
Je ſais qu'on vante tes ſuccès;
Je ſais bien que tes doigts coquets,
Au Dieu du goût dans ſon Palais
Elevant ces galans trophées,
Ces pompons, ces colifichets,
Nous font croire au règne des Fées.
Sans doute, je ſais à propos
Applaudir à cet avantage;

Mais de tous ces talens si beaux
Que te revient-il pour partage,
Quand le soir rendue au repos,
Dont après de si longs travaux
Il est bien doux de faire usage,
Il te faut, les yeux demi-clos,
Grimper jusqu'au sixieme étage
Pour trouver ton lit sans rideaux?
Si du moins, quand tout nous convie
A goûter le calme & la paix,
Morphée épanchait ses bienfaits
Sur ta paupiere appésantie!
Mais dans ce maudit galetas
Tour à tour la bise & les rats
Assiégeant ton humble couchette,
T'y font prendre un sommeil, Nannette,
Aussi léger que tes repas.
Cependant avec tant d'appas,
Ce joli pied, ce port de Reine,
Tes dix-neuf ans *& cætera*,
Et cette tête à la Romaine,
Tu ne dois pas en rester là:
Oui, pour enrichir son domaine
L'amour te forma, je le voi;
Qu'attends-tu donc? brise ta chaîne:
Ris de l'envie & de la haine;
Tant d'autres ont fait comme toi!
Coquette, orgueilleuse, étourdie,
Sans doute, il faut te craindre en tout;
Mais ton état te justifie:
Qui sert tant la coquetterie,
Doit en avoir aussi le goût.
Ainsi, dédaignant la vengeance,
Bravant le pouvoir & les cris
Des fots près de qui tu péris
Dans l'esclavage & l'indigence;
Planant sur le nombreux essaim

Digitized by Google

Des Nymphes dont Paris s'honore,
Viens, plus fière & plus belle encore
Leur faire envier ton deſtin.
Mais déjà criant au ſcandale,
Mainte Prude à l'œil précieux
Blâme l'écart audacieux
De cette doctrine fatale;
Va, ma réponſe eſt dans tes yeux,
Où j'ai puiſé cette morale.
Oui, dans ce regard libertin
Je lis qu'on va te voir enfin,
Cédant au goût qui te domine,
Et paſſant de ton magaſin
Au fond d'une riche berline,
De trente Milords rebondis,
Afficher bientôt dans Paris
Et les plaiſirs & la ruine.
Pour moi, ſi de quelques faveurs
Plutus honore ma priere,
J'irai tenant la clef des cœurs,
Jouir du ſecret de te plaire;
Il en eſt d'autres à Cythère,
Mais il n'en eſt pas de meilleurs.
Jadis auprès d'une mortelle
C'eſt ainſi qu'en uſait Jupin,
Pour Danaë fière & cruelle
Qu'il eût brûlé long-temps en vain,
S'il ne fût deſcendu chez elle
En beaux rouleaux d'or ſur ſon ſein.
Bientôt la prenant pour modèle,
Nannette, à bon droit je prédis
Qu'ici des plus fières Laïs
Ecl'pſant la foule envieuſe,
Nous allons voir de tout côté
Ton équipage & ta beauté,
Au gré de ton ame orgueilleuſe,
Entraîner Paris enchanté:

Digitized by Google

Quel moment pour ta vanité!
Mais en ſeras-tu plus heureuſe?
Hélas! il eſt ſitôt détruit,
Le ſonge qui rit à notre ame!
Oui, le bonheur que l'on pourſuit,
Trop ſouvent ſemblable à la femme,
Aux indifférens il ſourit,
Il échappe à ceux qu'il enflamme.

ÉPIGRAMME,

PAR M. MÉRARD DE SAINT-JUST.

ON vante, & c'eſt avec raiſon,
Tes vins choiſis & vieux, ta table bien ſervie;
Tes chevaux, ta Maîtreſſe, & ſur-tout ta maiſon
Des plus belles choſes remplie,
Où tous les Amateurs, étrangers, curieux
Sans ceſſe ſe portent en foule
Pour admirer tes livres précieux,
Tes bronzes & tes laes, & tes meubles de *Boule*,
Tes vaſes du Japon ſi rares & ſi beaux;
Et ta collection de deſſins, de tableaux,
Que dans l'Europe l'on renomme.
Mais que conclure de cela?
Que toutes ces merveilles-là
Ne peuvent faire un honnête-homme.

ÉLOGE SENTI DE MASSILLON.

LE bon Pere Hubert, de l'Oratoire, ſoutenait de tout ſon cœur que Maſſillon ſon Confrère devait prêcher aux Maîtres, & lui aux Domeſtiques ».

Digitized by Google

CORRESPONDANCE LITTÉRAIRE.

PREMIERE LETTRE

DE M. PALLISSOT A M. DE SAINT ANGE.

D'Argenteuil, 18 *Octobre* 1779.

C'EST certainement à vous, Monsieur, que je suis redevable de la maniere décente & polie dont on a parlé de moi dans un des derniers Mercures. J'aimerais bien mieux vous en faire mes remerciemens de vive voix, que par écrit; car je ne sais même si cette Lettre sera assez heureuse pour vous parvenir. Je ne me rappelle que confusément votre adresse; peut-être même avez-vous changé de domicile depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir. J'aurais d'ailleurs infiniment plus de plaisir à causer avec vous sur l'objet même qui est le sujet de ma Lettre. Je me flatte que nous finirions par n'avoir qu'un même avis, & je regarderais cet avantage comme une véritable conquête. -- Dans l'état de langueur & de décadence où la Littérature s'enfonce de jour en jour, il me semble que les véritables Gens de Lettres ne sauraient trop se rapprocher, & que toutes les discordes civiles devraient cesser dès qu'il s'agit du salut même de la République. Vous m'aviez promis, & j'en étais très-flatté, que vous viendriez quelquefois partager ma solitude. Je vois avec peine que vous m'oubliez. J'ose vous le répéter encore; tout est perdu si nous n'avons pas les uns avec les autres un peu plus de fraternité. Vous allez dire que je suis *Catilina*, qui prêche l'amour du bien public. Le mot pour-

rait être plaisant, mais il n'en serait pas moins très-injuste. Personne n'a chéri plus que moi la véritable gloire des Gens de Lettres ; mais je n'ai pas prodigué ce titre à tout le monde, & j'ai cru qu'il fallait bien se garder de confondre les frêlons avec les abeilles. J'ai fait peut-être un peu trop sévèrement la police des ruches : mais vous savez, Monsieur, que le mal était devenu si grand qu'il fallait, malgré soi, devenir impitoyable. Je vous avoue que quelquefois j'ai bien peur qu'on ne me trouve encore trop doux. On fait, on dit, on écrit tant de sottises, & nous commençons, ce me semble, à devenir si barbares, que je ne me sens plus ni émulation, ni courage. Cet aveu que je vous fais de mon découragement est encore une maniere de vous inviter à me tenir la promesse que vous m'aviez faite. Je ne désespérerai pas de la chose publique, quand j'aurai le plaisir de causer avec vous. -- J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, &c.

RÉPONSE

DE M. DE SAINT-ANGE.

De Paris, ce 27 Octobre 1779.

Assurément, Monsieur, vous ne me devez point de remerciemens. Je n'ai été que juste à votre égard, pour ne pas dire sévère. Mais j'écrivais pour le Public qui sait que vous avez été vous-même plus que sévère, & quelquefois même impitoyable. C'est à moi, Monsieur, à vous remercier de votre Lettre qui est aussi obligeante qu'ingénieuse. C'est par le ton de bonhommie amicale que j'ai cru y remarquer, qu'elle me flatte le plus. Je suis bien faché de n'être

pas de votre opinion sur quelques articles : mais il m'est impossible de croire avec vous, Monsieur, que ce soit à l'Auteur d'*Œdipe* & de *Zaïre*, que les véritables Connaisseurs assigneront l'époque de la décadence naissante de l'Art Tragique. Vous avez bien raison, Monsieur : la belle Littérature se perd de jour en jour. La multitude innombrable des Ecrivains compilateurs a beaucoup plus nui aux Gens de Lettres, que le brigandage même des faiseurs de Libelles. Il est si aisé à présent d'être Auteur médiocre, que le Public toujours peu connaisseur, est devenu indifférent même à l'égard des vrais talens. Et puis, M. de Voltaire l'a accoutumé à tant de chef-d'œuvres en tout genre, que pour attirer un peu son attention, il faut à la fois faire bien & beaucoup. Un autre inconvénient qui n'est pas moindre, afflige la Littérature. Vous n'ignorez pas qu'il est de mode de lire dans les Sociétés les ouvrages de Poésie non imprimés. Et malheureusement dans celles qui semblent les plus dignes d'apprécier les talens, on rencontre cent Prôneurs pour un véritable Juge. Un Auteur paraît dans le monde avec un Poëme plein de génie, mais de mauvais goût & de longueurs. Il en fait des Lectures; & les louanges peu réfléchies de diverses personnes du premier ordre l'encouragent à faux. Qu'arrive-t-il ? au lieu d'épurer sa maniere, il en surcharge les défauts. Malgré tous ces inconvéniens, Monsieur, j'ai le malheur d'être Partisan très-zélé du bon goût & des bons principes; & le desir de m'en déclarer courageusement le Défenseur, m'a déterminé à travailler à la Partie Littéraire du Mercure. Mais comme vous le pensez bien, je m'attends à tous les désagrémens que pourra me susciter l'amour-propre irritable des Ecrivains censurés, & je n'espère ni beaucoup de gloire, ni beaucoup de bonheur de cet emploi de mes faibles talens. -- Non, Monsieur, je ne vous oublie point :

Digitized by Google

je suis même actuellement occupé à lire la nouvelle collection de vos Œuvres, & à en faire mon profit. Mais je suis véritablement fâché pour vous que M. d'Alembert s'y trouve contradictoirement loué & inculpé. Vous savez qu'il a plus qu'un autre soutenu l'honneur de notre Littérature par le mérite de ses ouvrages, par le caractère distingué de son esprit, &, ce qui est très-rare aujourd'hui, par sa considération personnelle. Je souhaite plus que vous, Monsieur, que l'on puisse réaliser au moins parmi les Auteurs

L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

Mais plus j'acquiers d'expérience, plus je m'apperçois que l'illustre Poëte que je viens de citer, n'était que trop fondé à dire,

Chacun vantait la Paix que par-tout on chassa.

Ce n'est pas que je prétende que vous soyez *Catilina*, prêchant pour le bien Public. Mais apparemment vous ne me désavouerez pas vous-même, si je vous compare à ce fameux Cardinal de Rets qui, après avoir été le Factieux le plus décidé, devint dans sa retraite de S. Denis, un homme doux, paisible, sans intrigue, & cher à tous ceux qui le connaissaient, comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit & des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge. -- Je ne suis pas de ceux qui vous reprocheront d'avoir fait trop sévèrement la police des Ruches. Mais je peux vous reprocher, & ce reproche est aussi grave que fondé, d'avoir trop souvent confondu les abeilles avec les frêlons, & d'avoir quelquefois le plus maltraité celles qui composaient le miel le plus pur & le plus abondant. ... Quant au découragement dont vous me parlez, Monsieur, vous avez pu juger par ma lettre qu'il me gagne moi-même insensiblement ; & en effet,

Digitized by Google

je n'ai plus d'autre émulation que celle de faire le mieux que je pourrai, ſans attendre de récompenſe que la conſcience d'avoir fait de mon mieux. Au ſurplus, votre ſuffrage me ſera toujours d'autant plus précieux qu'il ne peut manquer d'en entraîner beaucoup d'autres qui ſont difficiles à venir. Il y a long-temps que je me ſuis dit qu'on ne peut violenter la louange, & que ce ſerait une vraie folie d'y prétendre. Ma ſanté qui n'eſt pas bonne, a beſoin de l'air de la Campagne. Vous pouvez compter que ſi mon travail me permet de m'abſenter huit jours, je viendrai les paſſer dans votre Tivoli. Je me fais une fête de cauſer avec vous; nous le ferons franchement, & c'eſt-là le moyen de s'éclairer mutuellement. -- Je me dis avec les ſentimens d'eſtime les plus diſtingués, &c.

II. LETTRE

DE M. PALISSOT A M. DE SAINT-ANGE.

D'Argenteuil, ce 29 Octobre 1779.

VOTRE Lettre pleine d'eſprit, Monſieur, & ce qui m'en plaît encore davantage, pleine d'amour pour la vérité, n'a fait que redoubler le deſir que j'ai depuis long-temps de m'entretenir avec vous. Je vous ai déjà dit, & j'oſe vous redire que nous finirons par être d'accord tous deux, même ſur les choſes où vous ſemblez avoir le plus de peine à vous concilier avec moi. -- Je ne crois pas que perſonne ait eu pour M. de Voltaire plus de tendreſſe & plus de reſpect que moi. Je l'ai toujours regardé comme le plus beau génie qui ait honoré, non-ſeulement la France, mais l'Europe. Cependant, pour rien au monde,

Digitized by Google

je ne voudrais changer la phraſe qui a paru vous bleſſer dans ſon Eloge. Elle eſt le fruit d'un peu plus de trente ans d'étude & d'expérience dans l'Art dramatique ; & ce qui m'enhardit à vous dire que jamais je ne changerai d'avis, c'eſt que je me ſouviens parfaitement d'avoir penſé comme vous dans ma jeuneſſe. Votre opinion eſt ce qu'elle doit être, elle eſt de votre âge, mais j'en appelle à votre maturité. Ce qui me confirme encore dans mon ſentiment, c'eſt que M. de Voltaire avait lui-même le rare mérite de juger Racine auſſi favorablement que moi ; je vous en donnerai quelque jour des preuves qui vous étonneront. Croyez d'ailleurs qu'il a fallu que je fuſſe bien perſuadé de ce que j'ai dit pour me réſoudre à le publier. M. de Voltaire était le ſeul homme pour qui je me ſerais ſenti capable d'altérer un peu la vérité. J'avais eu long-temps pour lui la paſſion qu'on a pour une Maîtreſſe, & ſa mort n'avait fait que réveiller mon ancien enthouſiaſme : mais paſſons à d'autres objets. Celui-ci n'eſt pas de nature à être diſcuté dans une ſeule Lettre. -- Vous n'imagineriez pas que vous m'avez fait faire l'examen de conſcience le plus rigoureux. Vous m'accuſez d'avoir été quelquefois impitoyable, & d'avoir trop ſouvent confondu les abeillles avec les frêlons. J'ai la conſcience délicate ſur cet article, & pourtant je vous avoue que je n'ai aucun remords. -- J'ai eu l'honneur d'être le Contemporain de Voltaire, de Monteſquieu, de Fontenelle, de Rouſſeau de Genève, de Buffon, d'Helvétius, & il me ſemble que dans tous mes ouvrages on trouvera des preuves redoublées de mon reſpect pour ces noms célèbres. Je vous expliquerai ce qui a pu vous paraître contradictoire, dans ma conduite à l'égard de M. d'Alembert, ſur qui d'ailleurs je ſuis entièrement de votre avis. Mais en deſcendant à une claſſe de Gens de Lettres *très-eſtimable* encore, quoiqu'inférieure à ceux dont je

viens de parler, je crois leur avoir rendu toute la juſtice que méritaient leurs talens. Les Deſtouches, les Marivaux, le vieux Crébillon, que j'aurais dû mettre au rang des premiers, ſon Fils, Piron, Greſſet, Fagan Boiſſy même, l'Abbé d'Olivet, & beaucoup d'autres, ont eu, ce me ſemble, une bonne part à mes louanges. Ni M. de la Harpe, ni M. l'Abbé de Lille, n'ont eu à ſe plaindre de moi. Quelles ſont donc les abeilles que j'ai confondues avec les frêlons? Vous ne voulez parler, ſans doute, ni de *, ni de *, &c... La main ſur la conſcience, Monſieur, & en m'examinant auſſi ſévèrement que j'ai examiné les autres, vous ne me trouverez pas ſi coupable, ſurtout lorſque vous voudrez bien réfléchir à l'intervalle immenſe qui ſépare tous ces Meſſieurs des bons Ecrivains du Siècle de Louis XIV. Ce ſont eux qui, peut-être, m'ont rendu plus difficile que je ne voudrais l'être, & qui vous réconcilieront un jour avec ma façon de penſer. Vous avez dit que ma plume avait été trop ſouvent, entre mes mains, un inſtrument de vengeance. Je vous jure que je n'ai preſque jamais connu ce ſentiment, ſi ce n'eſt en écrivant contre les Anti-Philoſophes Hypocrites & Délateurs. J'eſpère que du moins vous m'abandonnerez ces gens-là, & même que mon mépris pour eux me vaudra de votre part l'abſolution de quelques-unes de mes peccadilles envers ceux des Ecrivains que j'ai nommés, & qui pourraient avoir quelques droits à votre indulgence. Quand vous viendrez à cet Argenteuil, que vous avez la politeſſe d'appeller mon Tivoli, je vous ouvrirai mon cœur auſſi franchement que dans cette Lettre; mais je donnerai plus de développement à mes idées, &, comme vous le dites, Monſieur, nous nous éclairerons mutuellement. Ce que j'ai grand plaiſir à vous dire, c'eſt que vous êtes certainement un des Gens de Lettres que je diſtingue le plus, & dont l'eſtime me flatte davantage. C'eſt une juſtice que je vous rends inté-

Digitized by Google

rieurement depuis long-temps, & que je me propoſe bien de rendre un jour publique : car, tout méchant que je ſuis, j'ai toujours ſenti plus de ſatisfaction à louer le mérite modeſte, qu'à me moquer de l'orgueilleuſe médiocrité. Permettez-moi de vous donner l'exemple de ſupprimer les vaines cérémonies. Horace n'eût point dit à Ovide qu'il était ſon très-humble Serviteur. Il eût fini ſimplement, comme je vais le faire, par un *Vale & ama.*

RÉPONSE

DE M. DE SAINT-ANGE.

De Paris, ce 7 Novembre 1779.

MA Lettre vous a donc fait quelque plaiſir, Monſieur ; j'en ſuis bien vivement flatté. Ce n'eſt pas un petit avantage de plaire en ce genre à un homme dont la correſpondance a été ſi long-temps agréable a Voltaire, & dont on peut dire en le comparant à ce grand Homme pour le ſtyle épiſtolaire: *Et Cantare pares.* -- A votre égard, Monſieur, on ne dira pas de moi, dû moins pour cette fois-ci: *Et reſpondere parati.* -- Je vous prie cependant de n'attribuer le retard de ma réponſe qu'à mes nouvelles occupations & aux indiſpoſitions fréquentes d'une complexion valétudinaire, qui ne me laiſſe pour ainſi dire que par accès la liberté de mes idées. -- Toute inſtruction m'eſt agréable : mais celle qui me viendra de vous, Monſieur, me le ſera bien plus encore. Je vous en préviens néanmoins : Vous aurez bien de la peine à m'ôter une opinion à laquelle je tiens beaucoup, & que j'ai mûrement réfléchie. Il étoit impoſſible ſans doute à M. de Voltaire de ne pas

pas rendre à l'Auteur de *Britannicus* & d'*Andromaque* toute la juſtice qui lui étoit dûe. Mais les louanges qu'il a pris plaiſir à donner à ce grand Poëte, étaient peut-être moins déſintéreſſées qu'on ne penſe. Qu'a-t-il loué le plus conſtamment dans Racine? La convenance du Dialogue & l'élégance continue du ſtyle. Or, il lui importait d'autant plus de relever le mérite de ces deux qualités, qu'il les poſſédait lui-même au ſuprême dégré. Sa propre expérience lui avoit appris qu'elles n'étaient bien ſenties d'abord que par deux ou trois Connaiſſeurs ſévères, & qu'à cet égard le Public ne jugeait bien qu'à la longue & preſque toujours ſur parole. On lui avait ſans ceſſe oppoſé ce Crébillon qu'il avait bien quelque droit de ſurnommer le Barbare. *Oreſte* avait eu moins de ſuccès qu'*Electre*. *Catilina* avait été mis en parallele avec *Rome ſauvée*. Enfin le *Guſtave* de Piron avait été applaudi à l'excès par ce même Public qui, quelques jours auparavant, avait applaudi *Zaïre*. Il fallait donc tâcher de faire au moins des demi-Athéniens de ces Welches; il fallait leur rappeller qu'ils avaient un Euripide, & leur apprendre à ne pas confondre des Tragédies écrites en ſtyle Allobroge avec des chef-d'œuvres tels que ceux de Racine. Car d'ailleurs il ſavait mieux que perſonne combien il était ſupérieur à cet élégant Poëte pour la véhémence du Dialogue, la force des ſituations & les grands effets du Théâtre. Mais ces grands effets de l'action théâtrale ſe font ſentir à la multitude peu inſtruite, comme à l'ame du Connaiſſeur la plus ſenſible & la plus exercée, & il n'avait rien à craindre là-deſſus. Revenons à la Police des ruches. Vous faites ſur cela votre examen de conſcience. Examinons un peu cet examen. Gardons-nous ſans doute de placer jamais dans la claſſe des abeilles, les &c. &c. Voilà les inſectes ennemis qui ont dû ſentir les piquures les plus âcres de

Digitized by Google

votre aiguillon ; vous avez dû les traiter comme les alliés naturels des guêpes & des bourdons. Mais malheureuſement vous ne vous en êtes pas tenu là. Vous avez harcelé dans leurs travaux de véritables ouvrieres du miel ou de la cire : Vous avez attaqué MM. Thomas, Saurin, Marmontel, &c. &c. &c. Je prends contre vous leur parti, ſans prendre néanmoins celui de leurs défauts. Tâchez de vous maintenir dans une diſpoſition d'eſprit parfaitement neutre : Vous avouerez que M. Saurin vaut un peu mieux que Fagan ; vous préférerez à tous les écrits du Juré-peſeur de diphtongues quelques articles de M. Marmontel inſérés dans l'Encyclopédie ; vous penſerez que dans ſon genre M. de Saint-Lambert a un mérite peut-être comparable à celui de Greſſet & de Piron. Vous conviendrez même que M. Diderot, n'eût-il fait que les *Bijoux indiſcrets*, ne ſerait pas encore inférieur à Crébillon fils, & il a fait autre choſe. Je ne prétends pas pour cela citer tous leurs écrits pour des modèles de goût. Le grand mal n'eſt donc pas, ſelon moi, d'avoir combattu leurs opinions, ou, ſi vous le vouléz, Monſieur, leurs erreurs Littéraires ; mais de les avoir vexés perſonnellement. -- Quant à MM. Suard & Morellet, quoique je leur reconnaiſſe à tous deux beaucoup de mérite, & que le dernier me ſemble avoir reçu quelques parcelles du génie de Swift de cauſtique mémoire, vous en aviez été attaqué à toute outrance, vous étiez en droit d'outrer un peu la défenſe. Chacun doit vous abſoudre à cet égard, *in quantum poteſt*. Mais envers M. Thomas, Monſieur, votre conſcience ne vous reproche-t-elle rien ? Il eſt vrai que je lui ſouhaiterais avec vous un ſtyle moins tendu : mais y a-t-il là de quoi traveſtir en ridicule un homme de beaucoup d'eſprit & de probité, &, ce qui eſt à conſidérer, de qui la plume a toujours été auſſi pure que les mœurs ? On remarque l'empreinte du travail dans ſes Ouvrages : à la bonne-heure : mais

Digitized by Google

on y remarque auſſi un caractère de philoſophie, d'humanité & d'indépendance, dans lequel tout Lecteur honnête & éclairé trouve avec plaiſir ſes propres ſentimens, & qui aurait dû, ce me ſemble, déſarmer la ſévérité de votre critique. Vous me donnez des éloges, Monſieur, & je vous rends des réprimandes! Mais ſi je prenais moins d'intérêts à vous & à vos écrits, je ne me permettrais pas avec vous ces licences épiſtolaires. Vous me ſemblez aujourd'hui diſpoſé à dire même en Littérature comme en morale, *Paix aux Tolérans*: je vous en félicite; on apprend par l'expérience, qu'en général il faut être trop bon pour l'être aſſez. Il n'y a que les Calomniateurs & les Délateurs Anti-Philoſophes qui ſoient vraiment exécrables. Sévir contr'eux, eſt à mon ſens œuvre pie & même expiatoire. -- Eux ſeuls m'ont quelquefois donné envie de dire:

Haïr eſt bon, mais aimer vaut bien mieux.

Je vous aime donc tout méchant que vous êtes, & je vous ſalue de tout mon cœur. *Vale.*

LETTRE

DE M. DE SAINT-ANGE,

A M. LE MARQUIS DE SAINT-MARC

Qui lui avait envoyé ſes Œuvres diverſes.

MONSIEUR LE MARQUIS,

J'ai reçu & lu vos Œuvres avec bien du plaiſir. Il n'y a pas moins d'élégance, de délicateſſe & de bon ſens dans votre Proſe, que d'agrément, d'eſprit, de

naturel, & d'enthouſiaſme patriotique dans vos vers. Vous êtes tout ce que vous voulez être, vous dites tout ce que vous voulez dire, & toujours avec une grace qui n'eſt ni ordinaire, ni recherchée.

Vos vers pleins de grace & d'aiſance
Célèbrent nos preux Chevaliers;
Vos talens ſont chers à la France;
Et vous uniſſez les lauriers
Dont tour à tour on récompenſe
Les Poëtes & les Guerriers.
Ovide enſeigna l'art de plaire:
Comme Poëte & comme Amant,
Vous lui ſuccédez doublement.
Je ſuis ſon humble Secrétaire:
Il me dicte ſes billets doux.
Je ſuis chargé de les traduire;
Or vous devinez entre nous,
Ce que j'aurais à vous écrire.

Mais à mon grand regret, mon imagination eſt une capricieuſe qui ne ſe prête au travail des vers que quand bon lui ſemble, ou pour mieux dire quand il plaît à ma ſanté qui eſt très-faible; je n'en jouis guères que par momens, & pour ainſi dire par accès, comme les autres ont des accès de fièvre. Ainſi je me vois réduit à vous exprimer en vile Proſe combien je ſuis ſenſible à votre attention & à vos honnêtetés. Aujourd'hui que l'empire de la Poéſie eſt en proie à des Barbares, & tombé en décadence, le talent des vers qui ne ſert qu'à exciter la malignité de l'envie, ou l'imbécille dédain de l'ignorance, ſerait une occupation trop ingrate, ſi l'on ne pouvait compter ſur l'eſtime du petit nombre des vrais gens de goût : *Contentus paucis lectoribus.* Un commerce auſſi ſpirituel & auſſi poli que le vôtre, eſt la ſeule conſolation qui reſte aujourd'hui à un homme de Lettres qui a mes ſentimens. J'irai toujours

Digitized by Google

au-devant de tout ce qui pourra me mettre à portée de cultiver une liaiſon auſſi précieuſe. -- Agréez, Monſieur le Marquis, tous mes remerciemens & tous mes complimens.

LA LIBERTÉ,

CHANSON TRADUITE DE MÉTASTASE (*a*),

PAR M. BRET.

AIR *De Joconde.*

GRACES à ton manque de foi,
Je ne ſuis plus eſclave ;
Les Dieux ont eu pitié de moi,
Olinde, je te brave ;
La tendreſſe que j'eus pour toi
Me paraît un menſonge ;
Ma liberté que je revoi
Ne ſera plus en ſonge.

(*a*) L'Europe Lettrée a perdu l'année dernière cet illuſtre Abbé, le plus grand Poëte de l'Italie moderne. On ſait de quelle conſidération il jouiſſait à la Cour de Vienne, où il eſt mort. Ses écrits ont fait les délices de nos Nations policées. L'Académie des Arcades a rendu à ſa mémoire tous les honneurs & tous les hommages que méritait un ſi grand homme. On ne ſera pas fâché de voir ici ce qu'en a dit M. de la Borde dans ſon ſavant & curieux *Eſſai ſur la Muſique ancienne & moderne.* » Métaſtaſio (l'Abbé Pierre) Romain. Son nom de famille eſt *Trapaſſo* ; mais il le changea en celui de *Métaſtaſe*, mot grec qui traduit

Je renais, de ſa vive ardeur
Mon ame eſt détachée;
Ne crois pas qu'au fond de mon cœur
Elle ſe ſoit cachée.
Ton nom ne me fait plus pâlir,
Il n'a rien qui m'agite;
Je t'apperçois ſans treſſaillir,
Sans que mon cœur palpite.

---

littéralement *Trapaſſo*. C'eſt au célèbre Jean-Vincent Gravina, homme profond dans les Sciences & Profeſſeur de Littérature ancienne & moderne, qu'on doit les talens de ce Prince des Poëtes Dramatiques & Anacréontiques. Dès l'âge le plus tendre, Métaſtaſe s'était attiré l'eſtime & l'affection de Gravina, au point qu'il le fit ſon héritier après la mort de ſa mere. La perfection de l'Art conſiſte, dit-on, à le cacher, de maniere que plus il y en a, moins il paraiſſe. En voyant l'heureuſe facilité de cet admirable Métaſtaſe, croira-t-on qu'il ait commencé ſes études par la plus profonde application ſur les Auteurs Grecs, & ſous la direction de Gravina? Ce Maître éclairé, grand partiſan des Anciens, donnait le même morceau de Sophocle ou d'Euripide à traduire pluſieurs fois de ſuite à ſon Elève, & brûlait chaque fois la traduction, pour qu'un nouveau travail lui imprimât davantage dans la mémoire les Ouvrages de ces grands hommes. Les ſoins du Maître furent bien payés par la gloire d'avoir contribué à former cet incomparable Poëte. Métaſtaſe a réuni dans ſes Ouvrages tant de perfections à la fois, qu'en courant la même carrière il faut abſolument ou le copier ou reſter fort au-deſſous. La vérité, la fineſſe, l'élévation dans les ſentimens; l'eſprit, la peinture, la juſteſſe dans les images; tout le ſublime des paſſions héroïques; tout le charme attendriſ-

Digitized by Google

Des ſonges qui t'offraient à moi
La trace eſt effacée,
Et j'adreſſe à d'autres qu'à toi
Ma première penſée;
Je t'abandonne ſans ſouci,
Et ſans que rien me gêne;
Près de toi je me trouve auſſi
Sans plaiſir & ſans peine.

Je ne ſens plus aucuns tranſports
En parlant de tes charmes,
Et je me rappelle mes torts
Sans répandre de larmes.

ſant de l'amour; l'art le plus ingénieux dans la conduite de ſes Pièces; la force de l'intérêt, quoiqu'il ne s'écarte guères des règles les plus ſévères & les plus gênantes; une verſification dont on ne peut aſſez admirer le tour harmonieux; enfin mille autres beautés; tout ſe trouve réuni dans ſes ouvrages. Le célèbre Apoſtolo Zeno, Poëte de l'Empereur, étant à Vienne lorſque Métaſtaſe y parut, proteſta devant Leurs Majeſtés Impériales que le jeune Romain était le plus beau génie qu'il eût jamais vu pour la Poéſie Dramatique, & lui céda volontairement ſa place, le priant de lui envoyer à Veniſe tous les Drames qu'il compoſerait. » Pour revenir à la Chanſon de Métaſtaſe, nous remarquerons que M. Bret l'a traduite littéralement, & toute entière, mais ſans lui ôter ni l'aimable facilité, ni aucune des graces qui étaient ſi familieres au Poëte Italien juſques dans ſes moindres choſes. M. de Saint-Lambert n'en a imité que les couplets les plus ſaillans. Ce n'eſt donc qu'une eſquiſſe fort agréable; M. Bret nous a donné le Tableau. Tout l'eſprit & toute l'ingénuité de l'Original ſont abſolument conſervés dans la Copie.

Digitized by Google

Lorſque tu t'approches de moi
Je ſuis toujours le même,
Et j'oſerais parler de toi
Avec mon Rival même.

Soit triſteſſe, ſoit volupté,
Dont la force m'entraîne,
Je ne te dois plus ma gaité,
Tu ne fais plus ma peine.
Sans toi l'ombrage & la forêt
Ont un attrait que j'aime;
Avec toi, ce qui me déplaît
Me déplairait de même.

Juge de ma ſincérité,
Je n'ai plus de preſtige;
Je rends juſtice à ta beauté,
Sans la croire un prodige.
Ces yeux que je trouvais ſi beaux,
Objets de tant d'allarmes,
Dans ces yeux je vois des défauts
Qui me ſemblaient des charmes.

Il eſt vrai qu'en appercevant
Cette heureuſe lumière,
Je crus toucher en cet inſtant
A mon heure dernière;
Mais ce tourment, pour me guérir,
Me fut doux, quoiqu'extrême;
Eh! que ne doit-on pas ſouffrir
Pour ſe rendre à ſoi-même?

L'Oiſeau dans ſon vol arrêté
Par des ruſes cruelles,
Ne doit ſouvent ſa liberté
Qu'au débris de ſes aîles;
Mais a-t-il enfin par le Tems
Réparé cet outrage,

Digitized by Google

Il voit le piège ; à ſes dépens
Il eſt devenu ſage..

Je ſais que malgré tes dédains
Tu dis que je t'adore ;
Mes feux te ſemblent mal éteints,
Puiſque j'en parle encore.
Mais la Nature à ce penchant
Se plaît à nous contraindre ;
Et des maux oubliés, ſouvent
On s'amuſe à ſe plaindre.

Ainſi le Soldat échappé
Des peines les plus dures,
Montre les coups qui l'ont frappé,
Et compte ſes bleſſures ;
Ainſi pour charmer ſon repos,
L'Eſclave hors de gêne,
Fait voir pour nous peindre ſes maux
Les marques de ſa chaîne.

Oui, je parle encor de ta foi,
Mais pour me ſatisfaire,
Sans eſpoir, ſans retour vers toi,
Sans ſonger à te plaire ;
J'en parle, mais ſans m'informer
Si mon diſcours te bleſſe,
Sans ſonger même à ranimer
Ta frivole tendreſſe.

Je perds le cœur le plus léger,
Tu perds le plus ſincère ;
A pouvoir te dédommager
Seras-tu la première ?
Olinde n'aura plus d'Amant
Si tendre, ſi fidèle,
Je trouverai trop aiſément
Une ingrate comme elle.

SAILLIE D'UN CENTENAIRE,

Quelques inſtans avant de mourir.

GASPARD BENTZ, Chaſſeur de Profeſſion, demeurant à Ftaquelfin en Lorraine, quoiqu'âgé de 101 ans, était jovial & plaiſantait ſouvent, tantôt ſur lui-même, tantôt ſur les autres. Il continua même ſes ſaillies juſqu'à ſon dernier ſoupir. Au mois de Septembre dernier, ce Bonhomme eut la voix éteinte l'eſpace d'une heure, & comme on le croyait mort, on ſe diſpoſa à l'enſevelir. Les mouvemens qu'on fit à cet effet, le rappellèrent à *lui*. A l'inſtant il invita les Aſſiſtans, dont pluſieurs pleuraient, à lui apporter de l'eau-de-vie : » Mes amis, leur dit-il, je la trouve bien bonne ! » Sa voix s'éteignit trois fois ; trois fois on le couvrit du drap ; & trois fois il redemanda de l'eau-de-vie. Mais la troiſième fois il fit tarir les larmes de ſes Parens, par ce propos qui les excita tous à beaucoup rire. » J'ai, s'écria-t il, un cœur qui eſt comme celui d'un vieux Loup, je ne puis pas m'en défaire ». Le moment d'après il expira tout de bon. Trois ſemaines avant, notre Centenaire chaſſait encore. Jamais il ne fut malade, conſerva toujours un bon appétit, ne ſe courba point, eût l'ouie très-fine, la vue bonne, & ne connut pas l'uſage des Lunettes. Le poids ſeul des années, le conduiſit au tombeau.

Digitized by Google

TRIOLET.

Par Mademoiſelle Deſgranges, âgée de 12 ans.

Comment peindrons-nous le Couvent ?
Les Epines ſont ſous les Roſes.
On n'y goûte aucun agrément :
Comment peindrons-nous le Couvent ?
On s'y déplaît infiniment,
Nous pouvons dire, en toutes choſes :
Comment peindrons-nous le Couvent ?
Les Epines ſont ſous les Roſes.

MONOLOGUE DE THÉMISTOCLE,

Imité de Métaſtaſe;

PAR M. LE SUIRE.

Mourons, mais avec gloire entrons dans le tombeau,
Et que mon dernier jour ſoit mon jour le plus beau :
Comme un flambeau mourant ſous une voûte ſombre
Qui jette une étincelle, & lutte contre l'ombre.
Qu'eſt-ce donc que l'inſtant qui termine nos jours ?
Eſt-ce un bien ? je le hâte. Eſt-ce un malheur ? j'y cours ;
Puiſqu'il faut, tôt ou tard, que notre ſort finiſſe,
Souffrir la mort n'eſt rien, la craindre eſt un ſupplice.
Laiſſons cette baſſeſſe à ce riche odieux
Mépriſé des Humains, vil à ſes propres yeux,
Qui, fardeau de la Terre, & mort dès ſa naiſſance,
Traîne au bord du néant ſon obſcure exiſtence ;
Et penché vers la tombe, y deſcend tout entier.
Mais que jamais la mort n'intimide un Guerrier,
Qui peut en expirant, content de ſa mémoire,
Se rappeller ſa vie, & jouir de ſa gloire.

MAISON DE PIERRE LE GRAND.

M. le Comte & Madame la Comteſſe du Nord, après avoir vu tout ce que la ville d'Amſterdam offre de plus remarquable, ſe rendirent aux Chantiers de Saardam. C'eſt dans ce Village qu'en 1697, Pierre le Grand travailla lui-même à la conſtruction d'un vaiſſeau de ſoixante pièces de canon qu'il fit partir pour Archangel. Il y occupait une chétive maiſon, appellée *Vorſtenburg* ou *la Maiſon du Prince.* Cette maiſon eſt tenue aujourd'hui par le Petit-fils de celui qui la lui avait louée; & l'on a laiſſé ſubſiſter une vieille alcove fermée par des rideaux de ſerge, dans laquelle le Czar, dont la taille était de plus de ſix pieds, avait bien de la peine à s'étendre. Arrivés à cette Cabane, les deux illuſtres Voyageurs y trouvèrent le Portrait de Pierre le Grand, ainſi que les leurs, avec des vers analogues à cette circonſtance. Ils y furent reçus par Monſieur le Febvre, Médecin, qui leur préſenta un Eloge Hiſtorique du Czar, dont ils voulurent bien accepter la Dédicace. Ce Docteur ſatisfit en même-tems à toutes leurs queſtions ſur la vie privée du Monarque pendant ſon ſéjour à Saardam. Un Payſan avait apporté à M. Lefebvre une aſſiette de l'ancien ménage du Czar; elle eſt de bois, peinte en jaune avec des fleurs rouges, & au fond le buſte de Pierre le Grand. Le Comte du Nord, à qui elle fut préſentée, l'accepta avec le plus grand plaiſir. Cette aſſiette fait, dit-on, partie de la vaiſſelle ſur laquelle le Czar régala les Plénipotentiaires du Roi Auguſte, en ſignant avec eux le Traité depuis ſi funeſte à la Suède. Madame la Comteſſe du Nord s'étant fait rendre compte de la fortune des Propriétaires de la petite maiſon, dit en ſe tournant vers ceux qui l'accompagnaient: » Donnons à ces bonnes gens

Digitized by Google

tout ce que nous avons ». De l'argent des différentes bourſes, la Princeſſe forma une ſomme aſſez conſidérable qu'elle leur offrit. Les Auguſtes Voyageurs daignerent auſſi accepter de ces honnêtes Villageois, un verre de vin. » Je n'en bois jamais, dit M. le Comte du Nord; mais il faut boire à celui qui a jadis demeuré ici ».

ÉPITRE

A MADEMOISELLE S. D. L,

Sur la Naiſſance de ſon Frere;

PAR M. BÉRENGER.

AH! votre maman gâte tout,
Ma jeune & belle Demoiſelle!
Je ne viendrai jamais à bout
De rimer pour vous ni pour elle....
Quoi! j'attendais de ſa façon
Une très-aimable Pouponne,
Comme vous jolie & mignonne,
Et comme elle au minois fripon;
J'attendais.... c'eſt un gros garçon
Qu'après neuf mois elle nous donne
Le beau cadeau qu'un pareil don!
Oh! pour moi j'aime mieux les filles.
Il en eſt dans votre maiſon
De ſi douces, de ſi gentilles!
Ces Bambins, entre nous ſoit dit,
Si par fois ils ont de l'eſprit,
Convenez qu'ils ſont un peu diables.
Vous êtes cent fois plus aimables,

Digitized by Google

Vous, Meſdames, ſans vous flatter.
Mais revenons au nouveau Frère
Dont votre Cour vient d'augmenter.
Ma Muſe ne peut le chanter,
Il aurait le cœur de ſon Pere,
(Ce cœur le plus noble des cœurs,)
Son eſprit, celui de ſa Mere
Et tous ſes attraits ſéducteurs,
La gentilleſſe de ſes Sœurs,
Leurs talens & leur don de plaire;
Enfin, comme vous, il ſerait
L'enfant chéri de la Nature,
Qu'il n'obtiendrait, je vous le jure,
Pas le moindre *Verſiculet.*
Je vais vous conter le ſujet
De ma très-juſte bouderie;
Liſez, Eglé; mais je vous prie,
N'allez pas traiter mon ſecret
Comme un ſecret de Comédie.
J'avais en Poëte galant
Et qui ſait ſa Mythologie,
(Source où puiſe tout Débutant
Au défaut d'art & de génie)
J'avais noté mon compliment,
Sur un nouvel air d'Auſonie.
Vous êtes deux : nombre charmant!
Augmenté d'une Sœur jolie,
Cela me faiſait juſtement,
(Sans ce nouveau petit Enfant)
Euphroſine, *Aglaé*, *Thalie*.
Jeux & *Ris*, comme de raiſon,
Dans les refreins de ma chanſon
Venaient folâtrer *ſur vos traces*;
Autour du Parc de Montgriffon,
Vous formiez le trio des Graces,
Votre frere était *Cupidon*,
Pour *Vénus* je l'avais encore;

Digitized by Google

Celle que chez vous on adore,
Maman mérite bien ce nom.
C'était un tableau de Famille;
Boucher me prêtoit ſon crayon,
J'en admirais l'invention.....
Mais il me fallait une Fille,
Une Fille au lieu d'un Garçon!
Ce Marmouzet me déſeſpere,
Il déconcerte mes projets!
Au Père, à l'Enfant, à la Mère
Je ne pardonnerai jamais.

VERS
A UNE COQUETTE;

PAR M. DE LA LOUPTIERE.

QUOI! toujours des Amans & point de Favoris!
Pour les plus aſſidus tout va de mal en pis.
A tromper leur eſpoir votre orgueil s'étudie,
Et comme eux, friponne en amour,
Votre caprice chaque jour
L'un à l'autre les ſacrifie
Et les préfère tour à-tour.
Vous n'aimez qu'à plaire, & j'admire
Qu'on ſoit ſage avec tant d'appas;
Vous l'êtes, chacun peut le dire,
Mais vos yeux ne le diſent pas.
Si votre cœur ne tient pas leurs promeſſes,
Pourquoi tous ces regards ſi doux?
Sans avoir aucunes faibleſſes,
Faut-il faire tant de jaloux?
La mobilité de vos goûts,
De tous venans adopte le génie.
D'un noble Campagnard vous flattez la manie,

Digitized by Google

Vous vantez ſa meute & ſon Parc ;
Vous fêtez à la Ville un Fils de la Fortune,
Et vous avez toujours deux cordes à votre arc,
Tandis que l'Amour n'en a qu'une.

L'HABIT ET L'OREILLER, FABLE.

PAR M. CRIGNON.

NÉGLIGEMMENT poſé ſur le lit de ſon Maître,
Un ſuperbe Habit de velours
A l'Oreiller tint un jour ce diſcours :
Admires-tu, lui dit-il, le bien-être
Du Mortel heureux & fêté
Dont orgueilleuſement je ſers la vanité?
Jeune, gai, vif, dans l'abondance,
Grand train, équipages, chevaux,
Habits ſomptueux & nouveaux,
D'un Financier enfin l'indiſcrète dépenſe ;
Le voilà peint. Certes ſon air riant,
D'un bonheur pur & ſans nuage
Offre la plus parfaite image.
S'il perd, s'il gagne au jeu, toujours même enjouement.
Sa Maîtreſſe eſt-elle volage?
Comme il eſt d'uſage à la Cour,
Il devient volage à ſon tour,
Rit, pirouette, ſe dégage ;
Et vîte ailleurs court porter ſon hommage.
--Le nouvel Orateur, de maint exploit galant
Allait entamer l'épiſode,
Mais dans ſa longue période
Notre Oreiller bruſquement l'arrêtant :
Si d'un éclat trompeur, un fidèle Génie

Digitized by Google

Semble embellir chaque jour de sa vie;
Ah! que la nuit il joue un rôle différent!
Sans cesse dans son lit, il se roule, il s'agite,
Me trouve ou trop haut, ou trop bas,
Dort peu, se plaint beaucoup, gémit & se dépite;
Toujours de la tristesse, & de nouveaux hélas!
Quand après maints soupirs, au bout d'une semaine,
Enfin la prude Célimène
Se fût rendue à ses desirs,
Goûta-t-il dans ses bras de solides plaisirs?
Point. Ce doux sentiment qui charme la misère
Du Mortel le plus malheureux,
Au cœur froid & blâsé du Riche fastueux,
N'inspire qu'une ivresse & fausse & passagère.
Si le revers soudain d'un berlan ruineux
Enrichit de son or un Joueur plus heureux,
Rendu chez lui, c'est cent fois pis encore.
Il jure, il maudit, il s'abhorre.
Je suis le confident de ce chagrin secret
Qui le poursuit & le dévore.
Combien de fois le pistolet
De ses mains ajusté, chargé, bandé, tout prêt
Pour lui faire sauter sa légère cervelle,
Attendit-il la première étincelle!
Voulez-vous lire au fond d'un cœur?
Hors du Théâtre, il faut juger l'Acteur.

EXCELLENTE RÉPONSE

De M. Vestris.

Quelqu'un dit à M. Vestris: » Savez-vous bien que votre fils vous surpasse? -- Je le crois bien, répondit ce célèbr Danseur; je n'ai pas eu un aussi bon Maître que lui.

Digitized by Google

VERS
SUR LE PORTRAIT DU ROI,

PAR M. GUYÉTAND.

Louis Seize était peint dans sa magnificence,
En long manteau royal & le sceptre à la main:
Frappé de l'appareil du jeune Souverain,
Chacun admirait en silence ;
Mais sous la Majesté voyant cet air humain,
Et ces traits si touchans, qui font la ressemblance,
J'aurais aimé, disait un Connaisseur,
Qu'au lieu d'exprimer sa puissance,
Cette pompe, cette grandeur,
On eût rendu sa bienfaisance,
Mieux montré son ame & son cœur ;
Et qu'on l'eût peint de préférence
Entouré de ses bons amis.
Y pensez-vous, répond Damis ?
Ce serait une extravagance :
Et si dans le Tableau le Peintre les eût mis,
On y verrait toute la France.

BONS MOTS.

L'ACADÉMIE Française était assemblée pour admettre ou rejetter Piron. Le Patriarche de la Littérature, l'illustre Fontenelle, âgé alors de quatre-vingt-dix-huit ans, s'y fit transporter. Ce grand homme était complettement sourd. Il jugea par les gestes de quelques Académiciens que les esprits s'échauffaient. » De quoi s'agit-il, demanda Fontenelle? -- Monsieur, lui répondit la Chaussée, on parle de M. Piron. Nous avouons tous qu'il a bien

Digitized by Google

mérité le Fauteuil; mais il a fait ſon Ode, l'Ode que vous connaiſſez. -- Ah! oui, reprit ſubitement l'Auteur des *Mondes* : s'il l'a faite, il faut bien le gronder ; mais s'il ne l'a point faite, il ne faut pas le recevoir ».

Une mort inopinée vient d'enlever aux Arts M. Flipart, Graveur du Roi, dont les grands talens & les mœurs douces ſont regrettés de tout le monde. Le célèbre M. Cochin, Sécretaire de l'Académie Royale de Peinture, a dit à ce ſujet : » M. Flipart était le plus habile ſans s'en douter ».

Un Chapelier préſentait ſa Requête à un Duc & Pair pour être payé de ſes fournitures. » Eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie? -- » Je vous demande pardon, Monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de Monſeigneur votre Intendant ».

Le Pape Ganganelli, accompagné de pluſieurs Cardinaux, avait fait à pied un aſſez long trajet. Les Eminences étaient fort laſſes. Un des Cardinaux dit à Clément XIV : » Saint Père, vous devez être bien fatigué! -- Moi, répondit le Pontife! cela ſerait bon pour les Soldats du Pape ».

On critiquait aſſez durement la *Henriade* devant un homme de beaucoup d'eſprit ; on exagerait même les défauts de cet Ouvrage immortel. Las de tant de diſcuſſions, notre galant homme dit à l'inſupportable Cenſeur : » Monſieur, où il n'y a rien à reprendre, il n'y a communément rien à admirer. Dieu nous garde d'un Poëme parfait ».

Voltaire ſéjournant chez D. Calmet, Abbé de Sénones, dont il eſtimait les profondes connaiſſances, le conſultait, profitait d'une Bibliothèque très-bien fournie dans la partie de l'Hiſtoire, & employait les jeunes Moines à lui faire des Extraits. Notre grand Poëte mangeait au Réfectoire. Il ſe mit un jour à la ſuite d'une Proceſſion. Com-

Digitized by Google

me il était faible, il s'appuyait sur son Sécretaire qui était Protestant. Le Marquis d'Argens, devant lequel on racontait cette singulière Anecdote, dit sur le ton de la plaisanterie : » Voilà la première fois qu'on a vu l'Incrédulité s'appuyer sur l'Hérésie ».

La Reine Christine se faisant peindre un jour, dit à l'Artiste : Que me ferez-vous tenir à la main? -- Un éventail, répondit le Peintre. -- Un éventail, répartit brusquement cette Souveraine! non, donnez-moi un Lion, cela convient mieux à une Reine de Suède ».

» Il n'a tenu qu'à moi, disait l'Abbé de Voisenon à M. d'Alembert, d'être Evêque de Boulogne. -- Ah! du Bois de Boulogne, apparemment, répartit le Philosophe ».

M. Knapen le fils (a), présentant l'Ouvrage d'un de ses Amis, à un Journaliste aussi éclairé qu'honnête, dit : » Monsieur, la seule chose que je vous demande, c'est de le juger autant avec votre cœur qu'avec votre esprit ».

Un Ami de Piron le rencontra un Vendredi-Saint sortant d'un dîner où le Poëte s'était un peu trop livré à son goût pour le bon vin. » Oh! mon cher Piron, un jour comme celui-ci! cela n'est pas édifiant. -- Tu as tort, lui répondit l'Auteur de la

(a) Il joint aux connaissances de son état un goût distingué pour les Lettres. Il est Auteur d'une Comédie allégorique sur la Naissance de Monseigneur le Dauphin qu'il n'a présentée à aucun Théâtre, & qui aurait été reçue par-tout avec empressement s'il eût été permis de recevoir quelque chose à cette occasion. Il nous a lu des Scènes détachées sur différents sujets, qui annoncent beaucoup de talent pour le genre Comique.

Digitized by Google

Métromanie : Un jour que la Divinité souffre, il faut bien que l'humanité chancelle ».

Voltaire en parlant de l'Histoire des différens Peuples, disait : » Pour les Anglais, ce serait au Bourreau à écrire la leur ; c'est toujours ce Gentilhomme là qui termine toutes leurs querelles ».

Cahusac entendait fort bien la coupe d'un Ouvrage Lyrique ; mais il lui manquait, ainsi qu'à bien d'autres, du style & du goût. Ses Pièces étaient le plus souvent assez mal reçues du Public. Il se mit dans la tête que c'était une prévention, & donna un Opéra sous le nom d'un de ses Amis. Tout cela fut fait dans le plus grand secret. Cahusac alla au Parterre où il comptait jouir de son triomphe *incognito*. Le Poëme déplut à tout le monde, & plusieurs des Spectateurs se tournant de son côté, dirent : » Voilà le défunt ».

Il arrivait quelquefois au Philosophe Helvétius, de répandre ses libéralités sur d'assez mauvais Sujets. Ses amis lui en faisaient souvent des reproches. » Si j'étais Roi, disait-il, je les corrigerais ; mais je ne suis que riche & ils sont pauvres, je dois les secourir ».

Lors de l'exclusion de l'Abbé de Saint-Pierre de l'Académie Française, la seule boule de Fontenelle fut pour ce Confrère infortuné. Fontenelle, toujours sage & réservé dans ses discours, mais toujours ferme & décidé dans ses procédés & sa conduite, crut devoir réclamer au moins tacitement contre une rigueur qui lui paraissait précipitée. Ce Sage dit à ce sujet : » J'ai été un peu surpris de n'avoir pas un seul Complice en cette occasion ».

Voltaire en 1765, tomba malade dangereusement. Au plus fort de la crise, il était gai, & récitait aux Personnes qui le soignaient, des vers d'*Hudibras* contre les Médecins. Dans le même temps il fit prendre mesure d'un tombeau placé à côté de l'Eglise

qu'il bâtiſſait alors à Ferney. » Au moins, dit-il, on ne me reprochera pas d'être un homme ſans prévoyance ».

Le Régent de France fit repréſenter chez lui un Opéra dont il avait fait la Muſique. Les paroles étaient du Marquis de la Fare. Campra ſortant de l'exécution, dit au Prince : » Monſeigneur, la Muſique eſt bonne, mais les vers ne ſont pas du même prix. M. le Duc d'Orléans appella enſuite M. le Marquis de la Fare » Parle, lui dit-il, à Campra en particulier, il trouvera les vers bons & la Muſique mauvaiſe. Sais-tu à quoi il faut s'en tenir? c'eſt que le tout ne vaut rien ».

Un jeune Poëte venait de faire jouer une Tragédie qui avait eu le plus grand ſuccès. L'Abbé Trublet lui dit : » Ne vous hâtez pas de penſer de votre Pièce comme le Public ; car il eſt fort incertain s'il en penſera long-temps de même ».

Voltaire plaiſantait quelquefois ſur le ſtyle de certains Auteurs, ſtyle tout hériſſé d'Epithètes. » Si l'on pouvait leur faire entendre, diſait-il, que l'Adjectif eſt le plus grand ennemi du Subſtantif, encore qu'ils s'accordent en nombre, en genre & en cas » ?

Le premier Médecin Lieutaut, croyait à la Médecine, mais il ne croyait pas qu'elle fît des miracles. Dans ſa dernière maladie, pluſieurs Docteurs qui entouraient ſon lit, lui propoſaient différens remèdes : » Ah! leur dit-il, je mourrai bien ſans tout cela ».

Nous connaiſſons une femme charmante qui a le talent admirable de réfuter, par une énumération des bonnes qualités, les ridicules vrais ou ſuppoſés des perſonnes aux dépens deſquelles on voudrait s'égayer dans la Société. Frappé de ce beau caractère, Monſieur Knapen le fils, lui dit un jour : » Vous prouvez bien, Madame, qu'il n'y a de méchans que ceux qui n'ont pas l'eſprit d'être bons ».

Digitized by Google

Dans une des Pièces de l'ancien Théâtre Italien qui étaient des canevas que les Acteurs rempliſſaient ſur-le-champ; Arlequin (l'inimitable Carlin) entendit ſon Maître faire la plus amère ſatyre des hommes. » Et les femmes, Monſieur, qu'en dites-vous? -- Les femmes!.. Ah! c'eſt encore pis. -- Si bien donc, reprend Arlequin, que nous ſerions parfaits ſi nous n'étions ni hommes ni femmes ».

On parlait devant Monteſquieu du Roman de Dom-Quichotte. » Le meilleur livre des Eſpagnols, dit ce grand homme, eſt celui qui ſe moque de tous les autres ».

Leibnitz diſait de Deſcartes qui s'eſt quelquefois égaré dans ſes ſpéculations: » La Philoſophie de l'Auteur des *Tourbillons*, eſt l'Anti-chambre de la vérité ».

M. de Boiſgelou, Conſeiller au Grand-Conſeil, était auſſi bon Géomètre qu'habile Muſicien. J. J. Rouſſeau a même inſéré quelque choſe de ce Magiſtrat dans ſon Dictionnaire. Un jour notre Conſeiller s'endormit en ſortant de table. Le cercle était nombreux. Quelqu'un fit aſſez de bruit pour le réveiller. » Eh quoi! Monſieur, lui dit-il, vous dormez; pourquoi donc? -- C'eſt, reprit M. de Boiſgelou, pour ne pas reſter à rien faire ».

Le Préſident de Monteſquieu ayant montré ſes *Lettres Perſannes* au P. Deſmolets, lui demanda » ſi cela ſerait débité. -- Préſident, lui répondit le Bibliothécaire, cela ſera vendu comme du pain ».

Les vieux Apothicaires de Vienne en Autriche, irrités contre les jeunes qui ont offert de donner à moitié du prix ordinaire toutes leurs drogues, repréſentèrent l'année dernière à l'Empereur, dans une Audience qu'ils en obtinrent, que ces jeunes Pharmacopoles ſe ruineraient, ou tromperaient le Public. » Dans le premier cas, c'eſt leur affaire, répondit Joſeph II: dans le ſecond cas, c'eſt la vôtre. »

Digitized by Google

LETTRE

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU,

A M. HUBER, TRADUCTEUR DES IDYLLES DE GESNER.

De Montmoranci,

J'ÉTAIS, Monsieur, dans un accès du plus cruel des maux du corps quand je reçus votre Lettre & vos Idylles. Après avoir lu la Lettre, j'ouvris machinalement le Livre, comptant le refermer aussitôt ; mais je ne le refermai qu'après avoir tout lu, & je le remis à mon côté pour le relire encore. Voilà l'exacte vérité. Je sens que votre ami Gesner est un homme selon mon cœur, d'où vous pouvez juger de son Traducteur & de son ami, par lequel seul il m'est connu. Je vous sais en particulier un gré infini d'avoir osé dépouiller notre Langue de ce sot & précieux jargon qui ôte toute vérité aux images & toute vie au sentiment. Ceux qui veulent embellir & parer la Nature sont des gens sans ame & sans goût qui n'ont jamais connu ses beautés. Il y a six ans que je coule dans une Retraite une vie assez semblable à celle de Ménalque & d'Amyntas, au bien près que j'aime comme eux, mais que je ne sais pas faire ; & je puis vous protester, Monsieur, que j'ai plus vécu durant ces six ans que je n'avais fait durant tout le cours de ma vie. Mais vous me faites desirer de voir encore un Printems pour faire avec vos charmans Pasteurs de nouvelles promenades ; pour partager avec eux ma solitude, & pour revoir avec eux des Asyles champêtres qui ne sont pas inférieurs à ceux que M. Gesner & vous, avez si bien décrits.

NOTICE

NOTICE
DES
PRINCIPAUX OUVRAGES
MIS AU JOUR EN 1782.

TROISIÈME VOYAGE DE COOK, *ou Journal d'une Expédition faite dans la Mer pacifique du Sud & du Nord en* 1776, 1777, 1778, 1779 & 1780. *Traduit de l'Anglais; chez Piſſot, pere & fils, quai des Auguſtins; Bélin, rue S. Jacques, vol.* in-8.

L'OFFICIER qui a compoſé ce Journal, montait la *Découverte*. Il ſemble qu'il juge M. Cook avec un peu de rigueur; mais en blâmant les violences exercées contre les Sauvages, n'annonce-t-il pas l'ame la plus honnête? Tous les traits d'inhumanité devaient donc exciter ſon mécontentement. L'Expédition dont il s'agit avait pour objet principal de chercher le *Paſſage aux Indes* par la Côte Nord-Oueſt du Nouveau-Monde. Les tentatives infructueuſes de M. Cook rapprochées de celles des Navigateurs Eſpagnols anciens & modernes, ainſi que de celles de Ruſſes, prouvent que le Paſſage n'exiſte pas. Obſervons cependant qu'à 61 degrés 15 minutes de latitude, M. Cook a découvert un grand Canal; qu'il l'a remonté juſqu'à une Baie qui a trop peu de fond pour recevoir des vaiſſeaux; & qu'une

Digitized by Google

rivière profonde d'eau douce, environnée de hautes terres sur ses deux bords, débouche dans cette Baie. Notre grand Marin a fait remonter cette rivière par les chaloupes; mais comme elle est au moins à 50 degrés de longitude de la Côte la plus proche de la Baie d'Hudson, il est impossible de supposer qu'elle communique avec la Mer du Groenland. Il y a tant de choses curieuses dans cette Relation, que nous sommes embarrassés sur le choix. Arrêtons-nous un moment à la guerre cruelle que les poissons se font entr'eux, passé le Tropique du Cancer. » Les poissons volans attirent d'abord l'attention de ceux qui n'ont jamais été dans ces Mers. Quels que soient les desseins de la Providence dans la formation de ces animaux, on ne peut s'empêcher de dire qu'ils vivent dans un état continuel d'anxiété. S'ils restent dans l'eau, ils y trouvent leurs ennemis. La Nature leur accorde le pouvoir de quitter cet élément & de se sauver en plein air; mais lorsqu'ils font usage de cette ressource, des persécuteurs encore plus cruels les attendent. Les fols, les frégates & les autres oiseaux de mer épient sans cesse les poissons volans ». L'Histoire du jeune Matelot de la *Découverte*, qui devient amoureux fou d'une fille Zélandaise de quatorze ans, mérite d'être lue en entier par sa singularité. Nous en dirons un mot. Ces deux Amans formèrent le projet de régner, & le Matelot abandonna son équipage. On courut après, on le ramena au bord de la *Résolution*, où il subit un long interrogatoire. Je pensai à déserter, répondit-il, en voyant l'état florissant des jardins plantés en 1773 à l'Isle *Longue*, à *Motuara* & à d'autres endroits. Je conçus le projet de rassembler les moutons & les chèvres, les cochons & les volailles que M. Cook avait laissés autrefois sur cette terre; enfin je fis ce raisonnement : » Si je puis trouver une fille de mon goût, j'aurai le bon-

Digitized by Google

heur d'introduire les Arts & la culture de l'Europe dans cette Contrée, & d'établir un Gouvernement Civil parmi les Habitans de la nouvelle Zélande ». Le Commandant se mit à rire de cette extravagance romanesque. On condamna le jeune homme à recevoir douze coups de fouet ; ce fut ainsi que ses grands projets se terminèrent. Quant à la malheureuse Zélandaise, elle déplora son infortune de la manière la plus attendrissante. Egarée par son désespoir, elle se fit des blessures profondes au visage, aux bras, & sur tout le corps. Si l'habitude où sont ces Sauvages de souffrir les rigueurs du froid, n'a pas endurci leurs nerfs, elle dut beaucoup souffrir des coups qu'elle se porta. Pour passer à des objets plus agréables, parlons du dîner que le Roi O-Too donna au Capitaine Cook, & du spectacle qui suivit le festin. » Tout le monde s'assit Chacun des Convives eut un towtow derrière lui. Huit Naturels d'un rang distingué s'occupaient spécialement des besoins du Roi, de M. Cook & de M. Clarke. Le repas était composé de poissons & de volailles apprêtés à la maniere du pays, de cochons rôtis sans être dépecés, d'ignames cuites au four, & de fruits crud d'une saveur exquise. Tout fut servi avec aussi peu d'embarras & autant d'ordre que les meilleures tables d'Europe. Dès que le dîner fut fini, on nous conduisit au Théâtre. Les Acteurs nous attendaient. Le Spectacle fut divisé en trois parties. Des danses & des pantomimes composèrent la premiere : dans la seconde les Acteurs dirent des choses fort comiques pour ceux qui entendaient la langue, car les Naturels ne cessèrent pas de rire : la troisième fut un morceau de musique qu'exécutèrent deux Princesses, sœurs du Roi ». Remarquons que les Taïtiens ont des combats dans les entre-actes. On voit tout-à-coup des Guerriers armés de lances & de massues, l'un attaque, l'autre se tient sur la défensive. L'As-

Digitized by Google

ſaillant brandit ſa lance, la jette comme une javeline, s'en ſert comme d'une épée, & quelquefois comme d'une maſſue. Celui qui ſe tient ſur la défenſive, plante la ſienne à terre dans une direction oblique, mais de façon qu'elle s'élève au-deſſus de ſa tête : il en fait un bouclier mobile avec lequel il pare les coups de ſon rival. Ces Spectacles qui durent pour l'ordinaire quatre heures, ſont divertiſſans. Les Inſulaires ont perfectionné leurs danſes en copiant celles d'Europe. On leur avait appris à jouer de la cornemuſe dans les premiers Voyages de M. Cook; ils ſurpaſſent aujourd'hui leurs Maîtres. Les pieds des Danſeuſes ſont d'une agilité inconcevable. Il eſt vrai qu'elles font tant de grimaces & de contorſions, que la gravité même n'y pourrait pas tenir; il faut rire malgré ſoi. Leurs contredanſes ſont bien deſſinées; on y exécute des pas qui ne le cèdent point aux danſes de notre Opéra. L'Auteur du Voyage parle ainſi des filles de ce pays. Les ſtratagêmes employés, dit-il, par les Courtiſannes de Londres, ne ſont rien en comparaiſon de l'adreſſe des Taïtiennes. Elles ſont très-habiles dans l'art de tromper; elles ſavent qu'un homme ivre de plaiſir ne refuſe rien. Ces filles ſemblent avoir l'innocence & la ſimplicité des Colombes, mais elles cachent de la perfidie ſous cet air intéreſſant. Elles ont néanmoins une qualité eſtimable, c'eſt la conſtance. Lorſqu'une fois elles ſe ſont décidées, c'eſt la faute de l'Etranger ſi elles deviennent infidelles. Elles tâchent de s'approprier tout ce que poſſède l'homme qui a reçu leurs faveurs; mais elles n'abandonnent point leurs charmes à un autre, & elles ne prennent rien ſans le demander. Quant aux hommes de Taïti, notre Navigateur aſſure qu'on les a fauſſement accuſés de ſatisfaire leurs deſirs de la manière la plus brutale, & de s'accoupler en public comme les animaux. Voici comme il s'expri-

Digitized by Google

me à ce ſujet ». J'ai examiné ce prétendu fait avec beaucoup de ſoin, & je déclare ſolemnellement, que j'ai vu pendant mon ſéjour à Taïti, des indécences incroyables, mais qu'elles ont été commiſes par des gens de nos vaiſſeaux Les Matelots attentaient ouvertement à la chaſteté des femmes, & ils employaient la violence, lorſqu'ils ne pouvaient rien obtenir de bon gré. Aſſurer que les Taïtiens n'ont aucun ſentiment de pudeur, qu'ils pratiquent, ſous les yeux de tout le monde, les myſtères d'amour, que les autres Peuples ont ſoin de cacher, c'eſt une calomnie. Cette brutalité n'eſt point autoriſée dans le pays, ainſi qu'on l'a ſoutenu; & les proſtituées elles-mêmes ne font rien de pareil. Il faut bien nous arrêter au vol de ce *Cutter*, (bateau abſolument néceſſaire pour débarquer les futailles & entretenir des communications ſur la Côte) de ce malheureux Cutter dérobé par les Indiens, & qui occaſionna l'horrible cataſtrophe dont il va être queſtion. Il fut décidé dans le Conſeil qu'on s'aſſurerait de la perſonne du Roi, & qu'on le tiendrait Priſonnier juſqu'à ce qu'on eût rendu le bateau. Le 16 Février 1779, M. Cook, à la tête de vingt Soldats de Marine, prit le chemin de l'Iſle, couvert par l'Artillerie de la *Réſolution* & de la *Découverte*. Les Inſulaires voyant qu'on remorquait les vaiſſeaux près des deux Bourgades qui ſe trouvaient à l'embouchure du Havre, jugèrent qu'on voulait ſaiſir leurs pirogues. Ils répandirent l'alarme. Les canons chargés à mitraille & à boulets, balayèrent le rivage. Le Commandant & ſon détachement débarquèrent ſans oppoſition. On s'apperçut que les Guerriers du pays, quoique ſans armes, portaient leur habit militaire, qu'ils ſe raſſemblaient de tous les côtés, & que les Chefs rangeaient les Indiens en bataille. M. Cook peu effrayé de ces préparatifs, s'avança vers le Palais du Roi, ſuivi de M. Philips, Lieutenant des Sol-

Digitized by Google

dats de Marine, d'un Sergent & de dix hommes. Il trouva ce Prince assis à terre environné de douze Chefs qui se levèrent très-agités. » Je ne veux, dit le Commandant au Roi, je ne veux exercer aucune violence contre Votre Majesté, ni contre aucun des Insulaires, excepté contre ceux qui ont volé le *Cutter*. Donnez des ordres pour qu'on le rende. Vous devez m'accompagner aux vaisseaux & y demeurer jusqu'à ce qu'on nous ait rendu ce bateau ». Le Roi protesta qu'il n'était pas instruit du vol, qu'il aiderait à chercher le voleur, & qu'il serait fort aise que cet Insulaire fût puni; mais il ne parut point disposé à mettre sa personne entre les mains des Anglais. Le Commandant répliqua, qu'un Prince devait se donner pour ôtage de la tranquillité de ses Sujets. » Votre Majesté, ajoûta-t-il avec le langage de la douceur, peut regarder nos vaisseaux comme sa maison » Le Roi se disposa à suivre M. Cook. Mais une demi-heure s'étant écoulée avant qu'il se mit en route, il se forma sur ces entrefaites une multitude d'Indiens. Les Anglais eurent beaucoup de peine à traverser la foule, & les Naturels commençant à devenir insolens, outragèrent la Garde. M. Cook ordonna à un Lieutenant d'ouvrir le passage & de faire percer avec les bayonnettes ceux des Naturels qui voudraient s'y opposer. M Philips rendit le chemin libre. Mais dès que le Prince & les Chefs furent au bord de la Mer, les Insulaires se dirent l'un à l'autre, que *Tu-tée*, (c'est ainsi que les Habitans d'*O-whi-E* prononçaient le nom de M. Cook) emmenait leur Roi pour le massacrer. Tout-à-coup les Guerriers tombèrent sur la Garde. Nos Soldats de Marine en tuèrent quatre. L'intrépide Cook en immola un cinquième qui venait l'attaquer. Comme il avait un fusil double, il en visait un autre, lorsqu'un Indien le surprit par derrière, & l'étendit à terre d'un coup de massue. Ce

Digitized by Google

Sauvage prit enſuite ſon *Pa-ha-he* (eſpèce de poignard que l'Armurier des vaiſſeaux avait fabriqué la veille à la priere du Roi) & le plongea avec tant de vigueur entre les épaules de M. Cook, que la pointe ſortit par la poitrine. Le combat devint général. On fit un maſſacre épouvantable des Naturels; mais en dépit de tous les efforts, ils emportèrent en triomphe le corps de l'infortuné Commandant. C'eſt ainſi que furent terminés les jours du plus illuſtre Navigateur d'aucune Nation du monde, de cet homme rare qui laiſſe après lui des regrets univerſels. A l'entrée de la nuit on apperçut une pirogue de huit à neuf Inſulaires qui venaient du Nord-Oueſt. Lorſqu'ils furent aſſez près des vaiſſeaux, on vit un d'entr'eux qui ſe tenait debout & qui avait ſur la tête le chapeau de M. Cook. Il frottait ſes mains l'une contre l'autre; il les appliquait enſuite aux différentes parties de ſon corps. On lui tira un coup de fuſil qui le bleſſa à la jambe. Malgré cette violence, la pirogue ſe rendit à l'arrière de la *Réſolution*, & les Indiens crièrent de toutes leurs forces: *Tu-tée*, *Tu-tée*. M. Clarke ordonna de les recevoir à bord. Le Naturel bleſſé montra un morceau de chair ſoigneuſement enveloppé dans une étoffe. -- C'eſt le reſte, dit-il aux Anglais, des cuiſſes de M. Cook. Je l'ai vu couper. Nos Guerriers le mangent, & je n'ai pu ſauver autre choſe. » Quelques jours après, un Chef appellé *A-nu-a*, qu'on n'avait pas encore vu, s'approcha; il portait un pavillon blanc & était ſuivi de quelques centaines d'Inſulaires qui tenaient en main des rameaux verds. Il vint à bord, regretta la mort de M. Cook, & promit de raſſembler ſes os. M. Clarke accepta ſon offre. Le lendemain ce même Chef rapporta tous les oſſemens du Commandant, excepté ceux de l'épine du dos & des pieds, qu'il promit de chercher. Il tint parole & vint en effet les remettre peu de temps après. Lecteur,

(c'eſt l'Auteur du Journal qui parle) ſi tu ſais apprécier ce grand homme, ſi tu es ſenſible à l'affliction de la nombreuſe famille qui le pleure, tes yeux ſe mouilleront ici de larmes comme les miens; tu regretteras qu'après avoir échappé à tant de dangers, après avoir affronté mille fois la mort, Cook périſſe, [16 Février 1779] de la main d'un Sauvage qui vient le poignarder par derrière. -- Ce livre eſt ſi inſtructif & ſi attachant que nous ne nous preſſons pas de finir. Nous allons dire un mot du *Kamt-Chatka*. Ce Pays eſt rempli d'Animaux ſauvages. Il y a une eſpèce de bélette appellée *glouton*, dont la fourrure eſt très-eſtimée. Les Naturels veulent qu'elle ſerve au vêtement des bons Eſprits. Les pattes ſont auſſi blanches que de la neige. Le poil de la robe eſt jaune. La peau a été payée juſqu'à ſoixante roubes. Les chiens reſſemblent à nos Dogues; ils ſont de différentes couleurs & ſe nourriſſent de poiſſons. On les attelle à des traîneaux, & ils remplacent ainſi les chevaux & les rennes. Les mers & les lacs ſont remplis d'animaux amphibies de toute eſpèce. Les veaux, les chevaux, & les vaches de mer ſont les plus nombreux & les plus utiles. On voit au *Kamt-Chatka* beaucoup d'oiſeaux; onze eſpèces de canards; quatre eſpèces d'aigles, l'aigle noir à tête blanche, l'aigle blanc, l'aigle moucheté & l'aigle brun; une grande quantité de vautours & de faucons. Pendant l'été le pays eſt rempli d'inſectes très-incommodes; mais on n'y rencontre ni grenouilles, ni crapauds, ni ſerpens. Les lézards y ſont aſſez communs. Les Naturels croient que ces animaux ſont des eſpions envoyés par les Puiſſances infernales & qu'ils annoncent la mort. Dès qu'ils en rencontrent un, ils le tuent & le découpent en morceaux, pour qu'il ne puiſſe pas aller rendre compte de ſa miſſion aux mauvais Eſprits. Les *Kamtchadales* ſont d'une ſaleté qu'il eſt impoſſible de

Digitized by Google

peindre. Ils ne se lavent jamais les mains ni le visage, & ne se coupent jamais les ongles. Ils mangent dans la même auge que leurs chiens, & ne s'avisent pas de la nettoyer. Les hommes & les femmes partagent leurs cheveux en deux touffes, & ne font aucun usage du peigne. Ils sont très-superstitieux. Les femmes en marmotant quelques paroles sur des nageoires de poisson, mêlées avec une herbe qu'elles vont cueillir au printems dans les bois, prétendent écarter les malheurs, guérir les maladies, & révéler l'avenir. On dit que les Kamtchadales n'enterrent jamais leurs morts. Ils mettent une corde au cou du cadavre, le traînent dans la forêt voisine, & sont bien-aises de le voir mangé par les ours & les loups. Ils imaginent qu'un homme devenu la pâture des chiens, aura de beaux chiens dans l'autre monde. Ils jettent tous les habits du défunt; ils craindraient de mourir bientôt, s'ils les portaient. Voici une chose qui mérite l'attention des Philosophes. On apperçoit une conformité remarquable dans la figure, le vêtement, les usages, & la manière de se nourrir des *Kamtchadales* & des Américains de la Côte Nord-Oueſt du Nouveau Monde. Leur vêtement est exactement de même, [ils mettent pour l'ordinaire deux habits de différentes peaux; le poil de celui de dessous touche le corps, & le poil de celui de dessus est en dehors.] Les uns & les autres se font autour de la bouche des trous, dans lesquels ils placent de fausses dents. La ressemblance de leurs canots est parfaite. Ces *embarcations* ont à-peu-près 12 pieds de long & deux de large; l'avant & l'arrière se terminent en pointe, & elles sont plattes au fond. Elles sont composées de deux planches de bois, liées aux extrémités. Au milieu est une pièce de traverse, au centre de laquelle on voit un trou assez grand pour qu'un homme puisse y mettre ses jambes & s'asseoir sur un petit banc qui est à côté. Cette grossière char-

pente eſt couverte de peaux de veaux marins, rougies avec des drogues inconnues des Etrangers. Le trou eſt bordé d'un ſac de peau ouvert aux deux bouts. Lorſque l'Indien eſt aſſis, il ſerre le ſac autour de lui; & comme il porte un habit & un bonnet de la même peau, on dirait que l'*embarcation* & le rameur ne compoſent qu'un même corps. Dans cet équipage, il affronte les mers les plus terribles & les temps les plus orageux.

VOYAGE *Pittoreſque du Royaume de Naples & de Sicile*, in folio; *chez de Laſoſſe, Graveur, rue du Carrouſel.*

Les gravures ſont autant de beaux tableaux. Les antiquités d'Herculanum & de Pompeia ſont expoſées ici. Il faut lire dans l'ouvrage même qui a le plus grand mérite, tout ce qui concerne les repréſentations théâtrales des Anciens, & les Cirques des Romains.

COLOMB DANS LES FERS, *à Ferdinand & Iſabelle après la Découverte de l'Amérique, Epître qui a remporté le Prix de l'Académie de Marſeille, par M. le Chevalier de Langeac; chez les Libraires qui vendent les Nouveautés*, in-8. *avec de belles gravures.*

Le Précis hiſtorique qui précede cette Epître couronnée, prouve que M. le Chevalier de Langeac eſt auſſi bon Hiſtorien qu'il eſt Poëte éloquent. On ſait qu'Amérie Veſpuce donna ſon nom au Nouveau Monde, quoique ce fût Colomb qui l'eût découvert. Cela fait dire à l'Auteur: » Le Florentin qui n'avait ſuivi que la route du hardi Génois, & n'avait abordé qu'aux mêmes terres, oſa publier à ſon retour une relation de ſes voyages qu'il donna pour des découvertes. Son ouvrage fut lu & perſuada. C'eſt à cette preuve de l'empire des Lettres qu'il faut connaître combien elles ſont néceſſaires à la Puiſſance, puiſque la gloire même a beſoin de leurs ſecours; elles

Digitized by Google

ſeules ont enfin remis le fourbe à ſa place; mais alors plus connu par ſon livre que Colomb par ſes travaux, Amériс parvint un inſtant à l'éclipſer ». Les perſonnes curieuſes de ſavoir ce que ſont devenus les Deſcendans d'un homme auſſi conſidérable que Colomb, vont l'apprendre de M. Le Chevalier de Langeac. Il ne reſta de ce nom, dit-il, que la jeune Iſabelle, mariée depuis deux ans à D. Georges de Portugal. Le faible eſpace de ſoixante-treize années vit briller & s'anéantir cette race entiere, qui, malgré la perſécution & ſon origine preſque inconnue, mérita par l'éclat d'un ſeul homme, de s'élever à l'alliance des Rois. Cette Famille illuſtre s'eſt éteinte dans une Branche de la Maiſon de Bragance, & n'a laiſſé d'elle ſur la terre que le ſouvenir d'une grande gloire & d'une plus grande infortune. Voici à préſent les vers de l'Epître les plus généralement applaudis. C'eſt Colomb qui parle :

Je veux être opprimé, je ſuis fier de ſouffrir.
Je n'ai rien obtenu qu'un Monde à découvrir;
L'honneur m'a trop payé! mes fers ſont ma richeſſe;
Près de moi ſuſpendus, ils me ſuivront ſans ceſſe;
Mon bonheur avec eux ſera de m'irriter.
Chaque jour à mes fils je veux les préſenter;
Je veux, dans le tombeau, quand il faudra deſcendre,
Qu'avec moi renfermés, ils pèſent ſur ma cendre;
Qu'un jour, l'homme accablé ſous d'injuſtes revers,
S'indigne & ſe conſole en retrouvant mes fers;
Qu'ils rappellent aux Rois mon nom, ma récompenſe,
Et ſervent à l'envi ma gloire & ma vengeance.

OBSERVATIONS *ſur les Troubadours, par M. le Grand; chez Onfroy, rue du Hurepoix, vol.* in-8.

Si l'Italie doit aux Troubadours le goût des Vers, & la Poéſie lyrique, elle doit à nos Provinces Septentrionales les Contes & les Romans.

DISCOURS *prononcés dans l'Académie Françaiſe, le Jeudi 21 Février 1782, à la Réception de M. le Marquis de Condorcet; chez Demonville, rue Chriſtine*, in-4.

M. le Marquis de Condorcet eſt le troiſième Secrétaire de l'Académie des Sciences, qui tenant d'une main le compas d'Uranie, & de l'autre la plume de Clio, ait été couronné des lauriers du Bel-Eſprit. La modeſtie du célèbre Récipiendaire eſt à remarquer. » L'honneur, dit-il à Meſſieurs de l'Académie Françaiſe, d'être admis parmi vous, doit ſans doute réveiller les illuſions de l'amour-propre dans l'homme de Lettres qui regarde cet honneur comme le prix de ſes talens; mais une adoption ſi glorieuſe ne peut exciter en moi que le ſentiment de la reconnaiſſance. Je ſais combien vos égards pour l'illuſtre Compagnie qui m'a honoré du titre de ſon Interprète, ont influé ſur vos ſuffrages. En m'admettant dans vos Aſſemblées particulières, vous avez voulu qu'il ne me manquât aucun moyen de répondre d'une manière digne d'elle, à la confiance qu'elle daigne m'accorder ». Le Diſcours de M. le Marquis de Condorcet préſente un bel objet: *L'union entre les Sciences & les Lettres.* Voici un morceau qui doit être retenu par tous les gens qui penſent. » Ces vérités premières, ces méthodes répandues chez toutes les Nations & portées dans les deux Mondes, ne peuvent plus s'anéantir. Le Genre-humain ne reverra plus ces alternatives d'obſcurité & de lumière, auxquelles on a cru longtemps que la Nature l'avait éternellement condamné. Il n'eſt plus au pouvoir des hommes d'éteindre le flambeau allumé par le Génie; & une révolution dans le Globe pourrait ſeule y ramener les ténèbres ». Après les plus beaux développemens dont le réſultat eſt que les lumières doivent influer ſur le talent même, nous liſons: » Voyez Voltaire médi-

Digitized by Google

tant un grand Ouvrage ; il raſſemble autour de lui, & tout ce qu'une lecture immenſe lui a révélé des ſecrets de la Nature, & les tréſors qu'il a puiſés dans l'Hiſtoire, & l'étude profonde qu'il a faite des opinions & des mœurs. Il ſemble n'oſer lutter ſeul contre les difficultés de ſon ſujet, & s'il a été ſi grand, s'il eſt unique juſqu'ici dans l'Hiſtoire des Lettres, c'eſt qu'il a joint à un deſir immenſe de gloire, une ſoif inépuiſable de connaiſſances, & qu'il a ſu réunir ſans ceſſe l'étude au travail, les lumières au Génie ». Si nous nous arrêtons à un autre endroit de ce Diſcours où par-tout le faſte oratoire eſt ſoumis avec goût à l'art de bien penſer, nous trouverons cette vérité : » Dans des Siècles livrés à l'erreur, Ovide & Lucrèce ont embelli des couleurs de la Poéſie les ſyſtêmes de Pythagore & les rêves d'Epicure. La loi éternelle de la Nature nous a-t-elle été révélée ? Voltaire ſaiſit les pinceaux ; il peint avec la palette de Virgile, le tableau de l'Univers tracé par le compas de Newton ». Vient enſuite l'Eloge de l'eſtimable M. Saurin. Citons-en quelques traits. Un grand nombre de vers de ſon *Spartacus*, étaient frappés, a dit l'Auteur de la *Henriade*, ſur l'enclume du grand Corneille. Quoique M. Saurin eût épouſé une femme beaucoup plus jeune que lui, il répétait ſouvent : » Je n'ai été heureux que depuis mon mariage ». La tendreſſe conſolante d'une Epouſe aimable & ſenſible, avait ſu, pour ſe ſervir de ſa propre expreſſion, *le rattacher à la vie*. Nous trouvons dans l'élégante réponſe de M. le Duc de Nivernais, de quoi confirmer les louanges que nous avons données en 1782, au célébre Secrétaire de l'Académie des Sciences. C'eſt ainſi que s'énonce l'illuſtre Directeur en s'adreſſant à M. de Condorcet : » Le ſimple goût des bonnes Lettres, ſuffit pour ſentir avec quel art l'Eloquence & la Philoſophie ſe réuniſſent dans ces beaux Eloges

Digitized by Google

qui accompagnent & qui ornent votre Hiſtoire de l'Académie. Vous inſtruiſez, vous attachez tout à la fois. Vaſte & noble carrière où Fontenelle s'eſt immortaliſé, où il était ſi difficile de ſe diſtinguer après lui, & où, ſans l'imiter, vous vous placez au même rang ».

Œuvres *de Marivaux, chez la veuve Ducheſne, rue S. Jacques, 12 vol. in-8, avec le Portrait de l'Auteur.*

Puiſque le Public paraît deſirer d'avoir en ſa poſſeſſion tout ce qui ſort de la plume d'un Ecrivain fameux, quel mal y a-t-il de le lui donner? Parmi le bon il ſe trouve du faible; cela ne peut être autrement. Mais dans ce faible même, il y a de tems en tems quelques traits qui font plaiſir. D'ailleurs les *Œuvres choiſies* ſe trouvent renfermées dans les *Œuvres complettes*, & chacun eſt maître de s'en tenir à ce qui lui plaît le plus. Le *Spectateur* de M. de Marivaux, ſes Romans, pluſieurs de ſes Comédies ſont entre les mains de tout le monde. Il y a plus de trente ans que cet Auteur eſt apprécié. C'était, ſans contredit, un des hommes les plus ſpirituels de ſon ſiècle, malgré ſa Tragédie d'*Annibal*; malgré ſon *Homère travesti*, malgré ſon nouveau *Dom Quichotte*, toutes productions de ſa jeuneſſe. Nous allons rapporter le fragment d'une Lettre de Voltaire qui fera mieux connaître l'Auteur du *Payſan parvenu* que tout ce que nous en pourrions dire. » A l'égard de M. de Marivaux, je ſerais très-fâché de compter parmi mes ennemis un homme de ſon caractère, & dont j'eſtime l'eſprit & la probité. Il y a ſur-tout dans ſes ouvrages, un caractère de Philoſophie, d'humanité & d'indépendance dans lequel j'ai retrouvé avec plaiſir, mes propres ſentimens. Il eſt vrai que je lui ſouhaite quelquefois un ſtyle moins recherché & des ſujets plus nobles. Mais je ſuis bien loin de l'avoir voulu déſigner en parlant

des Comédies métaphyſiques. Je n'entends par ce terme que ces Comédies où l'on introduit des perſonnages qui ne ſont point dans la Nature, des perſonnages allégoriques, propres tout au plus pour le Poëme Epique, mais très-déplacés ſur la Scène, où tout doit être peint d'après Nature. Ce n'eſt pas, ce me ſemble, le défaut de M. de Marivaux. Je lui reprocherai au contraire de trop détailler les paſſions & de manquer quelquefois le chemin du cœur, en prenant des routes un peu trop détournées. J'aime d'autant plus ſon eſprit, que je le prierais de le moins prodiguer ». Les ouvrages de M. de Marivaux, diſait Fontenelle, » ont des traits qui peignent des effets de paſſion peu communs, des ſentimens fins, délicats, qui paraiſſent ſe contredire & ſe combattre, & par-là d'autant plus agréables à conſidérer. Perſonne n'a pouſſé plus loin que lui la ſcience du cœur.

ENCYCLOPÉDIE *par ordre de matières, ou Bibliothèque complette de toutes les connaiſſances humaines; par une Société de Gens de Lettres, de Savans & d'Artiſtes*, in-4. *à deux colonnes, quarante-deux Volumes de Diſcours & ſept Volumes de Planches; Hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

Les Editeurs de l'*Encyclopédie* (MM. Diderot & d'Alembert) ont rendu, dit avec grande juſtice M. de Saint-Lambert, un ſervice immortel au Genre-humain. Quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles faibles, & ce ne ſont pas ceux de ces deux hommes illuſtres, il n'en eſt pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des Arts & des Sciences. L'eſprit humain ne peut faire de pas en arrière comme il en a fait depuis le règne de Conſtantin juſqu'au quinzième Siècle. De jour en jour notre eſpèce doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du paſſage aux Indes, du progrès du Commerce, du progrès des Sciences, de

Digitized by Google

la Navigation & de la Philoſophie. Venons à l'*Encyclopédie par ordre de matières*. Ce n'eſt point une ſimple réimpreſſion de la première Edition. L'Ouvrage eſt abſolument neuf & rédigé ſur un plan dreſſé en commun par quarante perſonnes éclairées, preſque toutes de l'Académie Françaiſe, & de celle des Sciences. Cette immenſe Collection comprend plus de trente mille articles nouveaux.

ADÈLE & *Théodore, ou Lettres ſur l'Education; chez Lambert & Baudouin, rue de la Harpe, près S. Côme*, 2 *vol.* in-8.

On trouve dans ces Lettres intéreſſantes, tous les principes relatifs aux trois différens plans d'éducation des Princes, des jeunes perſonnes & des hommes. La ſageſſe des principes, l'intérêt des détails & grand nombre de vues ingénieuſes, caractériſent cette nouvelle & utile production de Madame la Comteſſe de G**. Voici un paſſage & une note de la vingt-quatrième Lettre qui, à coup ſûr, ne contenteront pas tout le monde. » J. J. Rouſſeau doit à Séneque, à Montaigne, à Locke, & à M. de Fénelon, tout ce qu'il y a de véritablement utile dans ſon livre, à l'exception d'un principe bien important, & qu'il a eu la gloire de développer le premier: c'eſt que la plus grande faute qu'on puiſſe commettre dans l'éducation, eſt de trop ſe preſſer, & de tout ſacrifier au deſir de faire briller ſon Elève. » Mais à propos de *la gloire de développer le premier*, on ajoûte en note: c'eſt-à-dire, avec détail & avec génie; car cette idée n'était pas nouvelle ». Les perſonnes que cette vérité ne manquera pas de chagriner, peuvent y répondre par ce paſſage des *Amuſemens ſérieux & comiques* de Dufreſny. » Celui qui peut imaginer vivement, & qui penſe juſte, eſt original dans les choſes mêmes qu'un autre a penſées avant lui; par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait. On juge qu'il les

Digitized by Google

eût penſées avant les autres, ſi les autres ne fuſſent venus qu'après lui ». Nous aimons que tout le monde ſoit content.

TRIBUTS *offerts à l'Académie de Marſeille, par M. de Paſtoret; chez Jombert jeune, rue Dauphine*, in-12.

Saurait-on trop encourager un jeune Magiſtrat dont les loiſirs ſont conſacrés aux Muſes? (M. de Paſtoret eſt Conſeiller à la Cour des Aides). Ce volume offre une *Epître ſur les Sociétés de Paris*, qui eſt une jolie imitation de la *Vie de Verſailles & de Paris*, pièce charmante de Voltaire avec lequel il eſt ſi difficile de lutter. On y trouve auſſi une Ode ſur la ſervitude dont le plan eſt heureux; un morceau moral, ayant pour titre, l'*Idée de la Mort*; & puis les *Comédiens de Campagne*, badinage de Société. L'Auteur a de l'eſprit & du goût.

LA MATINÉE *& la Veillée Villageoiſe, ou le Sabot perdu; Divertiſſement en deux Actes & en Vaudevilles, par MM. de Piis & Barré; chez Vente, rue des Anglais*, in-8.

Les plus jolis couplets, des tableaux riants, des ſituations piquantes. Ce Divertiſſement eſt encore au-deſſus de ce que MM. de Piis & Barré ont fait de mieux dans un genre ſi amuſant & ſi convenable à la Scène Italienne.

PIÈCES FUGITIVES *de M. le Mierre, de l'Académie Françaiſe; chez Gueffier, rue de la Harpe*, in-8.

Après avoir reçu au Théâtre pluſieurs palmes des mains de Melpomène, qui dans les Regiſtres Tragiques a fait inſcrire le ſuccès durable d'*Hypermneſtre* & de la *Veuve du Malabar*, à côté de ceux de nos grands Maîtres, après avoir publié un Poëme de la *Peinture*, un autre des *Faſtes*, où le talent ſe montre à découvert, & dont l'Auteur, plein de verve

Digitized by Google

peut être salué Poëte ; il manquait à M. le Mierre de réunir ses *Pièces fugitives* qui avaient fait le charme & l'ornement de plusieurs Recueils. C'est ce qu'il vient d'exécuter, & nous jouissons de cette agréable Collection dont la variété est très-piquante. Nous avons les morceaux couronnés par l'Académie Française, & par d'autres Sociétés Littéraires, & nous remarquerons en passant, que c'est dans la Pièce sur le *Commerce*, qu'on trouve un des plus beaux vers de la langue :

Le Trident de Neptune est le Sceptre du Monde.

On lit ensuite des Épîtres ou sérieuses ou badines ; mais toujours des pensées, toujours le style poëtique, toujours cet emploi heureux de la Fable qui donne de la vie aux vers. Joignez à cela diverses imitations de Virgile & d'Horace, des Epigrammes, des Couplets &c. Est-il rien de plus agréable que les *Rives du Cher* ? On y voit briller tour-à-tour l'imagination & le sentiment, la Philosophie & la gaîté, le burin de Clio & le crayon de ses Sœurs. Voici les portraits au naturel de l'aimable du Cerceau & du trop libre Abbé de Grécourt.

Où vont ces ombres fugitives,
Voltigeant au loin sur ces rives ?
C'est vous, Révérend du Cerceau,
C'est Grécourt en petit manteau,
Nourris aux bords de l'Hypocrène,
Jusques dans le Parc de Veret,
De l'eau de la docte Fontaine
Ayant su conduire un filet ;
L'un gai, mais décent & discret,
Et quoiqu'il folâtre sans cesse,
Bien sûr de n'avoir jamais fait
Baisser les yeux à la Sagesse ;
L'autre plus vif dans ses tableaux,
Mais trop libre par intervalle,

Et dans la vaſe du Stymphale
Trempant quelquefois ſes pinceaux.
Le plaiſir les ramène encore
Vers ces délicieux enclos,
Où leur voix badine & ſonore
Lutina cent fois les échos.

Pour qu'il ne manquât rien au bonheur de M. le Mierre, la même année de ſon grand ſuccès, a été celle de ſon Mariage. Apollon ceignait de lauriers le front du Poëte Tragique, pendant que l'Hymen & l'Amour couronnaient de roſes la tête de l'Epoux. C'eſt pour la femme la plus aimable & qui unit aux graces décentes, la beauté, l'eſprit & le ſentiment, c'eſt pour cette Amante ſi chérie & ſi digne de l'être, que notre Poëte ſenſible & délicat a compoſé les couplets ſuivans ſur l'Autel même de l'Hymenée.

(AIR: *Le connais tu, ma chère Eléonore?*)

Ta jeune main me treſſe une couronne
Qui me ramène aux plus beaux de mes ans;
Ainſi ſouvent il eſt plus d'une Automne
Dont les beaux jours valent ceux du Printems.
C'était pour toi que ma Muſe était fière
De ces lauriers cueillis au Malabar;
Je te portais ma gloire toute entière,
Et j'enchaînais le Parterre à ton char.
Au fond du cœur je garderai la flèche
Dont tes regards m'ont bleſſé ſans retour;
La Faulx du Tems facilement s'ébrèche
Contre les traits du véritable amour.

Il nous reſte à obſerver que les *Pièces fugitives* de M. le Mierre, ont toutes une phyſionomie particulière. L'Auteur, loin de ſe traîner languiſſamment ſur les pas de ſes Devanciers, a créé une manière qui eſt à lui. On a pu le chicanner ſur quelques mots: mais que de choſes à louer! que d'expreſ-

ſions neuves & heureuſes ! Au reſte, ſa tournure lui ſied & ſa couleur lui appartient. Ne vaut-il pas mieux broncher quelquefois, & être original, que de ne faire aucun faux-pas, étant copie ?

DISSERTATION *ſur les Maladies de l'Urètre, par M. Guérin, ancien Chirurgien-Major de Marine, Maître en Chirurgie à Rouen : nouvelle Edition, chez l'Auteur, rue Sainte Anne, au coin de celle des Orties, Maiſon de l'Epicier, au premier ; Prault, quai des Auguſtins ; Didot le jeune, même quai ; & Durand Neveu, rue Galande, 2 vol.* in-12.

Le ſuccès de la premiere Edition, annonce celui de la ſeconde, puiſque M. Guérin a corrigé & conſidérablement augmenté ſon ouvrage. Ce bon livre qui ne doit pas ſortir de la main des Etudians, eſt le fruit de vingt ans de travaux & d'expériences. Il renferme pluſieurs découvertes. Le ſecond volume offre la nouvelle méthode de traiter les gonorrhées. Que le Public écoute ici l'Auteur & profite de l'excellent avis qu'il lui donne : » Parmi cette foule de Charlatans qui déſolent aujourd'hui l'Europe, à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui poſſèdent les premiers principes de l'Art qu'ils ſe vantent d'exercer. Comment les connaîtraient-ils ? Ils ne ſont jamais occupés qu'à gagner la confiance de ceux qu'ils veulent ſéduire, & ils ne cherchent qu'à vendre leurs remedes, ſans ſe mettre en peine de l'effet qu'ils peuvent produire.

COLLECTION *des Moraliſtes anciens*, DÉDIÉE AU ROI, *chez Didot l'aîné, rue Pavée, & Debure l'aîné, quai des Auguſtins, petit format.*

Le Manuel d'Epictète, traduit par M. N. ouvre cette précieuſe Collection. Nous n'en citerons qu'un ſeul paſſage, mais il eſt important. » Il eſt dangereux de tenir des diſcours obſcènes. Si tu aſſiſtes à quelques-unes de ces converſations, & que l'occaſion ſoit favorable, reprends avec vigueur celui qui

Digitized by Google

ſe permet ces propos indécens, ou du moins fais-lui connaître ton mécontentement par ton ſilence, par la rougeur de ton front, & par la ſévérité de ton viſage » Cette jolie Edition eſt remarquable par ſon élégance. Elle fait le plus grand honneur à M. Didot l'ainé.

ESSAI *ſur les Réformes à faire dans notre Légiſlation Criminelle, par M. Vermeil; chez Savoye, & Delalain jeune, rue S. Jacques*, in-12.

Il eſt queſtion dans la première Partie de cet *Eſſai*, des délits & des peines en général; la ſeconde traite des différentes peines applicables aux différens genres de délits; la troiſième roule ſur l'inſtruction criminelle. Les vues, les principes, les réſultats de l'ouvrage ſont d'un Juriſconſulte très-inſtruit & très-ami de l'humanité.

LES HOCHETS MORAUX, *ou Contes pour la premiere Enfance, par M. Monget; chez Lambert & Beaudouin, rue de la Harpe.*

L'Auteur des *Hochets* prétend que les Fables de la Fontaine ſont inſuffiſantes pour la première inſtruction des Enfans. Il va plus loin, il les croit dangereuſes. M. Monget y ſupplée par de petits Contes en vers de ſa façon. Le livre a pour épigraphe cette penſée du Citoyen de Genève: » Ne montrez jamais rien à l'Enfant qu'il ne puiſſe voir. Tandis que l'humanité lui eſt étrangère, ne pouvant l'élever à l'état d'homme, rabaiſſez pour lui l'homme à l'état d'enfant ».

LE GUIDE *de Flandres & de Hollande, par M. de B***, chez Colombier, rue des Mathurins*, in-12.

Tout ce qu'on a beſoin de ſavoir pour voyager dans ces pays eſt très-bien détaillé par l'Auteur. On décrit auſſi dans ce petit livre les curioſités de chaque Ville. Arrêtons-nous à Cambrai. Sa Métropole eſt une des plus anciennes Egliſes de l'Europe. On y voit un grand nombre de Chapelles richement or-

Digitized by Google

nées & des Tableaux précieux. L'Horloge de cette Eglise a passé long-tems pour une des merveilles du monde. Son ancienneté lui donne encore assez de mérite; elle fut achevée en 1397 : on en attribue l'invention à un Berger. Il y a dans cette Métropole une Chapelle de grande dévotion; on voit à côté de l'Autel, dans une niche superbement ornée, le Tableau de la Sainte Vierge. On assure qu'il a été peint par Saint Luc.

MÉTHODE de *lever les Plans & les Cartes de Terre & de Mer, par feu M. Ozanam, nouvelle Edition; chez Jombert le jeune, rue Dauphine, vol.* in-12. *avec des Planches.*

Ouvrage entièrement refondu & considérablement augmenté par M. Audierne. Il contient la pratique de la Géométrie tant sur le papier que sur le terrein, la Trigonométrie rectiligne, & la manière de lever, de tracer & de présenter en perspective, toutes sortes de plans & d'élévations. Ce livre est d'une nécessité absolue aux Ingénieurs, aux Architectes, aux Arpenteurs & même aux Officiers qui ont le louable amour-propre de vouloir se distinguer dans leur état. Sur cette matière, on ne peut rien trouver de plus complet que la méthode que nous annonçons. Qu'on nous permette à présent d'offrir deux ou trois traits qui regardent Ozanam si connu par ses *Récréations Mathématiques & Physiques.* Ce Géomètre n'eut point de Maître. A dix ou douze ans, il passait quelquefois de belles nuits dans le jardin de son pere, couché sur le dos, pour contempler la beauté d'un Ciel bien étoilé. L'admiration des mouvemens célestes allumait déjà en lui le desir de les connaître, & il en démêlait par lui-même ce qui était à la portée de sa raison naissante.

Des Etrangers à qui il enseignait la Géométrie à Lyon, ayant parlé du chagrin où ils étaient de n'avoir point reçu des Lettres-de-Change qu'ils atten-

daient de chez eux pour aller à Paris, Ozanam leur demanda ce qu'il leur faudrait; & sur ce qu'ils répondirent cinquante pistoles, il les leur prêta sur-le-champ sans vouloir de billet. Notre Savant avait la passion du jeu, jouait bien & heureusement. Venant à Paris, il rencontra sur la route un Inconnu qui lui dit que s'il pouvait renoncer au jeu, il ferait fortune dans la Capitale, qu'il y acquerrait beaucoup de réputation, qu'il s'y marierait à trente-cinq ans, & quelques autres choses particulieres que l'événement a justifiées. Fontenelle à qui nous devons ces détails, dit fort plaisamment, à propos de cette aventure : » Il y aurait dans cet Inconnu de quoi faire un Devin, si l'on voulait, ou un Rosecroix qui courait le monde ». Ozanam savait trop d'Astronomie pour donner dans l'Astrologie judiciaire, & il refusait courageusement tout ce qu'on lui offrait pour l'engager à tirer des Horoscopes. Une fois seulement il se rendit à un Comte de l'Empire, qu'il avait bien averti de ne le croire pas. Il dressa par Astronomie, le thême de sa nativité; & ensuite, sans employer les règles de l'Astrologie, il lui prédit tous les bonheurs qui lui vinrent à l'esprit. En même-tems le Comte fit faire aussi son Horoscope par un Médecin très-entêté de cet Art, qui s'y croyait fort habile, & qui ne manqua pas d'en suivre exactement & avec scrupule toutes les règles. Vingt ans après, le Seigneur Allemand apprit à Ozanam que toutes ses prédictions étaient arrivées, & pas une de celles du Médecin.

LES HOMMES ILLUSTRES *de la Marine Française, par M. de Graincourt; chez l'Auteur, rue S. Martin, la porte cochère au-dessus de S. Julien des Ménestriers, près du Cul-de-sac de Clairvaux*, in-4.

M. de Graincourt est Peintre & Auteur. Il détaille les actions mémorables de nos Marins les plus célèbres & nous offre leurs Portaits. Celui de

Digitized by Google

M. de la Galiſſonnière eſt fort beau & ne peut qu'engager les Amateurs à ſe procurer la ſuite de pareilles Eſtampes. Preſque tous les faits de l'ouvrage ſont puiſés dans le dépôt de la Marine. Diſons un mot de M. de la Galiſſonnière. Après la priſe de Mahon, il prenait le chemin de Fontainebleau où la Cour était alors. Ses forces étant abſolument épuiſées, il ſe trouva contraint de ſéjourner à Nemours & y mourut. Louis XV fut très-affligé de ſa perte. » Je ſuis bien fâché, dit ce Monarque ſenſible, de n'avoir pas envoyé à M. de la Galiſſonnière le bâton de Maréchal de France. Je l'attendais, ajoûta-t-il, pour le lui donner moi-même ». L'Article de M. de la Bourdonnais eſt fort attachant & devait l'être par tout ce que l'Auteur a puiſé dans les excellens Mémoires de M. de Gênes, Avocat & Ecrivain du premier ordre. M. de Graincourt parle auſſi de la manière la plus avantageuſe des d'Aubigny, des la Touche-Tréville, des Duchaffaut, des Rozier, des Vaudreuil, des Kerſaint, des d'Aché & des Cornick. Il cite un trait ſur ce dernier, qui, quoiqu'étranger à la guerre, n'en prouve pas moins le courage le plus exercé, & un grand fond de bienfaiſance. En 1770, la Garonne ſe déborda. Les plus hardis Matelots craignaient la violence du courant qui menaçait de tout ravager. M. de Cornick, le piſtolet à la main, contraignit quatre des plus vigoureux d'entr'eux de monter avec lui dans un canot qu'il tenait près de ſa maiſon aux environs de Bordeaux. Avec ce canot, il alla ſucceſſivement dans toutes les habitations de l'Iſle S. Georges, d'où il retira les hommes, les femmes & les enfans à demi-noyés & mourans de frayeur. Il tranſporta en terre ferme plus de ſix cent perſonnes, & ne ceſſa pendant trois jours de paſſer & repaſſer la rivière, pour ſauver les effets des infortunés qu'il avait mis en ſureté, & pour leur porter des ſubſiſtances. M. de

Cornick

Cornick n'était pas riche ; il faiſait, par cet accident, une perte conſidérable ; cependant il nourrit pluſieurs jours à ſes frais les malheureux qu'il avait arrachés au plus évident danger. Il s'enferma enſuite chez lui, & n'en ſortit point. C'était apparemment pour ſe dérober au bruit des éloges & des remerciemens de la ville de Bordeaux.

MÉLANGES *tirés d'une grande Bibliothèque ; chez Moutard, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny*, in-8.

On a doublé pour cette Année les Lettres de l'Alphahet. Nous en ſommes aux Livres de Médecine, de Chirurgie, de Chymie & d'Alchymie du ſeizieme Siècle. Quelles immenſes lectures ! Nous aurons donc, grace à M. le Marquis de P * *, une Hiſtoire entière de la Littérature Françaiſe. C'eſt, ſans contredit, un des plus utiles ouvrages de nos jours. Cherchons vîte les faits ſinguliers que ces nouveaux volumes renferment. -- La Grand'mere de la femme du Maréchal de Montluc eut d'une ſeule couche neuf filles, choſe dont il y a peu d'exemples ; mais ce qui eſt encore plus extraordinaire, c'eſt que ces neuf filles vécurent toutes & furent mariées. On voyait encore du tems de Laurent Joubert qui en parle, on voyait leurs tombeaux dans l'Egliſe Collégiale d'Agen. -- Athénée rapporte que Timon le Miſanthrope avait une Tante qui, tous les ans, ſe retirait dans une caverne comme un ours, & y paſſait deux ou trois mois ſans manger ; qu'au bout de ce tems elle en ſortait pâle & défaite, & retournait chez elle où elle ſe rétabliſſait juſqu'à l'année ſuivante. -- Bocace rapporte qu'une Allemande vécut trente ans ſans rien manger. -- Sous le Pontificat du Pape Léon X, il y avait à Rome un Prêtre qui paſſa quarante ans ſans prendre aucune nourriture : le Pape ne voulait pas le croire ; il le fit garder à vue pendant pluſieurs années, & le fait fut conſtaté. -- Un père tombait en ſyncope auſſi-tôt qu'il voyait ſon fils unique. -- Le

Digitized by Google

Roi Henri III avait une antipathie décidée pour les chats, & le Duc d'Epernon ſon favori pour les lièvres. -- Un Chevalier d'Alcantara, en Eſpagne, tombait en ſyncope, auſſi-tôt qu'il entendait prononcer le mot *lana*, qui en Eſpagnol veut dire laine: cependant il voyait de la laine, en touchait, & portait ſans difficulté des habits qui en étaient faits. -- Le Chapelain d'un Seigneur Anglais ſe trouvait mal auſſi-tôt qu'il entendait prononcer un certain Chapitre d'Iſaïe, ou un certain Verſet du Livre des Rois. -- Le Savant Arabe Rhaſès, premier Médecin du Roi de Cordoue, paſſant par une place publique de cette Ville, vit pluſieurs perſonnes aſſemblées, & apprit qu'un Citoyen venait de mourir ſubitement. Rhaſès s'en approcha, l'examina, & reconnut qu'il n'était qu'en aſphyxie. Auſſi-tôt il prit un baguette, & après avoir invité chacun des Spectateurs à en faire autant, il donna une rude baſtonnade au prétendu Mort, touchant de préférence ſur la plante des pieds, ſur le derrière, & quelquefois ſur les épaules. Le remède opéra, le Malade reprit ſes ſens & revint à la vie. Cette guériſon fit beaucoup de bruit à la Cour du Roi Almanzor. Le Monarque en fit compliment à Rhaſès, en lui diſant : » Je ſavais bien que vous étiez un grand Médecin, mais j'ignorais que vous ſuſſiez reſſuſciter les Morts. Seigneur, répondit le Savant Arabe, je ne prétends point faire de miracles, & ſi cet homme eût perdu la vie, je ne la lui aurais certainement pas rendue; mais le haſard m'a fait connaître la bonté du remède que j'ai employé en ſa faveur. En paſſant de Bagdad en Egypte, j'ai vu des Arabes Bedonins en uſer ainſi pour faire revenir un de leurs Camarades qui était tombé dans une ſyncope univerſelle & ſubite. Ils'en trouva bien, & j'ai ſuivi la même méthode. L'expérience vaut ſouvent mieux que la ſcience «.

Les Anciens faiſaient uſage du lait comme re-

mède, & savaient bien que c'est une nourriture saine & balsamique. Cependant le lait d'ânesse n'est en réputation en France que du règne de François I, & voici comme on l'y a connu Ce Monarque se trouva très-faible & très-incommodé; les Médecins ne purent le rétablir. On parla au Roi d'un Juif de Constantinople, qui avait la réputation d'être un très-habile homme. François I ordonna à son Ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce Docteur Israélite, quoi qu'il pût coûter. Le Médecin Juif arriva, n'ordonna pour tout remède que du lait d'ânesse. Ce remède doux réussit très-bien au Roi, & tous les Courtisans des deux sexes s'empressèrent à suivre le même régime, pour peu qu'ils crussent en avoir besoin.

HISTOIRE *de la Maison de Bourbon, par M. Déformeaux, de l'Imprimerie Royale, Tom. III*, in-4. *avec portraits, vignettes, culs-de-lampe.*

Une longue carrière qu'on fournit, en intéressant son Lecteur de plus en plus, doit être bien agréable à parcourir. M. Déformeaux se trouve dans cette heureuse position. Plus il travaille, plus il réussit. La noblesse de ses expressions répond à celle de son sujet. Peut-être se permet-il trop de tours oratoires? Mais son style est plein & entraîne. L'Auteur est sur-tout supérieur dans les Harangues qu'il met dans la bouche des Montluc, des Brissac, des Condé. On croit lire Salluste & Tite-Live qui ont si bien fait parler Catilina, Marius, Annibal & Scipion. Pour dire quelque chose de cette Histoire, nous remarquerons que tous les Princes de l Auguste Maison de Bourbon ont pour Ayeul commun, Charles Duc de Vendôme, connu sous le surnom de Magnanime. Voici son portrait dessiné avec sagesse, & de ce style pur, naturel & coulant qui est préférable à tout autre. » Si l'Histoire de France offre des Généraux plus brillans, plus habiles même que Vendôme, elle ne présente

pas de plus grand Citoyen. L'amour de l'Etat était sa passion dominante; biens, santé, vie, jalousie & autorité du commandement, il était toujours prêt à tout sacrifice lorsqu'il s'agissait de le défendre. Son ame pure & élevée dédaignait ces misérables intrigues, ce vil commerce de fausseté & d'intérêt. Attentif à tous ses devoirs, jaloux de les remplir, Vendôme avait fixé son séjour à la Fère-sur-Oise, Ville de ses Domaines, d'où il était à portée de veiller sur toutes les Villes de son Gouvernement & sur le bonheur de ses Vassaux; là, dans le sein de sa nombreuse famille, & des principaux Seigneurs de la Picardie, qui lui composaient une petite Cour, il vivait heureux & satisfait; il n'en sortait que pour commander les armées, ou se rendre auprès du Roi (François I) dans les grandes occasions, & lorsque ce Prince qui honorait sa vertu & estimait ses lumières, avait besoin de ses sages conseils ».

HOMMAGE *à la Patrie, Poëme, précédé du Discours d'un Citoyen, suivi d'une Lettre à M. le Marquis de la Fayette, & du Tombeau du Chevalier d'Assas; par M. Beaumier; chez le Gras, quai de Conti.*

Le Poëme est adressé à M. Ducis, à l'occasion de sa Tragédie d'*Œdipe chez Admete*. Toute cette Brochure respire le Patriotisme & annonce le meilleur Citoyen Une douce sensibilité regne dans les vers que nous allons citer.

O combien il est doux pour des fils vertueux,
Lorsqu'un Peintre touchant vient offrir à leurs yeux
D'un Pere révéré la respectable image,
De pouvoir, en voyant cet auguste visage,
Reconnaître des traits qu'ils portent dans leurs cœurs!
Ainsi ton Art divin fait exciter nos pleurs.
A l'aspect du Héros que tu mets au Théâtre,
D'un Roi sensible & bon que son Peuple idolâtre,

Digitized by Google

Nos cœurs du ſentiment reconnaiſſant la loi,
Sont prêts à s'écrier, Français, vive le Roi.

DISCOURS PHILOSOPHIQUES *ſur l'Homme, &c. publiés par M. Feutry, de la Société Philoſophique de Philadelphie; chez Berton, rue S. Nicolas du Chardonnet*, in-12.

Hobbes & Jean-Jacques ſont ainſi appréciés : » Ils entreprennent tous deux de créer l'homme; mais chacun ſans doute, ſuivant ſon caractère & ſa façon de penſer. L'un & l'autre le dépouillent également de l'humanité; mais Hobbes en fait un Tygre, & Rouſſeau en fait un Hibou ». Le Diſcours ſur la néceſſité de la Religion eſt très-bien fait. On n'oubliera jamais ce qu'a dit le Sage Monteſquieu à ce ſujet : » La Secte d'Epicure qui s'introduiſit à Rome ſur la fin de la République, contribua beaucoup à gâter le cœur & l'eſprit des Romains ». Ce Livre peut rendre un ſervice eſſentiel aux mœurs & à la Religion.

L'INAUGURATION *du Théâtre Français, Piece en un acte & en vers, par M. Imbert; chez Deſenne, au Palais Royal, paſſage de Richelieu*, in-8.

Pleine juſtice rendue à tous les Maîtres de la Scène; critique vraie des écarts de quelques Novateurs, qui ſe ſont égarés en abandonnant les modèles; le mauvais goût, au ſeul coup du ſifflet d'Apollon précipité dans l'abîme; les Auteurs Dramatiques couronnés par des Génies. Voici un joli couplet. C'eſt un Comique à la mode qui parle.

La Salle me paraît un peu vaſte pour moi.
Mes vers ont un je ne ſais quoi,
Une harmonie & douce & tendre;
Sans les crier, il faut les faire entendre.
Mon ſtyle aiſé, plein de douceur,
Ne fatigue jamais (car c'eſt à quoi je veille)
Ni la poitrine de l'Auteur,
Ni l'oreille du Spectateur;

Mon vers... c'eſt du miel pour l'oreille.
Je viens donc voir, ſi les Décorateurs,
Si les Peintres pourront aſſortir leurs couleurs
Aux tirades que je compoſe,
Imiter la fraîcheur qui diſtingue, je croi,
Mes Madrigaux; il me faudrait à moi,
Une Salle... couleur de roſe.

DISCOURS PUBLICS & *Eloges, par M. ***, Avocat-Général; chez Simon, rue Mignon S. André-des-Arcs.*

Le reſpectable Auteur de cet Ouvrage honore également la Magiſtrature, la Philoſophie, les Sciences & les Lettres. De graves occupations lui laiſſent peu de loiſirs, & ce peu eſt encore employé utilement. Toutes les vertus ſont dans ſon cœur. Voyez ce trait éloquent de ſon beau Diſcours ſur l'amour de l'humanité. » On nous parle des Sauvages. Une vieille tradition attache encore à cette dénomination l'idée d'une férocité naturelle & invincible. Juſqu'à quand nous laiſſerons-nous abuſer par le récit de ces Barbares, qui n'abordèrent des plages inconnues que pour y porter l'orgueil d'une domination excluſive, que pour y aſſouvir une déteſtable cupidité; qui ne ſe montrèrent à ces Peuples qu'armés de toutes les inventions d'une induſtrie meurtrière, & qui, verſant impitoyablement le ſang innocent, jettèrent dans tout le Nouveau-Monde une impreſſion de terreur que l'on a peine à vaincre encore aujourd'hui? Il fallait bien qu'ils nous les repréſentaſſent comme des monſtres, pour ſe juſtifier de ne les avoir pas traités comme des hommes » !

NOUVELLE ANALYSE *de Bayle, avec une Diſſertation ſur le Suïcide, par M. l'Abbé du Bois de Launay; chez Mérigot le jeune, quai des Auguſtins*, in-12.

Bayle réfute ici lui-même par des aſſertions poſitives, & par les plus ſolides argumens, tout ce qu'il

a écrit contre les mœurs & la Religion. Il eſt bon que ceux qui n'ont pas lu ce célèbre Auteur, ſachent ce qu'il a dit de ſon propre ouvrage. » J'eſpérais que l'on prendrait garde à l'air & à la maniere dont je débite certains ſentimens. Ce n'eſt point avec le ton de ceux qui veulent dogmatiſer, ni avec l'entêtement de ceux qui cherchent à ſe faire des Sectateurs. Ce ſont des penſées répandues à l'aventure, & incidemment, & que l'on rejette, tout comme on le jugera à propos & avec encore plus de liberté que je ne m'en donne ».

HYMNE AU SOLEIL, *par M. l'Abbé de Reyrac, ſixieme édition; chez Debure l'aîné, quai des Auguſtins*, in-8.

C'eſt toujours avec un nouveau plaiſir que nous annonçons les nouvelles éditions de ce bel Ouvrage. Celle-ci eſt augmentée de pluſieurs morceaux, dont les plus diſtingués ſont, le *Chant Funebre ſur la mort de M. de Condillac*, & un petit Poëme intitulé la *Création*, dont voici un paſſage. » Répands du haut des Cieux tes rayons enchanteurs, Sœur aimable du Soleil; fais briller au ſein de la nuit une lumière plus calme, un jour moins éblouiſſant; verſe partout les pavots du ſommeil & les charmes du repos; Epouſe du ſilence, règne avec lui, & tous deux rendez la Nature plus auguſte & plus impoſante ».

LES PRINCIPES *de Phocylide, traduits du Grec; chez Barrois l'aîné, quai des Auguſtins.*

Soixante pages de l'impreſſion la plus ſoignée. Le Traducteur a beaucoup embelli Phocylide, qui au reſte a bien mérité du genre humain en lui donnant à méditer des maximes telles que celle-ci: » Que l'homme rentre dans ſon cœur, qu'il écoute cette loi que la Nature y a écrite, qu'il ſe ſerve des lumières que la raiſon lui prête pour le conduire, il ſe bornera aux plaiſirs permis; & l'innocence avec laquelle il les goûtera, ne fera qu'en redoubler la douceur.

Digitized by Google

L'Occasion et le Moment, *ou Recueil de Poésies fugitives, par un Amateur sans prétention, quatre Parties; chez Didot l'aîné, rue Pavée.*

L'Amateur sans prétention (M. Mérard de Saint-Just) peut en avoir tout comme un autre. Il y a des morceaux très-ingénieux dans chaque partie de son Recueil.

Qui ne rira pas en lisant le petit Conte intitulé *le bon Conseil?*

George à cheval arrivant d'Andrezelle,
Et traversant un Fauxbourg de Paris,
Fut jetté bas. De gente Demoiselle
Là, par hasard, il excita les ris.
N'est pas nouveau, ce lui fit-il, la Belle,
Ce qui m'échoit; ce cheval navarrin,
Toutes les fois qu'il trouve une Catin,
Sans nulle grace il me fait faire gille.
-- Oh! dans ce cas, dit-elle, seriez fou
D'entrer, Monsieur, plus avant dans la Ville;
Car sûrement il vous romprait le cou.

Voici une Epigramme assez bien tournée & fort plaisante :

Dans une Ville où la Cour séjournait,
Garot battait son âne. » Eh! que t'a-t-il donc fait?
Vraiment! n'as-tu pas conscience
De le frapper ainsi, lui dit un Courtisan »?
A ce propos, le Paysan
Faisant très-humble révérence,
Dit : » mon âne, excusez si de mon ignorance
Vous avez tant souffert jusqu'à ce jour;
Je ne vous croyais pas des amis à la Cour ».

L'Aventurier Français, *ou Mémoires de Grégoire Merveil, chez Quillau l'aîné, rue Christine, & la veuve Ducheſne, rue S. Jacques, 2 vol. in-12.*

Une foule d'aventures qui se succèdent sans interruption; beaucoup d'imagination; des détails à l'infini. Toutes les épreuves, tous les malheurs, mille

circonſtances inouies, rendent Grégoire Merveil on ne peut pas plus intéreſſant. Il eſt tour-à-tour dans la boue & ſur le trône; & après avoir manqué à chaque moment de fidélité à ſa Maîtreſſe chérie, il finit par l'épouſer & par la rendre heureuſe. Ce Roman amuſe dans la première Partie, & offre dans la ſeconde la deſcription d'un Pays ſouterrein où les merveilles abondent. On y lit des choſes très-attachantes. L'Auteur a lié tous ces faits les uns aux autres, de manière à ſe faire lire avec plaiſir. C'eſt une adreſſe fort ingénieuſe. Si ſon ouvrage, un peu trop fou, un peu trop gai, n'eſt pas rangé tout-à-fait parmi les productions utiles, il ſera mis du moins dans la claſſe des Brochures divertiſſantes. Il eût été plus beau ſans doute, dit l'Auteur lui-même, d'avoir un but moral & de faire parvenir le Lecteur à la vertu par le chemin du plaiſir; mais c'eſt le comble de l'Art. M. le Suire eſt capable de le tenter avec ſuccès. Au reſte ſon *Grégoire Merveil* excite ſingulièrement la curioſité depuis la première page juſqu'à la dernière.

HISTOIRE *de la derniere Révolution de Suede, par Jacques le Scene Deſmaiſons; chez Moutard, rue des Mathurins*, in-8.

L'Intrépide Charles XII, Prince étonnant, mais qu'on ne conſeillera jamais à aucun Roi de prendre pour modèle; ce Conquérant ſi formidable, invincible d'abord, & ſans ceſſer d'être opiniâtre & fier, vaincu enſuite par Pierre le Grand ſon rival de gloire; ce Monarque dont le nom ſeul inſpire encore la crainte & le reſpect, n'eſt pas aſſez ménagé dans l'Ouvrage que nous annonçons. Voltaire a écrit ſa vie, ce qui doit conſoler ſa mémoire de tout ce qu'on pourra dire contr'elle. L'Hiſtoire de la *derniere Révolution de Suede*, eſt précédée d'une Analyſe de l'Hiſtoire de ce Pays, qui développe les vraies cauſes de cet événement. Sans entrer

dans des détails qui nous meneraient trop loin, nous donnerons, d'après l'Auteur, un tableau de la Dalécarlie, qui nous paraît bien fait. -- Les Dalécarliens habitent la partie de la Suede la plus ſtérile & la plus montagneuſe. Des neiges éternelles couvrent le ſommet de leurs montagnes, & des hivers longs & affreux blanchiſſent leurs vallées, même pendant les trois quarts de l'année. Ce climat barbare, loin de fournir aucune des choſes utiles à la vie, ne produit pas même ce que les Peuples les plus Septentrionaux nomment le néceſſaire. L'écorce de certains arbres leur tient lieu du bled qu'ils n'ont pas, & un morceau de ce pain fait toute leur nourriture. Chaque Dalécarlien fait pour lui-même ce qui occupe ailleurs les différens métiers. Il façonne à ſa rude manière tout ce qui ſert à le couvrir, & la groſſiereté de ſes vêtemens répond à la modicité de ſa nourriture.

LE RENDEZ-VOUS DU MARI, *Comédie en un Acte & en Vers, par M. de Murville; chez La veuve Duchesne, rue S. Jacques*; in-8.

Le joli Conte du *Rendez-vous intile* de M. de Champfort eſt donc mis auſſi en petite Comédie par M. de Murville, avec quelques changemens. Sont-ils heureux? Quoi qu'il en ſoit, il y a des traits aſſez piquans dans le *Mari à la mode*, des vers bien tournés, & de la facilité. Un certain M. Penſif, Poëte de profeſſion, dit fort plaiſamment à un Comte qui ſe plaint au Bel-Eſprit que ſes viſites deviennent rares:

N'a-t-on pas ſon talent qu'il faut entretenir?
Des Journaux, dont on doit éviter la cenſure?
Tout cela met, Monſieur, l'eſprit à la torture;
Et puis mon Opéra qu'on demande à la Cour,
Et qu'il faut aux *Menus* répéter chaque jour.

OBSERVATIONS *ſur les Loix Criminelles de France, par M. Boucher d'Argis; chez Leboucher, quai de Geſvres.*

Cet Ouvrage écrit avec une élégante ſimplicité,

Digitized by Google

renferme beaucoup d'inſtructions. Le Magiſtrat qui en eſt l'Auteur, y traite avec clarté, de la Priſon; du Serment que l'on exige de l'Accuſé; des cas où le décret de priſe de corps doit avoir lieu; des avantages & des dangers de la publicité de l'inſtruction; du myſtère que l'on fait à l'Accuſé de la procédure; de la juſtice d'accorder un Conſeil à l'Accuſé; de la néceſſité de faire marcher enſemble la preuve des chefs d'accuſation, & celle des faits juſtificatifs; de la barbarie de faire ſubir l'ignominie de la ſellette à un homme qui n'eſt pas encore réputé coupable de la peine de mort, &c., &c. La coutume de la ſellette, dit l'Auteur, dérive d'un principe d'humanité, mais l'abus en eſt cruel.

DE L'AMOUR DE LA PATRIE, *ou Eſſai ſur une Amitié patriotique; chez Pichard, quai & près des Théatins, petit* in-12.

Huit Lettres où l'on développe le but de l'Amour patriotique, où l'on indique les moyens de l'inſpirer, & où l'on traite de l'éducation relativement à l'Amour de la Patrie. Ce petit livre, bien penſé, eſt fait par un honnête homme. Qu'on en juge par cette phraſe: » Le Citoyen doit ſe reprocher d'avoir vécu de trop le jour où il ne fut point vertueux; & peut-on l'être ſans remplir ſes devoirs, ſans aimer à les remplir? Plus ils ſeront connus de bonne-heure, plus ils deviendront faciles & ſacrés ».

ANNALES POÉTIQUES, *chez les Editeurs, rue de la Juſſienne; & Mérigot le jeune, quai des Auguſtins, petit* in-12. *Tome XIX.*

Chapelain, Deſmarets, Voiture, Saint-Pavin, Gomberville, Scuderi, Maître Adam, Menuiſier à Nevers, occupent ce volume. On y voit auſſi à la fin quelques Rimeurs moins connus, entr'autres Faret, la Serre & Loret. Ce la Serre fit une mauvaiſe Tragédie où l'on étouffa quatre Portiers à la première repréſentation. Auſſi, diſait-il, » je ne le

Digitized by Google

céderai à Corneille que lorſqu'il aura fait tuer cinq Portiers en un jour ». Quant à Chapelain, Auteur de la miſérable *Pucelle* du dernier ſiècle, il a pourtant fait une aſſez belle *Ode* au Cardinal de Richelieu. Ce Poëte était fort avare, & laiſſa à ſa mort cinquante mille écus, qui n'avaient jamais vu le jour que pour être comptés & recomptés par leur ſordide poſſeſſeur. On l'appellait le Chevalier de l'Ordre de l'Araignée, parce qu'il avait un habit ſi rapiecé & ſi recouſu, que le fil formait deſſus comme une repréſentation de cet animal. -- Voiture ne reſſemblait en rien à Chapelain; perſonne n'a obligé plus noblement & avec plus de délicateſſe Balzac lui envoya demander en poſte quatre cens écus dont il avait beſoin. Voiture compta la ſomme ſur-le-champ; & comme le Domeſtique lui remettait la promeſſe de Balzac, il la prit & la rendit au Commiſſionnaire, en le chargeant de la rapporter à ſon Maître, après avoir écrit au bas: » Je ſouſſigné, confeſſe devoir à Monſieur Balzac la ſomme de huit cents écus, pour le plaiſir qu'il m'a fait de m'en emprunter quatre cents ». Nous ajoûterons à ce que nous avons déjà dit de cette agréable Collection dans nos *Notices* des années précédentes, qu'elle devient de plus en plus intéreſſante. & qu'elle fait beaucoup d'honneur au goût & au diſcernement des Gens de Lettres qui préſident à l'entrepriſe.

RECUEIL HISTORIQUE & *Chronologique de faits mémorables, pour ſervir à l'Hiſtoire générale de la Marine, & à celle des Découvertes; chez Nyon l'aîné, Libraire, rue du Jardinet, & Onfroy, rue du Hurepoix*, 2 *vol.* in-12.

Tous les *faits* de ce Livre ſont connus, mais il fallait les raſſembler, & l'on a toujours obligation aux Auteurs de pareils ouvrages. Les circonſtances préſentes ſont favorables à ce *Recueil hiſtorique*. Cette nouvelle Edition eſt augmentée du tableau des

principaux événemens maritimes, depuis le commencement de la Guerre préſente juſqu'à nos jours.

LE VOYAGEUR FRANÇAIS, *ou la Connaiſſance de l'Ancien & du Nouveau Monde, Tom. XXVII & XXVIII; chez L. Cellot, rue des grands Auguſtins*, in-12.

Le *Voyageur Français* a eu du ſuccès entre les mains de M. l'Abbé de la Porte. Son Ouvrage n'eſt pas à l'abri de la critique; mais les ſuffrages du Public une fois obtenus, il faut bien paſſer par-deſſus les fautes qui ſe trouvent dans un Livre. L'habile Continuateur évitera celles dans leſquelles ſon laborieux Devancier était tombé. On s'en apperçoit déjà dans les deux volumes qui paraiſſent. Sous cette apparence de légereté qui convient ſi bien lorſqu'on écrit à une femme, il y offre des choſes très-ſenſées & très-bien vues. Le nouvel Auteur qui a le bon eſprit de prendre le tems de travailler, ne fait uſage que de Monumens connus & en réputation, & cite ſes autorités quand il le faut. On remarque de la force, de l'élégance, de la préciſion, de la pureté, dans ſon ſtyle. Voilà peut-être le premier ouvrage qui ſera continué, ſans que le Public puiſſe en dire autre choſe ſinon qu'il gagne au changement, & que ſa ſatisfaction eſt doublée. Naples, la Sicile, Malte, &c. ſont les Pays dont on donne la deſcription dans ces deux volumes. En parcourant le territoire de Naples, nous liſons que non loin de la fameuſe *Grotte du Chien*, l'on trouve une Egliſe bâtie aux frais du Poëte Sannazar, & qu'on y voit un Tableau ſingulier. C'eſt un S. Michel terraſſant le Diable, & ce Diable a la figure d'une belle femme au ſein d'albâtre. On prétend que Diomède Caraffa, Evêque d'Ariano, mort en 1550, fit peindre ſous cette figure du Démon, une Dame de qualité qui avait conçu pour lui la paſſion la plus violente. Faiſant ſemblant un jour de ſe rendre à ſes pourſuites, il lui

donna la main pour l'aller accompagner chez elle ; mais auparavant il lui proposa d'entrer dans cette Eglise, pour y voir un nouveau chef-d'œuvre de Peinture. Elle n'eut pas de peine à reconnaître l'Evêque dans les traits de l'Archange, & son portrait dans ceux du Diable. Elle se retira couverte de confusion ». Passons à d'autres faits. Les Duels sont permis à Malte. Il y a une rue affectée à ces sortes de combats ; & ceux qui veulent se battre sont obligés de s'y rendre pour vuider leur querelle. S'ils osaient le faire ailleurs, ils seraient punis avec toute la sévérité de la loi. On voit des Croix mises sur la muraille opposée à l'endroit où l'un des Assaillans a été tué, en mémoire de sa mort. Il est des conditions auxquelles on est astreint sous les peines les plus sévères ; c'est de mettre bas les armes, lorsqu'une femme, un Prêtre ou un Chevalier l'ordonnent. Par-là les Duels sont rarement meurtriers. Voici l'aventure d'un Prélat Allemand à Montefiascone. Cette ville située sur une haute montagne, est célèbre par ses bons vins muscats. Certain Prélat Allemand, quand il voyageait, avait coutume de se faire précéder par un de ses Domestiques qui goûtait le vin des Cabarets, & qui écrivait sur la porte de celui où il avait trouvé le meilleur, le mot *est*. Il trouva celui de Montefiascone si excellent, qu'il écrivit trois fois le mot *est* en gros caractère sur la porte de l'Auberge où il s'était arrêté. Le Maître fut du goût du Domestique, & but une si grande quantité de vin qu'il en mourut sur la place. On l'enterra dans l'ancienne Eglise de *San Flaviano*, & le Laquais fit graver sur sa tombe, ces paroles, *est*, *est*, *est*. Il destina encore la dépouille de son Maître à une fondation annuelle de deux barils de vin que l'on allait répandre sur la tombe tous les Mardis après la Pentecôte. Cet usage a duré pendant long-temps. Mais le Cardinal Barberigo, Evêque de cette ville, a converti dans ce

Siècle le prix de ce vin à l'achat de pains que l'on distribue aux pauvres. Du reste, le Cabaret où l'on prétend que cette aventure est arrivée, subsiste encore. Il a pour enseigne un gros homme à table avec cette inscription, *est*, *est*, *est*, & l'on a donné le nom d'*Est* au vin du Canton.

DIVERSITÉS MORALES, *ou les Amusemens de la Raison, par M. l'Abbé de Brueys; chez Didot l'aîné, rue Pavée S. André, & Debure l'aîné, quai des Augustins.*

L'ingénieux Auteur des *Diversités morales*, imite la Bruyère, mais non pas servilement. Le morceau sur les *Indifferens* nous paraît bien fait. M. l'Abbé de Brueys les regarde comme des gens morts pour la Société. Incapables, dit-il, d'éprouver de tendres sentimens, ils ne connaissent pas la douceur des vertus sociales. L'amitié, le plus doux des liens qui puissent unir les hommes, n'a pas même de droits sur eux. La pensée suivante est agréablement exprimée. » Récompenser par de vaines espérances des services rendus, c'est payer ses dettes avec de la fausse monnoie ».

MÉMOIRES SECRETS *tirés des Archives des Souverains de l'Europe, contenant le Règne de Louis XIII, 45 & 46 parties*, in-12; *chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet, quartier S. André-des-Arcs.*

Les Politiques ont de quoi puiser dans cet Ouvrage. Son Auteur (M. Requier) continue toujours à satisfaire leur goût, & ne cesse de se montrer instructif & intéressant. Voici une singularité à propos des affaires de la Valteline. L'Ambassadeur d'Espagne eut à ce sujet un long entretien avec le Cardinal de Richelieu. Il lui imputa tous les désordres qui avaient eu lieu dans le pays. Le Cardinal l'écouta & chercha à lui faire voir le contraire. L'Ambassadeur se mit si fort en colère, qu'il dit à Richelieu: » Comme Auteur de la Guerre, vous laisserez le souvenir d'un Cardinal d'Enfer ».

Digitized by Google

Œuvres *de M. le Beau, Lecteur & Professeur Royal, Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres; chez Morin, rue S. Jacques*, in-8.

Le premier volume de cette riche Collection renferme tous les vers Latins de M. le Beau, de ce Professeur distingué qui a tant fait d'honneur au Collége des Grassins & à l'Université. Histoire Profane, Histoire Sacrée, Fables de la Fontaine, tout a été mis à contribution par le Poëte. Un grand nombre de pièces fugitives, toutes marquées au bon coin, font suite. On y reconnaît la touche exercée d'un Maître. Le morceau qui a pour titre : *Combat de Dom Quichotte contre des moulins à vent*, est le dernier ouvrage de M. le Beau; mais il ne se sent en aucune façon des glaces de l'âge. Ce combat est plein d'esprit & de gaîté. L'Editeur, homme de mérite, nous promet un second volume d'*Amplifications* du même Auteur, ensuite un troisième, contenant les *Discours* publiés au nombre de dix, & précédés de *la Vie de Virgile*. Nous ne pouvons pas déplaire à nos Lecteurs en leur offrant quelques traits de la vie d'un de nos plus fameux Professeurs d'Eloquence. Charles le Beau naquit à Paris le 15 Octobre 1701, & y mourut le 13 Mars 1778. Le Collége de Sainte-Barbe, où la Jeunesse est toujours en action, fut témoin de ses premiers progrès. Ils étaient si rapides qu'ils parurent impossibles aux Maîtres de Quartier qui enfin le surveillèrent. Le jeune Ecolier mit ainsi leur vigilance en défaut. Il cacha sous un vase de nuit une bougie qui n'était vue de personne. Par cet expédient, il ne dormait que quand la voix impérieuse de la Nature accablée l'y contraignait. On sent bien qu'un travail aussi opiniâtre le rendit supérieur à tous ses Condisciples. Ayant trouvé un jour chez ses parens un volume de Racine, il ne manqua pas de s'en emparer, & de le porter à son Collége. Il ne croyait point qu'on pût

Digitized by Google

lui reprocher la lecture d'un Poëte si pur, si naturel & si éloquent. On y trouva pourtant à redire. La dispute fut vive. L'Auteur de *Britannicus* & d'*Athalie* fut justifié avec chaleur. L'Ecolier plaida bien, mais les Juges étaient ses Parties. L'anathême prononcé lui fit tant de frayeur qu'il vint finir ses études au Collége du Plessis. Dans la vieillesse de M. le Beau, l'éducation de deux petits-fils fut pour lui un délassement jusqu'au dernier instant de sa vie. Nous avons encore à son sujet une Anecdote bien singulière à raconter. Ce Professeur tant admiré, se croyait, malgré toute sa renommée, si peu digne de la célébrité, qu'il brûla un nombre très-considérable d'excellens morceaux. Jamais il ne voulut permettre qu'on le peignît. Il était toujours sur ses gardes,& déconcerta toutes les mesures prises pour le dessiner à son insu. La gravure qu'on trouve à la tête du volume qui paraît, n'a été faite qu'après sa mort. Le Peintre qui en a tracé le dessin, n'a jamais ni vu, ni connu M. le Beau. Il l'a entrepris en présence de M. Chuppin, d'un ami d'excellente mémoire, & de l'Editeur. L'Artiste a prouvé beaucoup d'adresse & d'imagination. A force de toucher, de retoucher, d'effacer, de retracer, de corriger, la ressemblance s'est trouvée au bout de son crayon. Plus de fini aurait nui au portrait physique. Quant au portrait moral, voici M. le Beau tout entier. La Vérité elle-même l'a dicté à M. Chuppin. » Citoyen vertueux, plein de piété, voilà celui que la Patrie doit pleurer! indulgent, modeste, laborieux, voilà l'homme que doivent regretter les Lettres! Pere tendre, ami sincère & bienfaisant, voilà celui dont ses parens & ses amis ne perdront le souvenir qu'avec la vie »!

MÉMOIRE PHYSIQUE & *Médicinal, montrant des rapports évidens entre les Phénomenes de la Baguette devinatoire, du Magnétisme & de l'Electricité, par M. T. D. M. chez Didot, quai des Augustins.*

Jacques Aymar & sa Baguette devinatoire ont fait

beaucoup de bruit dans leur temps. Il s'agit à présent du sieur Bleton le *Sourcier*. Ses recherches & ses expériences viennent d'être recueillies par M. Thouvenel ; dans le *Mémoire* que nous annonçons. Oſera-t-on objecter aux phyſiciens incrédules ce que l'immortel Ruiſch diſait à propos de ſes injections anatomiques qui tenaient du prodige : » Venez & voyez »? Le *Sourcier* aura des partiſans, l'Anatomiſte n'a eu que des admirateurs.

GÉOGRAPHIE COMPARÉE, *ou Analyſe de la Géographie ancienne & moderne, renfermant la Géographie Phyſique & la Géographie ancienne de l'Eſpagne ; par M. Mentelle : chez l'Auteur, rue de Seine, Hôtel de Mayence, Nyon l'aîné, rue du Jardinet, & Nyon le jeune, quai des Quatre-Nations*, in-8.

Cette Géogaphie eſt travaillée avec beaucoup de ſoin. Le plan, la méthode, les détails, tout y eſt bien ; & cependant l'Auteur, malgré ſon ſuccès, conſerve toujours, toujours un ton modeſte qui ſied ſi bien à tout homme que le Public voit de bon œil. L'Article du *Diſtrict de Batuécas*, dont Antonio de Pons, & Talbot-Dillon, ont donné la Deſcription, n'eſt pas fait pour nous échapper. La Vallée de Batuécas eſt ſituée dans les montagnes qui ſéparent l'Eſtramadure de la nouvelle Caſtille. Tout ce Pays eſt affreux par la hauteur des montagnes, leur aſpect inculte, & la forme effrayante des rochers. A peine y a-t-on quatre heures de jour en hiver. Un des plus triſtes Cantons de Batuécas eſt celui de Jurdes. M. Dillon dit que cet endroit eſt en ſi mauvaiſe réputation, que quand un Voyageur s'informe aux gens du Pays s'il y eſt arrivé, ils diſent toujours de proche en proche que ce lieu eſt un peu plus loin, perſonne n'oſant avouer que c'eſt dans la Vallée de Jurdes qu'il habite. Cette Vallée de Batuécas était ignorée de toute la terre, lorſque ſous le règne

de Philippe II, on commença à en parler en Eſpagne ; mais c'était de la maniere la plus extravagante. On croyait ce pays habité par des diables & des payens. L'Evêque qui occupait alors le ſiége de Coria, dans le Diocèſe duquel ſe trouve cette Vallée, affermit encore ces bruits en publiant la lettre qu'il écrivit au ſujet de l'établiſſement d'un Couvent de Carmes en ce lieu. Dans cette Lettre, il dit pieuſement au Roi : » Je rends graces au Très-Haut, de ce que Votre Majeſté a permis que l'on établît un Couvent dans cette malheureuſe & triſte Contrée, où il a 40 ans, comme je le vois par les Archives de l'Evêché, il n'y avait que des payens égarés par les apparitions du Démon ». On dit que ce Pays fut découvert par une Demoiſelle de l'illuſtre Maiſon d'Alba, qui, s'enfuyant avec ſon Amant, s'enfonça dans l'intérieur des montagnes, où elle trouva un Peuple abſolument étranger par les manières & par le langage, dont à peine on entendait quelques mots gothiques. Cette Hiſtoriette vraie ou fauſſe fit grand bruit à Salamanque & à Madrid. Elle fut même le ſujet de pluſieurs Piéces de Théâtre.

HISTOIRE *de la République des Lettres & Arts en France, année 1781 ; chez Quillau l'aîné, rue Chriſtine, la veuve Ducheſne, rue S. Jacques, Eſprit, au Palais Royal*, in-12.

» Ce n'eſt point un Journal que nous écrivons, dit l'Auteur, (M. le Suire) c'eſt l'hiſtoire des événemens qui arrivent dans l'Empire Littéraire. Une Brochure de quelques feuilles, donnée chaque année, & conſidérée à part, peut ſembler un objet frivole ; mais ces Brochures feront corps par la ſuite. On juge d'un édifice par l'enſemble, & non par les pierres ſéparées. Quand nous aurons donné une Décade, avec un réſumé & un réſultat à la fin, peut-être ce travail pourra-t-il prétendre au nom d'Ouvrage ». Nous penſons à cet égard, ainſi que l'Hiſtorien de

Digitized by Google

la *République des Lettres & des Arts*, & nous regardons ſon entrepriſe comme très-utile à cette même République. Nous allons, ſelon notre coutume, détacher de la Collection les faits qui nous plairont davantage. -- On a perdu M. Tronchin, Genevois, élève du fameux Boerhaave, grand Promoteur de l'inoculation, cette pratique ſolitaire, qui, ſelon le mot connu, » nous milléſime, tandis que la Nature nous décimait ». J. J. Rouſſeau le traitait de Jongleur; & il ſérait poſſible qu'il fût un peu ſoupçonné de charlataniſme, puiſqu'il réuſſiſſait particulièrement auprès des Dames. Il avait d'ailleurs beaucoup de mérite. Il eſt mort à l'âge de 77 ans. Nos Beautés à préſent ne voudront plus être malades. -- On rapporte qu'une bonne Fermière Picarde, voyant la Famille incendiée que l'Opéra du *Seigneur Bienfaiſant* repréſente, s'eſt écriée : » Je veux faire du bien à ces gens-là; j'enverrai l'enfant étudier à Heſdin. -- Un de nos meilleurs Danſeurs, fils du plus excellent de tous, le jeune Veſtris eſt allé faire des conquêtes à Londres attiré par des conditions fort avantageuſes. Il y a été goûté ſingulièrement; au point que dans une Séance du Parlement, où il était ſûrement queſtion d'affaires de quelque importance, tous les Membres de cette Aſſemblée remirent une Délibération à une autre fois, pour aller rendre hommage au Danſeur Français. M. Burke ne put s'empêcher de relever cette ſingularité. » Si vous voulez faire du bien, dit-il, au jeune homme, il eſt aiſé de lui donner une penſion, ſans renoncer pour lui aux affaires d'Etat ». On n'en courut pas moins au Théâtre de Hay-Market. Il ſurvint un orage épouvantable. Les Dames qui ne pouvaient aborder dans leurs voitures, juſqu'à la Salle de Spectacle, furent obligées de ſe traîner à pied, comme elles purent, au milieu des boues & de l'inondation. La Nobleſſe des trois Royaumes

s'apprêtait à beaucoup applaudir le Danſeur, & même avait conſenti pour lui faire plus d'avantage, à doubler le prix des places. Mais la Populace qui occupe la ſeconde gallerie, refuſa de ſe prêter à cette courtoiſie, & fit tapage. On était menacé même de quelque choſe de pire. Il fallut que le jeune Danſeur, amené par une Perſonne de conſidération qui lui ſervait d'Interprète, vînt faire des excuſes. Enfin il danſa au gré des Spectateurs, & fut très-applaudi. Son Pere, le *Dieu de la Danſe*, (car c'eſt ainſi qu'on le nomme) ſe préſenta lui-même pour couronner le Spectacle, & fit des révérences avec cette dignité gracieuſe & théâtrale que nous lui connaiſſons. Alors chacun bénit le fils qui avait un tel Pere, & le Père qui avait un telfils. -- Je me ſouviens, dit M. le Suire, qu'autrefois je répétai à Voltaire le propos ingénu que j'avais entendu dire au ſujet du joli Opéra-Comique, *le Roi & le Fermier*. » Voilà la quatre-vingtième repréſentation, & Dieu m'a fait la grace de n'en manquer qu'une ». Notre grand Tragique réfléchit un moment, & dit preſque en gémiſſant : » Quatre-vingt fois un Opéra-Comique » ! -- M. le Comte de Caglioſtro eſt Poſſeſſeur des ſecrets merveilleux d'un fameux Adepte qui a trouvé, dit-on, l'*Elixir de vie*. On donne au Maître & au Diſciple environ deux cents ans. M. le Comte eſt peint en habit oriental. Son portrait ſe voit toujours à Médine & chez le Grand-Seigneur. Il ne ſe couche jamais que dans un fauteuil, ne fait qu'un repas avec du *Macaroni*; il ne communique point avec les Gens de l'Art; mais pour ſe diſtingueur d'eux, il guérit gratuitement. Obligé de quitter la Ruſſie par la jalouſie du premier Médecin de l'Impératrice, M. de Caglioſtro lui propoſa un ſingulier duel; c'était de compoſer, chacun de ſon côté, quatre pillules avec le poiſon le plus violent poſſible. » Je prendrai les vôtres, dit-il au Docteur

Ruſſe, j'avalerai par-deſſus une goutte de mon Elixir, & je me guérirai Vous prendrez les miennes, & guériſſez-vous».

MANCO-CAPAC, *Tragédie, par M. le Blanc ; chez Bélin, rue S. Jacques*, in-8.

L'état civil oppoſé à l'état ſauvage ; les hommes épars ſur les montagnes & dans les forêts, raſſemblés en un corps de Peuple ſous la protection des loix & ſous l'autorité d'un Roi ; voilà toute cette Tragédie qui, bien reçue à ſa naiſſance, en 1763, a eu du ſuccès à ſa repriſe. Sans doute elle méritait une plus grande réuſſite encore ; mais la Muſe folâtre du Vaudeville tourne à préſent toutes les têtes & fait un peu négliger la plaintive Melpomène. Revenons à notre Tragédie. La Scène eſt au Pérou, & Manco-Capac eſt ſon premier Inca. C'eſt un bon Prince, dont le cœur eſt rempli de juſtice & d'humanité. Huaſcar, Chef des *Antis*, Horde ſauvage, a le caractère le plus énergique. Peut-être n'en a-t-on pas vu encore un ſemblable dans nos Pièces modernes. Cet homme ne veut point de Maître, mais il eſt ennemi du fourbe & du traître. Il immole de ſa propre main Tamzi, Pontife ambitieux & cruel qui voulait détrôner ſon Roi. C'eſt après avoir frappé le coup mortel, qu'en montrant ce Prêtre barbare mourant à ſes pieds, il adreſſe à Manco ce vers ſi applaudi :

Voilà l'homme civil, reconnais le ſauvage.

Huaſcar rend à Manco, ſon fils, ce cher fils que les *Antis* lui avaient enlevé au berceau. Manco dit à ce généreux Chef : je ne te retiens plus ;

Même au fond des forêts, ce pouvoir que tu hais,
De tes jours innocens aſſurera la paix.

Tant de grandeur d'ame change Huaſcar. Emu, tranſporté, il embraſſe les genoux de Manco, & le reconnait pour ſon ami & pour ſon Roi.

Digitized by Google

HISTOIRE *du Grand-Duché de Toscane, sous le Gouvernement des* MÉDICIS, *traduite de l'Italien, de M. Riguccio Galuzzi, rue & Hôtel Serpente, 2 vol. in-12.*

Les vingt-quatre premières années de la Souveraineté des Médicis, occupent les deux premiers volumes. Le plan de cette Hiſtoire eſt beau, & l'on trouve beaucoup de choſes dans ce qui en paraît déjà. Quant au Traducteur, il a travaillé trop vîte. On s'en apperçoit à quelques fautes de ſtyle. Il ſe permettra ſans doute moins de négligences dans les Tomes ſuivans. On ſera bien-aiſe de voir ici la Lettre que l'illuſtre Côme de Médicis écrivit à l'illuſtre Michel-Ange. » Puiſque les conjonctures actuelles nous donnent lieu de préſumer que vous n'êtes pas abſolument éloigné de faire un tour à Florence, nous avons cru devoir vous y engager, vous en prier même par la préſente, comme nous vous en prions, & vous y exhortons de tout notre cœur; vous proteſtant que nous vous reverrons avec un ſouverain plaiſir. Ne vous abſtenez pas de ce voyage, dans la crainte que nous vous cauſions la moindre fatigue, ni le moindre déplaiſir; car nous ſavons le reſpect que nous devons avoir pour votre âge & pour vos ſublimes talens. Venez, oui, venez librement, perſuadé que vous paſſerez à votre gré & avec toute ſatisfaction le tems que vous voudrez bien reſter ici. Ce ſera beaucoup pour nous de vous avoir vu chez nous. Du reſte notre plaiſir ſera proportionné à l'agrément & à la tranquillité dont vous voudrez jouir, & nous ne ſerons occupés qu'à vous rendre les honneurs, & à vous procurer toute l'aiſance que vous méritez ».

LA SOIRÉE D'ÉTÉ, *Divertiſſement en un Acte & en Vaudevilles, par M. Pariſau; chez les Marchands de Nouveautés.*

Des Tableaux agréables. Celui qu'on voit dès la

première ſcène eſt un *Teniers*. Imaginez un cercle de jeune Villageois qui s'amuſent à jouer au gage-touché. Le payſage, le clair de lune, les ſaules qui bordent la riviere, des bains préparés pour les jeunes filles, tout cela eſt charmant.

CODE PENAL *des Eaux & Forêts, par M. Henriquez; chez Delalain jeune, Libraire, rue S. Jacques, 2 vol.* in-12.

C'eſt un précis raiſonné des Ordonnances, Arrêts & Réglemens ſur les Délits, Peines & Amendes en matiere d'Eaux & Forêts. Livre utile aux Marchands de bois, aux Officiers des Maîtriſes, aux Receveurs des Amendes & aux Gardes.

POÉSIES *& Pièces fugitives diverſes de M. le Chevalier de Boufflers; chez Deſenne, au Palais Royal, Paſſage de Richelieu.*

Cet ingénieux, ce charmant Auteur, paraît aujourd'hui ſous ſes véritables traits. Les Editions antérieures à celle-ci, qui eſt la ſeule bonne, contenaient des pièces qui n'appartenaient point à M. le Chevalier de Boufflers; & ce qu'elles renfermaient de lui, était tout-à-fait défiguré. Le Public a beaucoup d'obligation à l'Editeur de ces *Poéſies*, du préſent qu'il vient de lui faire. Il trouvera dans beaucoup de ces Pièces, ce ton du monde, cette fleur d'expreſſion, cette délicateſſe de ſentiment, ce piquant de l'eſprit, cette gaieté fine, cette molle volupté, diſons encore ce génie facile, qui annoncent ſi bien l'homme de qualité, élevé par les Graces. Liſez & reliſez la *Reine de Golconde*, le *Voyage en Suiſſe*, le *Cœur*, l'*Oculiſte*; liſez tant de jolis Madrigaux. Quelle touche légère! Les penſées ſont brillantes, mais juſtes; les vers aiſés, mais élégans. L'Auteur écrit-il en Proſe? elle eſt coulante, mais ſoignée. Aucun air de travail, & cependant des choſes bien faites. C'eſt un grand Art que celui de ne point laiſſer appercevoir le coup de lime. Tel eſt

le

le talent de M. le Chevalier de Boufflers. Qu'ils ſont délicieux, ces vers ſur la Fontaine!

Voici le Bon-homme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des Fables qui jamais ne mentent,
Et des Bêtes pleines d'eſprit.
La Morale a beſoin, pour être bien reçue,
Du maſque de la Fable & du charme des vers;
Et c'eſt la ſeule Vierge en ce vaſte Univers
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venait enſeigner la Sageſſe,
Il faudrait bien que la Déeſſe
A ſon profond ſavoir joignît quelques appas.
Le Genre-humain eſt ſourd quand on ne lui plaît pas.

Donnons une idée de la Proſe de l'Auteur. Il écrit à Madame la Marquiſe de Boufflers : » Je vous envoye pour vos étrennes un joli deſſin d'un Voltaire, pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force, ni correction, parce que je l'ai tracé à la hâte, à la lumière & au travers des grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure eſt ſaiſi, & c'eſt l'eſſentiel. Il vaut mieux qu'un deſſin ſoit bien commencé, que bien fini, parce qu'on commence par l'enſemble, & qu'on finit par les détails. Je continue à m'amuſer beaucoup ici; je ſuis toujours fort aimé, quoique j'y ſois toujours. Vous ne ſauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci eſt aimable. Il ſerait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était le premier des hommes. Il n'a que le défaut d'être renfermé, & ſans cela il ne ſerait point auſſi répandu. Il eſt venu chez lui un Anglais qui ne peut ſe laſſer de l'entendre parler Anglais, & réciter tous les Poëmes de Dryden. Cet homme-là eſt trop grand pour être contenu dans les limites de ſon pays; c'eſt

un préſent que la Nature a fait à toute la terre. Il a le don des Langues & des *in-folio*; car on ne ſait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes & de lire les autres.

HISTOIRE *de l'Aſtronomie Moderne, par M. Bailly; chez Debure l'aîne, quai des Auguſtins*, in-4.

Le troiſième volume de cette ſavante Hiſtoire, eſt, ainſi que les deux premiers, d'un ſtyle pur & orné. M. Bailly a tout à la fois le talent d'inſtruire & celui de plaire. Le Tome dont nous parlons eſt diviſé en ſix Diſcours. Il s'agit dans le premier & dans le ſecond des nouveaux progrès de l'Aſtronomie; le troiſième offre ceux de la Géométrie, & traite de ſon influence ſur l'Aſtronomie; on trouve dans le quatrième les conjectures & les opinions phyſiques; le cinquième préſente les conſtellations & les ſignes du Zodiaque; le ſixième eſt un réſumé général. Les Aſtronomes, & les Géomètres, reçoivent en tribut, de la part de leur Confrère, les éloges qu'ils méritent pour leurs découvertes. Feu M. l'Abbé de la Caille, cet homme ſi actif & ſi laborieux, n'eſt pas oublié. Il avait été le Maître & l'ami de l'Auteur, & toutes les ames ſenſibles ſauront gré à M. Bailly, de la manière diſtinguée dont il parle de ce célèbre Académicien. Il avait déjà fait un très-bel Eloge de lui, ainſi que de l'illuſtre Leibnitz. Cette dernière & excellente Pièce a remporté le Prix à l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe en 1768. Arrêtons-nous ſur un objet qui mérite la plus grande attention, & écoutons parler l'Hiſtorien des Corps céleſtes. Feu M. Trudaine de Montigny, Citoyen ſi zélé pour les Arts, a propoſé un prix au jugement de l'Académie des Sciences, pour celui qui réuſſirait à faire de cette eſpèce de verre qu'on nomme *Flint-Glaſs*. Il faut que ce verre ſoit d'une tranſparence parfaite, & par-tout égale. Cette tranſparence dépend du mêlange intime des matières qui le com-

Digitized by Google

posent, & ce mêlange paraît très-difficile à obtenir. Nous n'avons point encore de *Flint-glass*. Il paraît même que les Anglais n'en ont guères d'excellent que par hasard. C'est dans plusieurs tables de ce verre, & encore à peine dans une de ces tables, que l'on peut choisir & couper un petit morceau pour en faire un objectif d'une médiocre étendue. On conçoit combien les Opticiens doivent être gênés dans leurs efforts. Il faudrait pour la composition de ce verre, une recette sûre, facile, qui pût réussir en grand, & toujours. C'est ici la Chymie qui manque à l'Optique & à l'Astronomie. La matière est assez importante pour mériter un prix considérable. C'est aux Nations, aux Princes, aux Amateurs riches à le proposer. Il ne s'agit pas moins que d'augmenter, presque à volonté, la sphère d'un de nos sens, d'étendre notre empire sur la Nature, & peut-être de faire paraître à nos yeux des choses & des phénomènes inconnus depuis l'existence du Monde. Les richesses seront noblement employées à acquérir ce pouvoir sur la Nature. L'argent ne sert au Riche qu'à acheter des jouissances passagères; celle que nous indiquons lui sera commune avec la Postérité. Le Ciel dont il aura reculé les limites, le Ciel où il aura lu, restera ouvert, pour que les Générations y lisent; au lieu du luxe périssable dont il s'entoure, il laissera un héritage éternel, & un monument de gloire pour l'espèce humaine.

PORTE-FEUILLE *d'un Troubadour, par M. Bérenger; chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet*, in-8.

Des Pensées ingénieuses; le coloris poëtique; une versification facile. Le *Poëme sur l'Hiver*, & l'*Epître à mes Livres*, offrent les plus beaux morceaux. Tel est le début du Poëme :

L'Hiver a ses plaisirs; toute saison doit plaire
A l'œil observateur que la sagesse éclaire.

. . . . . .

Dans ſon âpre beauté contemplons la Nature.
L'éclair du Diamant jaillit de ſa ceinture.
Quelle Scène nouvelle enchante mes regards!
Où la Nef a vogué j'entends crier des chars.
J'apperçois ſur les Rocs les longs flots des Caſcades
Durcis & ſuſpendus à l'Urne des Nayades.

. . . . . .

J'aime des hauts Rochers la ſauvage fierté,
Leur front ceint de frimats, par le nitre argenté,
Et le Pin conſervant ſa verte chevelure,
Près du Chêne honteux de ſe voir ſans parure.

La Peinture des Patineurs joint la juſteſſe au mérite de l'expreſſion.

D'où partent ces clameurs? J'aborde ce Canal
Dont mille audacieux effleurent le cryſtal:
Aidés d'un fer poli, je vois leurs pieds agiles
Raſer d'un vol léger les ondes immobiles.
Sur le glaçon durci par l'Aquilon perçant,
Les deux bras étendus, la jeuneſſe en gliſſant
Se heurte dans ſon cours, va, revient, s'entrelace,
Et ſillonne gaîment l'infidelle ſurface.

Il y a une choſe à admirer dans M. Bérenger, (& c'eſt une rareté du jour) ce ſont les Eloges qu'il donne à ſes Confrères en Apollon.

Nos Chaulieux ne ſont plus; Parni, tu les remplaces;
Bourdic de Deshoulière a la lyre & les graces.
Imbert chante Pâris, & de ſon moindre écrit
Le vers facile & vif eſt pétillant d'eſprit.

. . . . . .

Léonard & Berquin, ſur leurs pipeaux légers,
Chantent mieux que Ségrais les plaiſirs des Bergers,

. . . . . .

Tu recevras auſſi mon tribut de louange,
Poëte ingénieux égalé par Saint-Ange.
Dorat & Colardeau, ſous leurs pinceaux brillans
Souvent ont reproduit tes défauts ſéduiſans;

Digitized by Google

Ton Traducteur les voile, il a ton art facile;
Et l'Amant de Corinne a trouvé ſon Delille.

SERMON *pour l'Aſſemblée extraordinaire de Charité, qui s'eſt tenue à Paris, à l'occaſion de l'Etabliſſement d'une* MAISON ROYALE DE SANTÉ, *en faveur des Eccléſiaſtiques & des Militaires Malades; prononcé dans l'Egliſe des Religieux de la Charité, le 13 Mars 1782, par M. l'Abbé de Boiſmont. De l'Imprimerie Royale*, in-4. *chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.*

Après tant de grandes choſes exécutées avec cette ſimplicité des tems héroïques, voici encore un Monument qui développe de plus en plus l'ame généreuſe & ſenſible de notre jeune Monarque. Dans toutes ces occaſions d'éclat, c'eſt toujours M. l'Abbé de Boiſmont qui porte la parole. Un pareil honneur lui appartient. Entrons en matière. Citoyens & Chrétiens, dit M. l'Abbé de Boiſmont, vous êtes placés dans ce moment entre la Patrie & la Religion. La Patrie à qui vous devez tout : dédaignerez-vous ſes Défenſeurs généreux qui vous réclament ? La Religion de qui vous eſpérez tout; abandonnerez-vous ſes Miniſtres ſouffrans qui vous implorent? Cette ſolemnité réunit donc pour vous attendrir, ce que vous avez de plus précieux, & ce que vous avez de plus ſacré. Voilà le partage de ce Diſcours. On trouve des beautés de différens genres dans les deux Parties. Commençons par offrir un morceau de la première, morceau qui a du exciter la plus vive ſenſation. C'eſt ainſi que l'Orateur ſacré rappelle deux de nos Guerriers dont la mémoire ne périra jamais parmi les Braves. » O courageux d'Aſſas! ô intrépide du Couëdic! que vos ombres généreuſes viennent ſe placer ici à mes côtés! Découvrez à cette Aſſemblée ces bleſſures honorables qui ont ſignalé votre héroïque dévouement, & dont notre reconnaiſſance ne s'occupe déjà plus. Dites que vous avez

laiſſé dans nos Camps des Emules de bravoure & de zèle; mais qu'ils ne s'enſeveliſſent pas toujours comme vous dans leur triomphe. Hélas! ils vivent, ou plutôt ils meurent tous les jours ſous nos yeux; & le tombeau dans lequel ils deſcendent ſans honneur & ſans gloire, c'eſt notre inſenſibilité qui l'ouvre ſous leurs pas, au milieu de leur carrière »! Malheur aux Riches qui ne ſeront pas émus par un pareil tableau! Le trait ſuivant n'eſt pas moins frappant. » Eſt-ce donc dans la pouſſière des Hôpitaux qu'il faudra chercher les Vainqueurs de Saint-Euſtache, de la Grenade, de Saint-Chriſtophe & d'Yorck-Town? L'Américain étonné y reconnaît-il ſes Vengeurs »? Quoi de plus propre à tourner les cœurs vers la ſainte Humanité? quoi de plus capable de faire triompher l'adorable Bienfaiſance que ce paſſage ſur l'Amour de la Patrie? Aimer ſon Pays, dit notre Orateur, c'eſt n'avoir d'autre vœu, d'autre intérêt, d'autre honneur, d'autre orgueil que le ſien; c'eſt ne s'eſtimer que par les ſacrifices qu'on lui fait; c'eſt en conſidérant l'enſemble de la choſe publique, craindre les erreurs de ſes propres talens, les inconvéniens de ſes ſuccès, l'éblouiſſement des petits mérites, les faibleſſes mêmes des petites vertus; car ne vous raſſurez pas par l'exercice & le goût des charités privées. Secourir l'indigent, ſauver l'innocence des funeſtes conſeils du beſoin, c'eſt honorer les mœurs & l'humanité; mais ces bienfaits obſcurs meurent dans l'ombre. Quelque prix que le *Ciel* leur réſerve, ils n'ont ni ce caractère, ni cette ſéve politique qui porte l'encouragement & la vie dans toutes les parties d'un Empire; la maſſe de la Nation reſte froide & inanimée: au lieu qu'une bienfaiſance publique échauffe, entraîne tous les eſprits; chaque Citoyen, en jettant les yeux ſur l'établiſſement dont il peut tout attendre, ne craint pas de ſervir une Société dont le ſein eſt toujours ouvert

pour recueillir & consoler ses Victimes. Citons, avant de passer à la seconde Partie, quelques lignes victorieuses & qui subjugueront sans doute les Puissans du Monde. » Ils vous trompent, ils vous échappent, ils fuient d'une fuite éternelle, ces plaisirs que vous achetez si cher : Hélas! méritent-ils même ce nom? Et cette volupté sublime attachée à la sensibilité, ce plaisir qui vous suit jusques dans la solitude, qui n'a besoin ni d'art, ni de recherche, ni d'appareil, toujours mieux senti à mesure qu'il est plus goûté, ce plaisir ne deviendrait pas le premier plaisir de vos cœurs? De bisarres & inflexibles bienséances subjuguent votre raison, fatiguent, altèrent vos fortunes, la vanité est de toute la vie, & l'humanité n'aurait pas un jour, un moment » ? Quant à la seconde Partie de ce beau Discours où il est question d'intéresser les Auditeurs en faveur des Ecclésiastiques, l'Orateur Chrétien y montre l'éloquence la plus adroite. Il défend la Religion, mais sans injurier ceux qui l'attaquent. Il sait qu'on ne convertit personne avec des sarcasmes : il presse ses Adversaires en les ménageant : il cherche moins à les révolter qu'à les convaincre; & tout en respectant leur génie, il apporte des raisons qui renversent les leurs. Ah! qu'aux cœurs purs & vertueux, s'écrie-t-il, la croyance évangélique est facile!

LE GATEAU A DEUX FÈVES, *Divertissement en un Acte & en Vaudevilles par MM. de Piis & Barré. Chez Vente, rue des Anglais*, in-8.

Denise, avant de mettre son Gâteau au four, chante ce couplet :

Le voilà prêt à porter au four;
Mais par un innocent badinage,
Du bout du doigt, en signe d'amour,
Traçons-y quelque image.
Souvent la main, par des traits flatteurs,
Avec adresse

Y marque des fleurs;
Mais dans l'yvreſſe
De la tendreſſe,
Gravons-y deux cœurs.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND, *par M. Friedel, au Cabinet de la Littérature Allemande, rue S. Honoré, au coin de la rue de Richelieu; la veuve Ducheſne, rue S. Jacques; Couturier, quai des Auguſtins*, 2 *vol.* in-8.

Recueil des Pièces qui ont paru avec ſuccès ſur les Théâtres des Capitales d'Allemagne. Hans Roſenblüth eſt le plus ancien des Auteurs Dramatiques de ce Pays, & a commencé par les *Jeux du Carnaval*. Hans Sachs, Cordonnier, a eu, quoique ſans étude, de la réuſſite au Théâtre en 1600. Il fut le Shakeſpéare Germanique; mais il n'avait pas le génie de l'Auteur d'*Othello*. Eckhof, auſſi bon Acteur dans le tragique que dans le comique, acquit en Allemagne la renommée que Garrick & le Kain portèrent ſi loin en Angleterre & en France. Il eſt bien ſingulier que la Mort ait frappé dans la même année, ces trois Artiſtes fameux! M. Leſſing, le plus célèbre des Dramatiques Allemands, a donné ſa première Pièce (*le jeune Savant*) en 1747. Ce ne fut qu'en 1773 que le grand Opéra ſe montra en Allemagne. On y repréſenta l'*Alceſte* de M. Wieland. La Traduction que nous annonçons mérite des encouragemens. Ce ſont des richeſſes étrangères qui ne peuvent que tourner au profit de notre Littérature. *Emilie Galotti*, *Clavijo*, *Jules de Tarente*, Tragédies; *le Comte d'Olsback*, Comédie en cinq Actes; & *Minnicow*, Drame; voilà les Pièces qui compoſent ces deux volumes. Nous obſerverons que les aventures de M. de Beaumarchais en Eſpagne ont fourni le ſujet de *Clavijo*. On ſe ſouviendra long-temps de la vive impreſſion que firent ſur tout le monde, ces fameux Mémoires écrits avec tant de feu, d'énergie & d'intérêt.

Digitized by Google

HISTOIRE D'ALEXANDRE LE GRAND, *par Quinte-Curce, Traduite par M. de Beaupée, 2 vol. in-12; chez Barbou, rue des Mathurins.*

La réputation que Vaugelas s'eſt acquiſe dans le grand ſiècle, par ſa belle Traduction de Quinte-Curce, ſera-t-elle diminuée par la nouvelle Verſion? C'eſt le Public qui en décidera. On trouve dans l'Introduction à cette Hiſtoire, le paſſage ſuivant : » La naiſſance d'Alexandre fut annoncée par des prodiges, que la flatterie avait imaginés, que les préjugés du Paganiſme ou les preſtiges de l'admiration répandirent, & qui furent crus par l'imbécillité; mais il en eſt un ignoré de tous les Hiſtoriens de ce Prince, & qui a droit d'être cru de tout l'Univers; c'eſt que Daniel, (Chap. 2, 6 & 7) quelques deux cents ans avant la Naiſſance de ce Prince, a prédit très-clairement la rapidité & la nature de ſes conquêtes, la vaſte étendue & la courte durée de ſon Empire, & le partage qui s'en fit auſſi-tôt après ſa mort entre ſes Capitaines ».

PRINCIPES *de Philoſophie Générale, de Phyſique, de Chymie & de Géométrie Tranſcendante, par M. Béguin; chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet, 2 vol. in-8.*

L'ancien Profeſſeur de Philoſophie au Collége de Louis-le-Grand, traite dans ſon premier volume des Prolégomènes de la Philoſophie, de la Chymie, du Calcul infinitéſimal, des propriétés générales des Corps & de la Dynamique. Il eſt queſtion dans ſon ſecond Tome du ſon, de la lumière, de l'odeur, de la ſaveur, de l'Electricité des corps naturels. Après un Eloge mérité de la Chymie de nos jours, M. Béguin parle ainſi des Alchymiſtes : » Il faut avouer que la ſoif de l'or a ſouvent allumé les fourneaux de ces Philoſophes, & que nous ſommes redevables de leurs plus belles découvertes à l'avidité qui leur faiſait pourſuivre une chimère. En parcourant l'Hiſtoire des Progrès de l'Eſprit humain,

Digitized by Google

il n'eſt pas rare de trouver ainſi dans les monumens de ſa gloire, le contre-poiſon de ſon orgueil ».

HISTOIRE DE RUSSIE, *par M. Léveſque; chez Debure l'aîné, quai des Auguſtins*, 5 *vol.* in-12.

L'Auteur poſſède les Langues Ruſſe & Eſclavone, a demeuré à Pétersbourg, y a étudié les Antiquités, Mœurs & Uſages, Hiſtoire, Géographie, Littérature d'un des plus vaſtes Empires du Monde, a compulſé les Auteurs, conſulté les Monumens, les Chroniques originales, & après cela a pris la plume. Son Livre eſt neuf & manquait à la République des Lettres.

L'AMI DES ENFANS, *par M. Berquin, chez Piſſot & Théophile Barrois, Quai des Auguſtins, petit* in-12.

De petits Drames, & des Hiſtoires où le naturel brille, où le cœur parle. M. Berquin propoſe le trait ſuivant à M. Greuze, comme très-digne de ſon pinceau; » Madame P***, jeune femme auſſi diſtinguée par les graces & la tournure piquante de ſon eſprit, que par la délicateſſe de ſes ſentimens & la force de ſon caractère, reprenait un jour Pauline ſa fille aînée, d'une légereté bien pardonnable à ſon âge. Pauline, touchée de la douceur que la mère mettait dans ſes reproches, verſait des larmes de repentir & d'attendriſſement. Caroline, âgée alors de trois ans, voyant pleurer ſa ſœur, grimpe ſur les barreaux d'une chaiſe pour atteindre juſqu'à elle; d'une main prend ſon mouchoir dont elle lui eſſuie les yeux, & de l'autre lui gliſſe dans la bouche un bonbon qu'elle roulait dans la ſienne».

DE LA PASSION DE L'AMOUR; *par M. J. F. Médecin Anglais; chez Pichard, quai & près des Théatins*, in-12.

Le Docteur Anglais examine les cauſes de la plus funeſte des paſſions qu'il conſidère ici comme maladie, & propoſe, d'après Ovide, les remèdes dont il

Digitized by Google

faut faire usage pour en guérir. Mais guérit-on d'un amour violent? non; puisque les soucis d'une Couronne, puisque la plus vive douleur inséparable d'une brûlure, ne peuvent détourner l'attention, ni émousser le trait qui nous a percé le cœur; témoin l'Histoire qui suit. Charles IV, Duc de Lorraine, devint éperduement amoureux de la fille d'un Bourg-Mestre de Bruxelles. La Mere, femme d'honneur, la veillait de si près que le Prince ne put jamais trouver l'occasion de la voir Enfin la Mère, la Fille & l'Amant se rencontrèrent un jour dans un Festin avec plusieurs autres Personnes de distinction. Comme la passion du Duc était connue de tout le monde, on prit prétexte de parler de la Demoiselle, & Charles pria ceux qui étaient présens d'engager la Dame à lui permettre de dire deux mots à la jeune Personne en présence de tous les Convives. La Mère refusa. Le Prince offrit de ne lui parler qu'autant de temps qu'il pourrait tenir un charbon ardent dans la main. Cette condition parut si forte, qu'on y souscrivit. Le Duc se retira donc à l'écart avec la Demoiselle; prit un charbon ardent & entama la conversation. Elle dura si long-temps, que la Mère jugea à propos de l'interrompre. Le charbon était éteint. Jugez de la douleur que Charles souffrit en le serrant! Il n'y a que l'horrible spectacle du cadavre pâle & livide d'une Maîtresse adorée, qui puisse éteindre à jamais les feux de l'amour, qui puisse nous conduire dans la plus affreuse solitude; & malgré la jeunesse, l'habitude des plaisirs & de la chère la plus délicate, nous faire couvrir d'une haire & manger des racines C'est ce qui arriva à l'Abbé de Rancé qui idolâtrait la belle Duchesse de Montbazon. Cette Dame étant morte, Rancé ne put se refuser la triste consolation de la voir encore une fois avant qu'on la mît dans le cercueil. Il monta à l'appartement. Qu'il fut frappé, en voyant sa tête

ſéparée du corps ! Il en demanda la raiſon. On lui dit que le cercueil s'étant trouvé trop court, on avait coupé la tête, pour s'éviter la peine d'en faire un plus grand. L'Abbé de Rancé, pénétré d'horreur, s'enfuit à la Trappe, y vit & y meurt en Saint.

LES AVŒUX D'UNE JOLIE FEMME, *par Madame* ***; *chez la veuve Ducheſne, rue S. Jacques*, 2 *vol.* in-12.

Sentimens bien développés; Portraits intéreſſans. En voici un. » Quoique la Baronne d'Olfond ne fût plus jeune, je la trouvai ſéduiſante; de beaux yeux, de la régularité dans les traits, une recherche exceſſive dans les ajuſtemens; elle joignait les prétentions de la coquetterie à la dignité de la femme la plus ſévère; deſirant de plaire par les charmes de ſon eſprit, quoiqu'elle n'en eût que l'apparence; mettant dans ſon babil une prétention fatiguante à la longue, mais déguiſant ce travers à la première vue par un accueil attrayant, des careſſes flatteuſes & réſervées; ſachant prendre les airs les plus oppoſés; ayant le ton d'une prude & la conduite d'une femme galante accommodant ſes principes aux circonſtances, plus encore aux perſonnes qu'elle voulait ſéduire; recherchant les plaiſirs avec fureur, ſe plaignant toujours de leur futilité; égale dans ſa politeſſe, inconſéquente dans des actions; voulant paraître guidée par le cœur, & ne l'étant que par ſes fantaiſies; jouant le ſentiment, & poſſédant l'art de prêter des ridicules à ce qu'elle appellait ſes meilleurs amis ».

LES JARDINS, *ou l'Art d'embellir les Payſages, Poëme. par M. l'Abbé Deli le; chez les Libraires qui débitent les Nouveautés*, in-8. & *in-12. avec figures.*

L'Auteur de ce Poëme célèbre, avoue ingénuement que c'eſt avec la plus grande défiance qu'il livre à l'impreſſion cet Ouvrage, trop attendu, &

Digitized by Google

ſur-tout trop loué. Il prétend encore que l'extrême indulgence de ceux qui l'ont entendu, lui eſt un garant trop ſûr de la rigueur de ceux qui le liront. Que M. l'Abbé Delille ſe raſſure! Tout le monde a acheté ſon Poëme, tout le monde l'a trouvé rempli d'aménité, de graces & de goût. La verſification en eſt ſouvent douce, facile, harmonieuſe; les deſcriptions offrent des traits pittoreſques; dans certains détails, la difficulté eſt vaincue; quelques hardieſſes de verſification produiſent leur effet; enfin la ſenſibilité de l'ame s'y fait quelquefois appercevoir. Avec tant d'avantages, on peut bien avoir des défauts. Ne nous amuſons pas à les chercher. Livrons-nous plutôt au plaiſir de tranſcrire un morceau charmant. Le Chantre ingénieux des Jardins l'adreſſe à Monſeigneur, Comte d'Artois, à propos du joli Séjour de *Bagatelle*.

Et toi, d'un Prince aimable, ô l'Aſyle fidèle!
Dont le nom trop modeſte eſt indigne de toi,
Lieu charmant, offre-lui tout ce que je lui doi,
Un fortuné loiſir, une douce retraite.
Bienfaiteur de mes vers, ainſi que du Poëte,
C'eſt lui, qui dans ce choix d'Ecrivains enchanteurs,
Dans ce jardin paré de poëtiques fleurs,
Daigne accueillir ma muſe. Ainſi du ſein de l'herbe
La Violette croît auprès du Lys ſuperbe.
Compagnon inconnu de ces hommes fameux,
Ah! ſi ma faible voix pouvait chanter comme eux,
Je peindrais tes jardins, le Dieu qui les habite,
Les Arts & l'Amitié qu'il y mène à ſa ſuite.
Beau lieu! fais ſon bonheur. Et moi, ſi quelque jour
Grace à lui, j'embellis un champêtre ſéjour,
De mon illuſtre appui j'y placerai l'image.
De mes premières fleurs, je veux qu'elle ait l'hommage:
Pour elle je cultive, & j'enlace en feſtons
Le Myrte & le Laurier, tous deux chers aux Bourbons.
Et ſi l'ombre, la paix, la liberté m'inſpire,
A l'Auteur de ces dons, je dévouerai ma Lyre.

Digitized by Google

Rapin n'a traité que la partie méchanique de l'Art des Jardins; & M. l'Abbé Delille celle qui cherche dans nos ſenſations, dans nos ſentimens, la ſource des plaiſirs que nous cauſent les ſcènes champêtres & les beautés de la Nature perfectionnées par l'Art. Les Jardins de Rapin ſont ceux de l'Architecte; les Jardins de M. l'Abbé Delille ſont ceux du Philoſophe, du Peintre & du Poëte.

LES CONFESSIONS DE J. J. ROUSSEAU; *chez les Libraires qui vendent les Nouveautés.*

Les Confeſſions du Philoſophe de Genève, jugées différemment par les Enthouſiaſtes, par les Gens ſenſés & par les Indifférens, ont été prodigieuſement recherchées. Le Public y a couru en foule. De-là, les Editions multipliées de tous formats & de tous caractères. Pendant long-temps les preſſes n'ont ceſſé de gémir. Quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours vrai qu'on reconnaît dans cette ſingulière & incroyable production, l'Auteur original qui a tant remué ſon ſiècle & dont la plume de feu lançait des étincelles ſur le papier. Diſons la vérité. Il y a de petites choſes dans cet Ouvrage ſi répandu; mais le ſtyle magique de Jean-Jacques leur donne cet intérêt que tant d'autres Ecrivains ne ſavent pas jetter ſur les plus grands objets. Liſez. » Un jour chez mon Père, étant condamné, pour quelque eſpiéglerie, à n'aller coucher ſans ſouper, & paſſant par la Cuiſine avec mon triſte morceau de pain, je vis & flairai le rôti tournant à la broche. On était autour du feu, il fallut en paſſant ſaluer tout le monde; quand la ronde fut faite, lorgnant d'un coin de l'œil ce rôti qui avait ſi bonne mine, & qui ſentait ſi bon, je ne pus m'abſtenir de lui faire auſſi la révérence, & de lui dire d'un ton piteux, *Adieu rôti.* Cette ſaillie de naïveté parut ſi plaiſante, qu'on me fit reſter à ſouper ». Rouſſeau de Genève fait ainſi le portrait d'une nouvelle Catholique qui demeurait à

Digitized by Google

Aneci, & dont il fut vivement épris au premier coup d'œil. » Madame de Varens avait alors vingt-huit ans; elle avait de ces beautés qui ſe conſervent parce qu'elles ſont plus dans la phyſionomie que dans les traits; auſſi la ſienne était-elle encore dans tout ſon premier éclat. Elle avait un air careſſant & tendre, un regard très-doux, un ſourire angélique, une bouche à la meſure de la mienne, des cheveux cendrés, d'une beauté peu commune, & auxquels elle donnait un tour négligé qui la rendait très-piquante; elle était petite de ſtature, courte même, & ramaſſée dans ſa taille, quoique ſans difformité. Mais il était impoſſible de voir une plus belle tête, un plus beau ſein, de plus belles mains & de plus beaux bras ». Voici à préſent comme Jean-Jacques ſe peint lui-même: » J'étais au milieu de ma ſeizième année; ſans être ce qu'on appelle un beau garçon, j'étais bien pris dans ma petite taille; j'avais un joli pied, la jambe fine, l'air dégagé, la phyſionomie animée, la bouche mignone, les ſourcils & les cheveux noirs, les yeux petits & même enfoncés, mais qui lançaient avec force le feu dont mon ſang était embrâſé ». Nous allons voir notre Philoſophe, trancher du Maître de Muſique à Lauſanne: à peine pourtant ſavait-il déchiffrer un air. Il y a plus: ſans ſe douter de la compoſition, il barbouille d'oreille un morceau & pouſſe la témérité juſqu'à le faire exécuter dans un Concert. Rien de plus plaiſant que le récit de cette aventure. » On s'aſſemble pour exécuter ma Pièce. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, le renvoi des parties. J'étais fort affairé, on s'accorde pendant cinq ou ſix minutes, qui furent pour moi ſix ſiècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier ſur mon pupître magiſtral, les cinq ou ſix coups du *prenez garde à vous*. On fait ſilence, je me mets

Digitized by Google

gravement à battre la mesure, on commence. Non! depuis qu'il existe des Opéras Français, de la vie on n'ouït un semblable charivari! Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on semblait attendre. Les Musiciens étouffaient de rire : les Auditeurs ouvraient de grands yeux & auraient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avait pas moyen ; mes bourreaux de Symphonistes qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un Quinze-Vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant, il est vrai, à grosses gouttes ; mais retenu par la honte, n'osant m'enfuir & tout planter-là. Pour ma consolation, j'entendais autour de moi les assistans se dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne ; l'un, il n'y a rien là de supportable ; un autre, quelle Musique enragée! Un autre, quel diable de sabbat! Pauvre Jean-Jacques, s'écrie notre Philosophe, pauvre Jean-Jacques, dans ce cruel moment, tu n'espérais guères, qu'un jour devant le Roi de France & toute la Cour, tes sons exciteraient des murmures de surprise & d'applaudissement, & que dans toutes les Loges, autour de toi, les plus aimables femmes se diraient à demi-voix : » Quels sons charmans! quelle Musique enchantereſſe! tous ces chants-là vont au cœur » !

MOLIÈRE *à la nouvelle Salle, ou les Audiences de Thalie, Comédie en un Acte & en Vers libres; par M. de la Harpe; chez Lambert & Baudouin, rue de la Harpe*, in-8.

Cadre saillant ; Scènes divertissantes; Ridicules bien saisis; Travers repris avec chaleur; Tirades pleines d'esprit, & de bonnes plaisanteries; style de la chose, pur, correct, élégant; vers à retenir. Lorsque Melpomène dit à Molière, qu'on fait aujourd'hui des Monstres au lieu de Tragédies ; & que Thalie ajoûte, qu'on compose des Farces pour des

Digitized by Google

Comédies; ce Poëte-Philoſophe ne conſerve-t il pas dans ſa réponſe le caractère qu'on lui connait? Il ſemble l'entendre parler lui-même.

Toujours, quand on ſe plaint, on exagère un peu.
Je conçois cependant par un ſi triſte aveu,
Que la ſatiété qui naît de l'abondance,
De vos Arts épuiſés affaiblit la puiſſance.
Ces Arts, ainſi que l'homme, à la longue altérés,
Des âges différens parcourent les dégrés.
Ils ont, tout comme lui, l'éclat de la jeuneſſe,
Et la maturité qui mene à la vieilleſſe,
Mais, ce qu'en'a point l'homme, on peut les rajeunir.
Conſervez cet eſpoir : il doit vous ſoutenir.
Chez le Français ardent, ingénieux, ſenſible,
Croyez, en bien, en mal, tout changement poſſible.

L'Auteur a tiré le meilleur parti de ſon M. *Miſogramme*, & d'un certain M. *Claque*; c'eſt du bon comique. Qu'il eſt plaiſant ce Miſogramme, quand il dit :

De leur maudit jargon, j'ai l'oreille étourdie;
Mon fils en Rhétorique a fait ſa Tragédie:
C'eſt chez moi qu'on bâtit les réputations,
On y crie à l'horreur ou bien à la merveille:
Ma fille à quatorze ans juge déjà Corneille.

Ce M. Claque eſt excellent. Il murmure contre le Parquet de la nouvelle Salle où l'on eſt aſſis.

Et qui n'aurait pas cru le parterre éternel?
Voilà tous mes talens devenus inutiles.

Cet ouvrage piquant était bien digne du ſuccès complet qu'il a obtenu.

RECUEIL D'ÉPITAPHES, *ſérieuſes, badines, Satyriques & burleſques, par M. D. L. P. chez les Marchands de Nouveautés*, 2 *vol.* in-12.

De l'amuſement dans un ſujet ſi triſte. Le bon

Abbé Abeille fit une mauvaise Tragédie qui commençait par ce vers ridicule :

Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roi notre Père ?

Un Plaisant du Parterre s'écria :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

L'illustre Racine, né très-malin, composa cette Epitaphe lorsqu'Abeille décéda.

Ci-gît un Auteur peu fêté
Qui crut aller tout droit à l'immortalité ;
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même bierre ;
Et lorsqu'Abeille on nommera,
Dame Postérité dira :
Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Voltaire a fait aussi des Epitaphes. En voici une.

Ci-gît qui toujours bredouilla
Sans avoir pu jamais rien dire,
Beaucoup de livres farfouilla
Sans avoir jamais pu s'instruire,
Et beaucoup d'écrits barbouilla
Que personne ne pourra lire.

Cette seconde, faite par le même, pour un illustre Capitaine (le Duc de Rohan) est tout-à-fait digne de l'Auteur de la *Henriade* :

Avec tous les talens le Ciel l'avait fait naître.
Il agit en Héros, en Sage il écrivit.
Il fut même un grand homme en combattant son Maître,
Et plus grand lorsqu'il le servit.

Encore une Epitaphe de Voltaire :

Ci-gît dont la suprême loi
Fut de ne vivre que pour soi.

Digitized by Google

Paſſant, garde-toi de le ſuivre ;
Car on pourrait dire de toi :
Ci-gît qui ne dut jamais vivre.

On ne connaiſſait pas les vers ſuivans que Deſpréaux fit pour M. Colbert :

En vain mille jaloux qu'offenſe ta vertu,
Et dont on voit l'orgueil à tes pieds abattu,
De tes ſages exploits veulent ſouiller la gloire.
L'Univers qui les ſait n'a qu'à les publier.
Contre tes ennemis laiſſe parler l'Hiſtoire :
C'eſt au Ciel qui te guide à te juſtifier.

Ce *Recueil d'Epitaphes* eſt ſemé d'Anecdotes. S'agit-il du Duc de Rohan ? on trouve cette plaiſanterie. » Le Duc de Rohan voyageant en Suiſſe & ſe trouvant indiſpoſé, on lui fit venir le plus célèbre Médecin du Canton, qui s'appellait le Docteur Thibaud. Il me ſemble, lui dit le Duc, que votre viſage ne m'eſt pas inconnu. Cela pourrait bien être, lui dit le Docteur, puiſque j'ai eu l'honneur d'être le Maréchal de votre Ecurie. -- Et comment diable vous trouvez-vous aujourd'hui Médecin ? Et comment pouvez-vous traiter ici vos Malades ? -- Comme les chevaux de votre Excellence. Il eſt vrai qu'il en meurt pluſieurs, mais j'en guéris beaucoup. De grace, Monſeigneur, ne me décélez pas, & laiſſez-moi continuer de gagner ma vie avec Meſſieurs les Suiſſes ». Arrêtons-nous à Jean Bart & au Comte de Grammont.

Le fameux Jean Bart, amené à Verſailles par le Chevalier de Forbin, fumait ſa pipe dans l'embraſure d'une fenêtre ouverte. Louis XIV l'ayant fait appeller, lui dit : » Jean Bart, je viens de vous nommer Chef-d'Eſcadre : -- Vous avez bien fait, Sire, répondit le Marin en retournant ſa pipe ». Cette réponſe ayant excité un grand éclat de rire parmi les Courtiſans qui la trouvaient auſſi abſurde que brutale :» Vous vous trompez, Meſſieurs, leur

Digitized by Google

dit gravement Louis XIV ; cette réponſe eſt celle d'un homme qui ſent ce qu'il vaut, & qui compte m'en donner bientôt de nouvelles preuves ».

Le Comte de Grammont trouvant un jour deux de ſes Valets qui ſe battaient l'épée à la main, voulut ſi abſolument en ſavoir la cauſe, que l'un d'eux lui avoua qu'ils lui avaient volé cinq louis d'or, & que la querelle venait de ce que ſon Camarade voulait en avoir trois. Tenez, dit-il, en en tirant un autre de ſa poche : vous êtes de grands marauds de vous égorger ainſi pour un louis » !

DE LA NATURE *& de l'Homme, Pièce qui a été lue dans une Séance de l'Académie Françaiſe & qui a concouru pour le Prix de 1782. Par M. le Chevalier de Rivarol ; chez les Marchands de Nouveautés.* in 8.

Pour Epigraphe : *In Armis atque Poëſi.* De la Philoſophie, du ſentiment & des vers bien tournés. L'Auteur, après être entré dans tous les détails qui concernent ſon ſujet, s'adreſſe ainſi à l'Amour :

O toi, divin Amour ! dont le nom ſeul m'enflamme,
De tes feux épurés brûle toujours mon ame ;
Sans toi, depuis long-temps je n'exiſterais plus,
Ton flambeau ranima mes eſprits abattus.
Jeune, j'allais périr, tu m'offris Eugénie,
La pudeur ſur ſon front à la grace eſt unie ;
Son cœur eſt vertueux, il eſt né pour le mien,
Je deſire, j'eſpère, & ne demande rien.
Sa tendreſſe adoucit les peines que j'endure ;
Et quand le jour m'éclaire, & dans la nuit obſcure,
Son image me ſuit & conſole mon cœur :
Jamais l'Amant aimé ne connut le malheur.

LE COMTE ET LA COMTESSE DU NORD, *Anecdote Ruſſe, faiſant ſuite aux nouveaux Eſſais ſur Paris ; par M. le Chevalier du Coudrai ; chez Bélin, rue S. Jacques.*

» Le Samedi 25 Mai (ce ſont les propres termes

de l'Auteur) j'entrai par hasard au grand Café du Théâtre Français. Plusieurs Nouvellistes habiles & Politiques profonds, parlèrent de M. le Comte & de Madame la Comtesse du Nord, qui, ce jour là précisément, honorèrent le Spectacle de leur présence. Un de ces Messieurs éleva la voix & dit : *Je sais que le Chevalier du Coudrai a déjà commencé le Recueil de ces deux illustres Voyageurs.* AVIS AU LECTEUR, me suis-je dit tout-bas. Dans les Spectacles, aux promenades, mes connaissances m'abordèrent sans cesse en me disant : *Vous travaillez aux Anecdotes de M. le Comte & de Madame la Comtesse du Nord. Cet ouvrage vous appartient ; le Public s'y attend.* La modestie eût été déplacée, & le refus malhonnête. Je pris la résolution d'écrire, & de ramasser des matériaux pour former une Brochure digne d'être offerte au Public ».

DISCOURS *prononcé dans l'Eglise Métropolitaine d'Auseh, pour la Bénédiction des Guidons du Régiment du Roi, Dragons, par Messire Marc-Antoine de Noé, Evêque de Lescar*; in-4. *chez Monory, rue des Fossés S. Germain.*

On sait que M. l'Evêque de Lescar a fait une étude toute particuliere des Orateurs Grecs. L'esprit de ce docte Prélat est si rempli des richesses de la vénérable Antiquité, qu'il n'est pas étonnant qu'on en découvre les semences chez lui, semences, hélas! qui germent si peu dans nos têtes à la mode. Massillon a fait aussi un Discours pour la Bénédiction des Drapeaux de Catinat ; mais M. de Noé nous paraît ici seulement, l'emporter sur l'un des plus grands hommes dont l'Eglise de France puisse se vanter. Voyez combien M. l'Evêque de Lescar inspire de courage aux Défenseurs de la Patrie ! » Un Soldat de Turenne, leur dit-il, plein de l'idée de ce grand homme, l'avait sans cesse devant les yeux, & le trouvait par-tout ; un Soldat du Dieu vivant

Digitized by Google

marche toujours en ſa préſence. Ce n'eſt point le Tribun; ce n'eſt point le Centurion qu'il redoute; c'eſt l'œil de l'Etre ſuprême, cet œil ſi vif, ſi pénétrant, qui le voit en tout tems, qui le ſuit en tous lieux; c'eſt ce témoin incorruptible qui dépoſerait de ſa fuite; ce Juge inexorable qui le punirait de ſa lâcheté ».

LES ÉTRENNES DE LA VERTU, *chez Savoye, rue S. Jacques, petit* in-12.

Recueil qu'on ne peut lire qu'avec attendriſſement; c'eſt une foule d'actions honnêtes. On y voit éclater par-tout la juſtice, la bienfaiſance, l'humanité. L'Auteur de cette Collection aura tous les bons cœurs pour lui; il fait ſi bien connaître le ſien! Quelle émulation ne va-t il pas donner aux jeunes gens? Il les excitera à devenir compâtiſſans, & à chérir la vertu. Au milieu de tant de traits généreux, nous nous bornerons à en faire connaître deux ou trois. -- Le Prince de Montbarrey préſenta à LOUIS XVI une Liſte des jeunes gens qui ſollicitaient de l'emploi & dont le nombre était quatre fois plus grand que celui des places à remplir. Le Roi, après avoir examiné cette Liſte, raya les perſonnes qui avaient de puiſſantes recommandations. » N'eſt-ce pas une affaire d'équité, dit le Monarque, que de donner la préférence à ceux qui, n'ayant ni amis ni protecteurs, méritent, par cette ſeule conſidération, d'être ſecourus? -- Un Officier à qui ſe courage ne manquait pas, mais dont les forces & la ſanté étaient affaiblies, vint trouver l'Empereur pour lui demander ſa retraite. -- Combien y a-t-il que vous êtes au Service, lui demanda ce Monarque? -- Quarante ans. -- Et quel âge avez-vous? -- Soixante & dix ans. -- Soit: vous aurez pour penſion vos appointemens; je vous remercie de votre fidélité. -- Oſerai-je demander une ſeconde grace à Votre Majeſté? -- Parlez. -- Je déſirerais me

retirer auprès de mon Père, & la penſion qu'il vous plaît de m'accorder, partagée avec lui, l'aiderait à vivre. -- Vous avez encore votre Père? & quel âge a-t-il donc? -- Cent dix ans. Il ſe porte encore aſſez bien, & me fait mander qu'il n'a d'autre deſir que celui de me revoir & de mourir dans mes bras. -- Accordé. Allez vers ce vénérable Pere, & ſaluez-le de la part de JOSEPH II.

Louis XVI chaſſant dans le Parc de Verſailles, & aux environs, demanda aux Payſans, pourquoi les foins qui lui paraiſſaient mûrs étaient encore ſur pied? Ces bonnes gens répondirent que les Officiers des chaſſes avaient défendu de faucher avant la Saint Pierre, à cauſe des nids de perdrix. » Et moi, répliqua le Roi, je vous ordonne d'y travailler ſans délai : je ne veux pas que vos foins ſoient perdus pour conſerver mon gibier.

LES APRÈS-SOUPÉS *de Société ; chez l'Auteur, rue des Bons-Enfans, vis-à-vis la Cour des Fontaines du Palais Royal.*

Rien de mieux imaginé, rien de plus joliment exécuté. L'empreſſement du Public à ſe procurer ces *Après ſoupés*, eſt fort au-deſſus de tous les éloges qu'on pourrait leur donner.

COURS *de Médecine-Pratique, rédigé d'après les principes de M. Ferrein ; par M. Arnault de Nobleville. Nouvelle Edition, augmentée ; chez Debure l'aîné, Quai des Auguſtins,* 3 *vol.* in-12.

L'illuſtre Ferrein, Docteur & Docte, eſt mort depuis pluſieurs années. Il était Profeſſeur d'Anatomie & de Chirurgie au Jardin du Roi, Profeſſeur & Lecteur en Médecine au Collége Royal, & Penſionnaire de l'Académie des Sciences. Ce ſavant homme a été le Maître de preſque tous ceux qui profeſſent aujourd'hui avec éclat l'Art ſi difficile de guérir. C'eſt un grand ſervice qu'on a rendu au Public en mettant au jour ſon *Cours de Médecine-Prati-*

Digitized by Google

que. Tout y eſt conforme à la bonne & ſaine Doctrine, & à la plus ſage expérience. Point de théorie vague qui égare. La vérité pure y regne ; la Nature y eſt ſuivie pas à pas. Il y a des augmentations conſidérables dans cette nouvelle Edition, entre autres un Mémoire ſur les inflammations du bas-ventre, & particuliérement ſur celles du foie.

NOUVEAUX PRINCIPES DE PHYSIQUE, *par M. Carra, chez Eſprit, au Palais Royal, 2 vol.* in-8.

Quel ſera le véritable Philoſophe, demande M. Carra? une Intelligence ſuprême, un Dieu? Non ; ce ſera un homme, & un homme ſimple, dont le caractère ſe ſera formé de l'habitude de réfléchir, & du beſoin d'être homme de bien. C'eſt par de tels moyens qu'il aura inſenſiblement des mœurs pures, & une humeur paiſible ; qu'il cherchera dans la Religion des motifs de conſolation pour l'avenir, & des préceptes d'indulgence, de pardon & de bienfaiſance, même envers ſes plus cruels ennemis ; qu'il trouvera dans la Morale des principes très-fondés d'honneur, d'honnêteté, de juſtice, de probité & d'humanité ; qu'il s'accommodera aux uſages avec décence, ſimplicité & convenance d'état & de fortune ; qu'il accueillera les pauvres & les infortunés avec un air de bonté mêlé de crainte, comme s'il était ſur le point de leur demander pardon d'être plus riche & plus aiſé qu'eux ; qu'il parlera avec circonſpection, mais dignité, aux Grands ; qu'il repréſentera avec douceur à ceux qui lui ſont ſubordonnés, les inconvéniens qui peuvent réſulter pour eux de l'oubli de leurs devoirs, & du déſordre de leur conduite ; qu'il abandonnera au torrent de leurs inconſéquences & au déſordre de leurs paſſions ceux qui ſe trouvant placés à la tête des Sociétés, ne veulent plus reconnaître d'autre Maître que leur volonté, & d'autres loix que celles qu'ils font ; qu'il ne ſe permettra aucune déclamation contre eux,

parce

parce que c'eſt à la Religion à les avertir, à la Nature à les punir pendant leur vie, & à l'Etre ſuprême à venger la Société après leur mort; qu'il adorera cet Etre ſuprême, parce qu'il eſt l'Auteur de la Nature, le Conſolateur des gens de bien, & le Fléau des méchans; enfin qu'il reſpectera ſans ceſſe les Miniſtres de la Religion, quand même il s'en trouverait quelqu'un parmi eux dont la conduite aurait ſcandaliſé les bonnes mœurs. -- Quel beau Portrait! C'eſt celui d'un Sage.

NOUVEAUX ESSAIS *Hiſtoriques ſur Paris, pour ſervir de ſuite & de Supplément à ceux de Saint-Foix; chez Bélin, rue S. Jacques*, 3 vol.

La timide Colombe, dit M. le Chevalier du Coudrai, n'a pas le vol hardi de l'Aigle audacieux. Cependant, à l'entendre, ſon *Supplement* eſt plus analogue à notre façon de voir, de penſer & de ſentir.

VIE DE M. LE PRÉSIDENT DE LAMOIGNON, *par M. Gaillard; chez Nyon l'aîné, rue du Jardinet*, in-4.

Cette Vie d'un de nos plus illuſtres Magiſtrats a été écrite d'après les Mémoires du Tems & les Papiers de la Famille. Elle ſe trouve à la tête de la nouvelle Edition des *Arrêtés de Lamoignon*. Pluſieurs des Anecdotes que le Savant & laborieux Biographe rapporte, n'étaient point connues. A la mort de M. de Bellièvre, le Cardinal Mazarin ſongea à donner la premiere Préſidence à M. de Lamoignon qui était alors Maître des Requêtes. Celui-ci ne ſollicitait auprès du premier Miniſtre qu'une place de Préſident à Mortier. Dès la premiere entrevue, Son Eminence lui parla ainſi: » Ne me dites rien, je ſonge à vous plus que vous ne penſez ,,. Une autre fois, le Cardinal ayant bien fermé ſon Cabinet, lui adreſſa ces paroles: » Faiſons connaiſſance, je vous prie; car je ne vous connais que de réputation; vous êtes un de ceux que je connais le moins, vous ne

Digitized by Google

m'avez jamais fait la cour, je ne vous ai vu ni au jeu, ni aux autres divertiſſemens, ni dans les viſites familières qui forment les connaiſſances & les amitiés. Dites-moi quelles ſont vos habitudes » ? L'interrogatoire fini, Son Eminence ajouta : » Voilà la confeſſion faite, venons aux paroles ſacramentales : vous ſerez de cette affaire-ci, ou Préſident à mortier, ou Premier Préſident ; je dis plus, vous ſerez Premier Préſident ». M. de Lamoigon fit une troiſième viſite au Cardinal qui lui dit : » Je perſiſte, vous ſerez Premier Préſident, parce que je le veux, parce que le Roi le veut, & parce que Dieu le veut ». -- M. le Premier Préſident de Lamoignon eut un fils qui fut d'abord Avocat-Général. C'eſt de lui dont Deſpréaux a dit :

Et Thémis, pour voir clair, a beſoin de tes yeux.

Le premier Avocat-Général, (Denis Talon) avait une penſion de ſix mille livres. On propoſa d'en donner une ſemblable à M. de Lamoignon. On fut enſuite ſix mois ſans en parler. » Vous ne me parlez pas de votre penſion, lui dit un jour Louis XIV? -- Sire, j'attends que je l'aye méritée. -- A ce compte » répliqua le Roi, je vous dois des arrérages ».

HISTOIRE DE MISS-ELISE WARWICK, *traduite de l'Anglais; chez Mérigot le jeune, quai des Auguſtins.*

Quelques ſituations Dramatiques, mais beaucoup de ſuperfluités, beaucoup de choſes qui bleſſent le bon goût. Il y a cependant dans cette Hiſtoire romaneſque, pluſieurs morceaux qui font plaiſir. Voici une légère eſquiſſe du ſujet. Le Lord Huntlei aime paſſionnément Eliſe. La délicateſſe de cette jeune Perſonne lui fait refuſer un mariage, unique objet de ſes vœux, parce que Miladi Huntlei, amie d'Eliſe & mère de ſon Amant, s'y oppoſe. Eliſe Warwick quitte l'Angleterre, ſe retire dans un aſyle

Digitized by Google

ignoré, & pour déterminer Huntlei à l'oublier, lui écrit l'Hiſtoire de ſa vie qui n'eſt qu'un tiſſu de fatalités & de maux.

LES SOUPIRS *d'Euridice dans les Champs Eliſées, par M. de Vixouze; chez les Marchands de Nouveautés.*

Quatre vers heureux :

De l'Hymen, de l'Amour, tu rallumes les feux
Ceinture de Vénus; & vous folâtres Jeux,
Ris charmans, revenez : qu'une grace nouvelle
Aux yeux de mon Epoux me rende encor plus belle.

LETTRES *écrites de Suiſſe, d'Italie, de Sicile & de Malthe, par M. ***, chez Morin, rue S. Jacques, 6 vol.* in-12.

Style rapide, mais quelquefois négligé. L'Auteur de ces Lettres montre un eſprit très-cultivé & l'ame la plus ſenſible. Turin, Milan, Parme, Modène, Bologne, Florence, Sienne, le Véſuve, Pouzzole, Baies, Cumes, Palerme, Malthe, Veniſe, Padoue, &c, &c. lui fourniſſent nombre d'obſervations dont l'inſatiable curioſité du Public doit être ſatisfaite.

LE CHEVALIER DE JORDANS, *ou Aventures d'un Provincial; chez Baſtien, rue du Petit-Lion, 2 Parties.*

Les ridicules du jour ſont l'objet de la premiére Partie. Il y a de l'intérêt & des caractères bien deſſinés dans la ſeconde, ſur-tout une Hortenſe, femme bienfaiſante, & un Supérieur d'une Chartreuſe qui eſt le plus humain des Religieux.

L'APOLLON MODERNE, *ou le developpement intellectuel par les ſons de la Muſique, par M. C. R. Brijon; chez les Marchands de Nouveautés.*

L'Auteur prétend avoir fait une » nouvelle découverte de premiére culture, aiſée & certaine pour parvenir à la réuſſite dans les Sciences : » Il offre auſſi » un nouveau moyen d'apprendre la Muſique ».

Digitized by Google

Il s'agit d'avoir un violon bien d'accord & de jouer aux Commençans la Gamme en montant & en descendant. En Allemagne, dit M. Brijon » malgré les rigueurs du froid, les brouillards, & toute l'ingratitude du climat, la culture des organes y eſt fructueuſe comme ailleurs ».

HISTOIRE GÉNÉALOGIQUE DE LA GRÈCE, *par M. Couſin Deſpréaux ; chez Durand neveu, rue Galande, 7 vol.*

Ouvrage ſavant & plein d'érudition. On y trouve l'origine, le progrès & la décadence des Sciences, des Arts, des Lettres, de la Philoſophie, &c. Voici le ſingulier Décret des Lacédémoniens, lancé contre le Muſicien Timothée. » Puiſque Timothée de Milet, venu dans notre Ville, y a fait outrage à l'ancienne Muſique ; que rebutant la Lyre à ſept cordes, & y gliſſant un grand nombre de ſons, il a bleſſé les oreilles de la jeuneſſe ; on a jugé à propos que les Rois miſſent l'affaire en délibération, & que les Magiſtrats blâmaſſent Timothée, & l'obligeaſſent à retrancher de ſa lyre à onze cordes celles qui ſont de trop, afin que chacun, témoin de la ſévère police de la Ville, ſe garde d'introduire dans Sparte, rien d'oppoſé aux bonnes mœurs ».

SILIUS ITALICUS, *par M. Lefebvre de Villebrune, rue & Hôtel Serpente.*

Texte le plus pur de cet Auteur Latin qui vivait ſous l'Empereur Néron. M. de Villebrune nous en offre auſſi la Traduction Françaiſe en trois Volumes in-12. Cette Verſion eſt très-fidelle, & nous a paru bien écrite.

L'AMOUR ET LA FOLIE, *Opéra-comique en trois Actes, en Vaudevilles & en Proſe, chez Brunet, rue & à côté de la Comédie Italienne*, in-8.

Aſſez joli petit ouvrage. Tout le monde connaît la charmante Fable de La Fontaine dont voici la fin :

Digitized by Google

Le réſultat de la ſuprême Cour,
Fut de condamner la Folie
A ſervir de guide à l'Amour.

Cet Opéra-comique ſe termine de même. L'imagination y domine, la gaieté s'y montre; mais il ſerait mieux que les jeux de mots & les équivoques y fuſſent moins mêlés à quelques traits de bon comique.

ELOGE *de M. le Marquis de Courtenvaux, par M. le Marquis de Condorcet; chez Moutard, rue des Mathurins.*

Beau parallèle des deux Ancêtres de l'Académicien qui fait l'objet de cet Eloge. » Le Chancelier le Tellier, Triſayeul de M. de Courtenvaux, avait fondé la grandeur de ſa Famille, que le Marquis de Louvois ſon fils accrut encore. Tous deux ont montré une grande habileté dans les affaires; mais la fineſſe dominait dans la politique du Père, & la fermeté dans la conduite du fils. Tous deux étaient infatigables dans le travail, ſimples & auſtères dans leur vie privée. On leur a reproché également de la dureté & l'amour du Deſpotiſme. Ils paſſaient pour inflexibles; mais le Chancelier avait été ſouple ſous Mazarin, & Louvois ne pliait pas même ſous Louis XIV. L'un voilait ſon caractère ſous les dehors de la modeſtie & par la pratique des vertus religieuſes; l'autre ſe plaiſait à le déployer tout entier. La fortune que laiſſa Louvois fut immenſe, & elle était formée toute entière par les dons répétés de Louis XIV. On eût été en droit d'exiger du Miniſtre plus de modération; mais ſes ennemis même n'ont pu accuſer ſon intégrité, & l'on ne croyait pas alors qu'il fût permis de porter le déſintéreſſement juſqu'à refuſer les bienfaits du Souverain. Enfin la Poſtérité qui ſe rappelle avec terreur la ſévérité qu'il montra dans l'exercice du droit rigoureux de la guerre, & qui ne peut le compter au nombre des Mi-

miſtres amis du Peuple, n'attache point encore ſes regards ſans quelque admiration ſur ce miniſtère illuſtré par trente années de victoires ».

L'Éventail, *Poëme en quatre Chants, par M. Milon, chez Deſenne, au Palais Royal, Paſſage de Richelieu.*

On eſtime l'*Eventail*, petit Poëme Anglais de Gay. M. Milon n'a fait que ſuivre le plan de cet Auteur ingénieux, ſans s'y aſſujettir. C'eſt aux Gens de Lettres, dit-il, à prononcer ſur cet Eſſai. Au reſte, je n'ai cherché qu'à plaire au Public, & qu'à mériter de ſa part l'indulgence qu'il ne peut refuſer au début d'un jeune Athlète.

Opuscules *de M. l'Abbé Fleury; chez Deſprès, rue S. Jacques, 5 vol.* in-8.

Quelque riche que ſoit cette Collection, les *Mœurs des Iſraélites*, *l'Inſtitution au Droit Eccléſiaſtique*, en feront toujours le principal ornement. Joignez à ces deux bons Ouvrages les excellens Diſcours répandus dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, & vous aurez la plus grande idée du docte & infatigable Abbé de Fleury. Ce fut ſur lui que le Régent de France jetta les yeux en 1716 pour la place de Confeſſeur de Louis XV, » parce qu'il n'était, diſait le Prince, ni Moliniſte, ni Janſéniſte, ni Ultramontain ». Voltaire porte ce jugement de l'Abbé de Fleury. » Il vécut à la Cour dans la ſolitude & le travail. Son Hiſtoire de l'Egliſe eſt la meilleure qu'on ait jamais faite.

Agis, *Tragédie en cinq Actes & en Vers, par M. Laignelot: chez Demonville, rue Chriſtine*, in-8.

Une Scène, qui ſans les deux grands pivots de la Tragédie, la terreur & la pitié, fait naître un ſentiment d'admiration

Histoire de Charlemagne, *par M. Gaillard; chez Moutard, rue des Mathurins, 4 vol.* in-12.

Excellent portrait de cet Empereur. » Charlemagne ſera toujours le plus grand nom dont s'honorera

Digitized by Google

la France. Ses loix subsistent, & l'Europe leur doit encore une partie de sa police. Le Vainqueur des Sarrasins & de tant d'autres ennemis, pourrait ne paraître que redoutable, peut-être même odieux; c'est l'Auteur des Capitulaires qui est grand, c'est le Fondateur de l'Université, des Académies ou d'établissemens correspondans, & qui en ont donné l'idée. Si la guerre ne l'avait continuellement détourné du bien qu'il projettait, il n'est rien qu'on n'eût dû attendre d'un génie tel que le sien. Il fut grand en tout. Si on l'envisage du côté des qualités extérieures, nul ne lui fut comparable pour la figure, pour la taille, pour la force, pour l'agilité. Si on considère de plus nobles avantages, il y a en lui seul de quoi composer une foule de bons ou de grands Rois qui seraient tous vaincus par lui, chacun dans sa qualité dominante. Il leur serait encor supérieur à tous par sa munificence. Il fut le plus aumônier & le plus charitable des hommes. Les Payens mêmes l'appellaient le *Père de l'Univers*. Enfin ce Prince avec des défauts qui étaient de son siècle, des talens, des lumières, & des vertus, qui n'étaient que de lui, fut certainement le plus extraordinaire des hommes, le plus étonnant des Monarques; & les Français furent sous lui le premier Peuple du Monde ». Voulez-vous voir Charlemagne dans sa vie privée? Lisez l'Anecdote qui suit. Elle vous prouvera combien ce grand Monarque dédaignait le luxe & chérissait la simplicité si convenable aux Héros. -- La Conquête de l'Italie (c'est notre célèbre Historien qui parle) fit naître le goût des habits de soie ornés de ces riches pelleteries que les Vénitiens rapportaient du Levant. Un jour Charlemagne voyant ses Courtisans ainsi parés, leur proposa une partie de chasse, & monta sur-le-champ à cheval, par la pluie, par la neige, couvert, selon son usage, d'une grosse peau de mouton attachée négligemment sur

Digitized by Google

l'épaule, & qu'il tournait à ſon gré d'où venait le vent & la pluie. Les Courtiſans n'oſèrent point ne le pas ſuivre. Leurs magnifiques pelleteries & leurs fragiles ſoieries furent déchirées par les ronces, & gâtées par la neige. Au retour de la chaſſe, tranſis de froid, n'aſpirant qu'au moment de réparer le déſordre de leur habillement, ils voulurent ſe retirer. Charles ne les en laiſſa pas les maîtres. Séchons-nous, dit-il, en s'approchant d'un grand feu, & en les exhortant à l'imiter. Il s'amuſait de leur embarras; il ne paraiſſait pas s'appercevoir, que le feu en ſéchant leurs habits, faiſait retirer & grimacer les bandes de peaux dont ils étaient ornés, & achevait de les mettre hors d'état de ſervir. En congédiant les Chaſſeurs, il leur dit, demain nous prendrons notre revanche, & avec les mêmes habits. Quand ils reparurent le lendemain avec leurs habits tout déformés, & tombant en lambeaux, ils fournirent à la Cour un ſpectacle riſible. Le Roi, après les avoir beaucoup raillés, leur dit: » Fous que vous êtes, connaiſſez la différence de votre luxe & de ma ſimplicité; mon habit me couvre & me défend; ſi la fatigue vient à l'uſer, ou le mauvais tems à le gâter, vous voyez ce qu'il m'en coûte, tandis que le moindre accident vous coûte des tréſors.

TRADUCTION DE SALLUSTE, *avec le Texte & des Notes Critiques, par J. H. Dotteville; chez Onfroy, rue du Hurepoix, vol* in-12.

Cette quatrième Edition prouve le ſuccès qu'a eu cette Traduction. Le P. Dotteville s'eſt appliqué dans ſes corrections à reſter le plus près de l'Original qu'il lui a été poſſible.

OBSERVATIONS HISTORIQUES, *ſur la Littérature Allemande, par un Français: ſuivies de Remarques ſur le Théâtre Eſpagnol, par le Baron de Croneck, & de quelques Lettres ſur Leibnitz, & ſur M. Geſner; chez Savoye, rue S. Jacques, petit* in-8.

Tout ce qu'on peut deſirer ſur la Littérature Alle-

mande, ancienne & moderne, se trouve réuni dans ces *Observations*. Vers la fin du siècle dernier, dit l'Auteur, le Père Bouhours mettait de bonne-foi en question si un Allemand pouvait être Bel-Esprit? Comme quelques Pédans d'Allemagne demandent aujourd'hui, pour récriminer, si un Français peut avoir du bon sens. L'Auguste Philosophe de Sans-Souci, qui avait assez d'indifférence pour la Littérature de son Pays, vient pourtant de s'en occuper dans un Ecrit plein de grandes vues pour la réforme des Etudes. Ce Monarque qui se fait gloire de ne savoir d'Allemand que ce qu'il lui en faut pour commander ses troupes & pour faire rendre justice au Meunier Arnold, voulut voir Gellert. Frédéric le fit venir, s'entretint avec lui sur ses Fables, & finit par lui demander où il les avait prises. » Sire, répondit Gellert, mes amis me disent que je suis original ». Dans les *Remarques sur le Théâtre Espagnol*, on prouve invinciblement que nos Auteurs n'ont pas cessé de mettre à contribution les Dramatiques de cette Nation. Passons aux Anecdotes sur la vie privée de Lebnitz. En voici une qui peint au naturel le caractère de cet homme illustre. » Ce Philosophe faisait venir fort souvent chez lui des Enfans de l'un & l'autre sexe, & leur ordonnait de se livrer devant ses yeux, aux amusemens de leur âge. Tranquillement assis dans son fauteuil, il prenait plaisir à épier la Nature dans les uns & dans les autres; & quand son ame avait assez joui de ce spectacle innocent, il renvoyait ces Enfans après leur avoir fait donner quelques sucreries ».

LA LÉVITE CONQUISE, *Poëme en deux Chants, par M. de la Montagne; chez la veuve Ballard & fils, rue des Mathurins.*

L'Auteur est jeune, & voilà son premier ouvrage.

Les quatre premiers vers du Poëme ſont harmonieux :

Je chante une Beauté, qui d'un Peuple volage,
Par un nouveau coſtume enchaînant le ſuffrage,
Aux regards des Français, la premiere a montré
Des Enfans de Lévi l'habillement ſacré.

Il eſt queſtion du fameux Janot dans la *Lévite conquiſe*.

Que vois-je ? c'eſt Janot la lanterne à la main.
Janot, heureux Janot, jouis de ton deſtin;
Homere eſt mort de faim ſans avoir vu ſa gloire :
Tu te vois immortel.....

RECUEIL *d'Evénemens curieux & intéreſſans ; chez Lamy, quai des Auguſtins, 2 vol.*

C'eſt un tableau hiſtorique & philoſophique de l'année 1781. Le fameux Hyder-Ali, Roi de l'une des parties de la preſque-Isle de l'Inde, n'y eſt pas oublié. Tel eſt le portrait qu'on nous en donne. » Il a une taille fort avantageuſe, le port noble & majeſtueux, le regard effrayant & la voix rauque. Malgré l'habitude qu'il a du commandement, il met beaucoup de douceur dans ſes manieres. Ses amis qui ſont en grand nombre, partagent ſes plaiſirs ; & plus affable & plus ouvert que ne le ſont les Deſpotes de l'Aſie, il admet familierement à ſa table ceux qu'il croit mériter ſon eſtime & ſon attachement. On remarque qu'il ſe diſtingue par des ſingularités qui forment un objet très-important dans ſon Pays. Il ne porte ni barbe ni mouſtache, il ne fume jamais le *houkſe*, comme les autres Orientaux ; il boit beaucoup de liqueurs fortes ; & telle eſt la force de ſon tempérament, que, malgré ce genre d'intempérance, on ne l'a jamais vu ivre ». Ce Prince Aſiatique, la terreur des Anglais, répondit au Gouverneur de leur Compagnie des Indes qui lui deman-

Digitized by Google

dait avec menace une redevance de dix lacques de piaſtres : » Inceſſamment j'irai payer ce tribut en Perſonne ».

AMINTE, *Paſtorale du Taſſe, ſuivie d'un intermede ; nouvelle Traduction en vers, avec le texte ; chez Viſſe, rue de la Harpe*, in-12.

Il y a long-temps que la réputation de l'*Aminte* eſt faite, puiſque ce chef-d'œuvre du Taſſe, dans le genre paſtoral, fut repréſenté ſur le Théâtre de Ferrare l'an 1573. Voici un couplet qui donnera une idée de la maniere du nouveau Traducteur ;

Médite qui voudra les leçons de l'Attique ;
Divin Amour, de ton Art merveilleux,
Deux beaux yeux animés, m'inſtruiront toujours mieux ;
Et les vers négligés que ſur l'écorce antique
Grave une main ruſtique,
Pour un cœur enflammé ſeront d'un plus grand prix
Que les doctes Ecrits
Du Pinde & du Portique.

HISTOIRE DE SAINT-KILDA, *traduite de l'Anglois ; chez Knapen, & fils, au bas du Pont Saint Michel.*

Vous avez la deſcription de cette Iſle remarquable ; les mœurs & les coutumes de ſes Habitans ; les antiquités Religieuſes & Payennes qu'on y a trouvées, avec pluſieurs autres particularités curieuſes & intéreſſantes.

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE, *fait en 1777 & 1778 ; chez Barrois jeune, Libraire, rue du Hurepoix*, 2 *vol.* in-12.

On y traite des mœurs, des monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théâtre, de la Législation, des Tribunaux particuliers à ce Royaume, & de l'Inquiſition. Le dernier article offre de nouveaux détails ſur l'état actuel de ce Tribunal, & ſur

Digitized by Google

une procédure récente & fameuse. En parlant du beau Royaume de Grenade, dont la perte est si regrettée par les Maures, on rapporte ce fait. Un Ambassadeur de cette Nation venu à Madrid, il y a dix ans, demanda au Roi d'Espagne la permission d'aller à Grenade & l'obtint. A peine fut-il entré dans la principale place de la ville, que se mettant à pleurer, il prononça ces mots : » Mes Ancêtres ont perdu bien sottement cette terre délicieuse ».

IDYLLES *& Poëmes champêtres, par M. Léonard ; chez Desenne, au Palais Royal, Passage de Richelieu*, in-8.

M. Léonard est le Gesner Français. C'est la même aménité, c'est ce même naturel, c'est ce même goût, cette même aptitude pour l'Art du dessin. L'un l'autre ont le double talent de crayonner pour les yeux une fête champêtre & de la peindre à l'imagination dans des vers tendres & gracieux, où respire le pur sentiment. Tous deux n'affectent point le bel-esprit, contens d'avoir celui qui convient à leur genre. Tout le monde ne doit-il pas chérir l'aimable Poëte qui vous dit :

Le front paré de guirlandes légères,
Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or,
Et les amours des naïves Bergères:
Printems du monde! âge heureux de nos pères
Dans mes chansons puisse-tu naître encor!

. . . . . .

Heureux le Philosophe, heureux l'homme sensible,
Jaloux de s'élancer vers l'Immortalité,
Qui parcourt des beaux Arts la carrière pénible,
Pour attacher un jour sur sa cendre paisible
Les regards satisfaits de la Postérité!
Plus heureux qui chéri de sa jeune Maîtresse,
Vit dans l'indépendance & dans l'obscurité,
Qui bercé dans les bras de la molle paresse,

Digitized by Google

Redoutant peu l'envie & la célébrité,
A l'ombre du Bosquet que lui-même a planté,
Soupire quelques vers, enfans de sa tendresse,
Goûte en paix le bonheur que sa Muse a chanté,
Et couvre le sentier qui mene à la vieillesse
Des roses de l'amour & de la volupté!

Nous n'en citerons pas davantage, parce que nous avons embelli nos Mélanges de plusieurs morceaux charmans tirés du Recueil de M. Léonard.

DOUTES *sur les Opinions reçues dans la Société ; chez Cailleau, rue S. Severin, petit* in-12.

Recueil de pensées sur différens sujets. Jettons les yeux sur l'Article *Coquetterie*. Ce petit paragraphe en vaut la peine. -- L'excessive parure d'une femme vieille ou laide avertit qu'elle ajoûte aux outrages de la laideur, ou aux ravages de la vieillesse, les extravagances de la folie. -- Je ne connaîtrais rien de si misérable que le rôle d'une Coquette, si celui de Fat n'existait pas.

L'ART DU COMÉDIEN *vu dans ses principes ; chez Cailleau, rue S. Severin ; la veuve Duchesne, rue S. Jacques.*

Le but de cette Brochure est simplement d'être utile aux jeunes personnes qui se destinent au Théâtre, de leur montrer clairement si elles peuvent y réussir, ou si elles doivent y renoncer, en les mettant elles-mêmes à portée de faire l'analyse des facultés dont la Nature les a pourvues.

ANNALES POÈTIQUES, *Tome XX ; chez les Editeurs, rue de la Jussienne, & Mérigot, quai des Augustins*

Nous avons déjà parlé du dix-neuvième Tome. Celui-ci est sur-tout remarquable par un article très-bien rédigé du grand Corneille, & par ces vers de Godeau sur la misérable *Pucelle* du vieux Chapelain, vers trouvés chez M. de Foncemagne, écrits de la main du Prélat & qui n'avaient jamais été imprimés.

Digitized by Google

Transporté d'un ardent amour
Pour votre admirable Pucelle,
Je veux demeurer avec elle
Plus d'une nuit & plus d'un jour.
Envoyez moi-la donc sans crainte
Que *j'aie* de mauvais desseins ;
Comme vaillante je la crains,
Et la respecte comme Sainte.

LE FAUX TALISMAN, *Comédie Proverbe, en un Acte & en Prose par M. Guillemain*, LE SOI-DISANT SAGE, Comédie en un Acte & en Prose ; ÉSOPE A LA FOIRE, *Comédie Episodique en un Acte, & en Vers chez Cailleau, rue S. Severin.* in-8.

Les deux premières Piéces sont amusantes & ont eu du succès sur le *Théâtre des Variétés*, où tout Paris court en foule ; mais *Esope à la Foire* mérite plus d'attention & ne pouvait manquer d'avoir la plus grande vogue. Nous prenons au hasard la Fable du *Grain d'Encens & de la Poudre à Canon.*

Un Baril de poudre à canon
Dans un coin d'Arsenal s'accoutumait d'avance
A parler sur un très-haut ton.
Trop vain, trop fier d'une existence
Qui devait la ravir peut-être à bien des gens,
Il insultait un grain d'encens
Qui reclamait sur lui le droit de préséance.
Il le taxait de suffisance,
D'oser même prétendre à la comparaison.
Il faisait avec complaisance
La longue énumération
Des ravages affreux qu'il nommait ses conquêtes.
L'encens, d'un mot, sut l'arrêter :
Crois-moi, dit-il, je gâte plus de têtes
Que tu n'en peux faire sauter.

On trouve aussi chez Cailleau un joli Répertoire de son invention, LE TRÉSOR DES ALMANACHS. C'est à la vérité un petit Trésor pour la foule de

choſes utiles & abſolument néceſſaires qu'il renferme. L'Auteur l'a augmenté cette année de nombre d'Articles nouveaux, où tout eſt placé ſans confuſion. Beaucoup dans peu d'eſpace, c'eſt la difficulté vaincue.

ALEXANDRINE, *par Mademoiſelle de S***; chez Delormel, rue du Foin S. Jacques; la veuve Ducheſne, rue S. Jacques: Eſprit, au Palais Royal.* in-12.

Beaucoup d'imagination, quelquefois du ſentiment. Pour Epigraphe, ce Vers de Colardeau: *l'Amour n'eſt point un crime, il eſt une vertu.* On peut y répondre par cette belle maxime de Voltaire:

Mais la molleſſe eſt douce, & ſa ſuite eſt cruelle.

LA VIE DU COMTE DE CHABO, *Lieutenant-Général; chez Guillot, rue de la Harpe,* in-12.

Cet Officier Général était également brave & vertueux. Le Comte de Chabo, mourant, dit à un jeune Seigneur qu'il chériſſait: » Vous êtes fait pour jouer un grand rôle dans nos Armées. Vous avez tous les talens pour le bien remplir; ménagez à la Cour une ſanté robuſte néceſſaire à notre métier. Croyez-en votre ami, il n'y a rien de ſatisfaiſant ici-bas que de ſervir utilement ſon Prince & ſa Patrie ». Il dit encore à ſon intime ami, M. le Chevalier de Reynaud, qui reçut ſon dernier ſoupir: » Autrefois nos anciens Guerriers laiſſaient à leurs Compagnons d'armes leurs armures pour gages de leur amitié; l'uſage en eſt tombé dans nos temps amollis; il nous reſte encore des chevaux, & je vous prie d'accepter les trois que j'ai montés avec le plus de plaiſir ».

VIE DU DAUPHIN, *Pere de Louis XV, par M. l'Abbé Proyart, chez la veuve Hériſſant, rue Notre-Dame, & Barrois jeune, Libraire, rue du Hurepoix, 2 vol.* in-12.

La Vie de l'Auguſte Elève de Fénelon eſt écrite ſur les Mémoires de la Cour, & ſe trouve enrichie

des écrits du Duc de Bourgogne, plus connu sous ce nom que sous celui de Dauphin. C'est de ce Prince vertueux, moissonné à la fleur de ses ans, que l'immortel Auteur de la *Henriade* a dit :

Grand Dieu! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains?
Hélas! que n'eût point fait cette ame vertueuse!
La France sous son règne eût été trop heureuse.

Voici une des Maximes du Duc de Bourgogne. » Qu'importe qu'on parle d'un Roi, si ce n'est pour en dire du bien? Qu'importe qu'on dise qu'il a fait la loi à l'Univers, si l'on ne dit pas encore qu'il a fait le bonheur de ses Sujets »?

LE FLATTEUR, *Comédie en cinq Actes & en Vers libres; par M. de Lantier; chez la veuve Ducheſne, rue S. Jacques*, in-8.

La Comédie de l'*Impatient*, restée au Théâtre, & qu'on revoit avec un nouveau plaisir toutes les fois qu'on la donne, doit exciter l'Auteur à courir une carrière pour laquelle il paraît né. Son *Flatteur* a des détails qui prouvent beaucoup de talent. On en jugera par cette Peinture de la Flatterie.

La Flatterie est la Reine du Monde;
Elle enchaîne les Grands, calme l'enfant qui gronde,
Désarme l'avarice & séduit la Beauté:
Mais volons au séjour où cette Déité
A placé son autel, & fixé son empire.
C'est-là qu'auprès du Trône elle répand les fleurs,
Que l'air est parfumé de ses douces vapeurs.
Dans ses yeux, sur sa bouche habite le sourire;
Là Pradon est Racine, & Midas Monseigneur;
Là le Crésus obscur achetant sa famille,
Descend effrontément d'un Héros de Castille;
Là l'attrait de l'esprit couvre un vice du cœur;
Un Prince qui sait lire est traité de Grand-homme;
Et là, sur-tout, le Ministre en faveur,
Efface les Héros d'Athènes & de Rome.

Digitized by Google

ELOGE HISTORIQUE *de M. Mengs, Premier Peintre du Roi d'Eſpagne & du Roi de Pologne; chez Savoye, rue S. Jacques, petit* in-8.

Le Père du célèbre Mengs lui fit donner au Baptême les noms d'*Antoine* & de *Raphael*. » Je veux, diſait-il, que mon fils deſſine comme Raphael, & qu'il peigne comme le Corrège, (le vrai nom du Corrège était *Antonio Allegri*.) Mengs, dont les talens tenaient du prodige, fit à ſept ans un Deſſin tiré de l'*Enéide*, & dans ſa douzième année deſſinant un bras de plâtre moulé ſur le Gladiateur du Borghèſe, il ſuppléa de génie ce qui manquait au modèle dégradé par le temps. Ce grand Artiſte eſt mort pour ainſi dire le pinceau à la main. Son dernier chef-d'œuvre eſt une *Annonciation*. Ce morceau eſt d'une vérité ſublime. On y admire ſur-tout une *Gloire* qui peut donner une idée de la Majeſté des Cieux ouverts.

LA VANITÉ *bonne à quelque choſe. Conte en Vers, chez les Marchands de Nouveautés.*

Cette Bagatelle un peu libre a pour ſecond titre: *Les mots* pas moins *employés utilement*. L'Auteur la déſigne indifféremment ſous le nom d'Anecdote, Conte, Hiſtoriette, Poëme ou tout ce qu'on voudra. Voici quatre vers ſur les puces.

C'était le temps où chaque jeune fille
Loge en ſecret l'inſecte malfaiſant
Que rien ne fixe, & qui toujours ſautille,
Qu'on voit à peine & que trop bien l'on ſent.

LEÇONS *Elémentaires d'Hiſtoire Naturelle & de Chymie, par M. de Fourcroy, rue & Hôtel Serpente, 2 vol* in-8.

On y donne un enſemble méthodique des connaiſſances chymiques acquiſes juſqu'à ce jour; on y offre un tableau comparé de la Doctrine de Stahl, & de celles de quelques Modernes, pour ſervir de réſumé à un Cours complet ſur ces deux Sciences. Ces Elémens ſont très-bien rédigés.

Digitized by Google

LES JOURNALISTES ANGLAIS, *Comédie en trois Actes & en Prose, par M. Cailhava; chez la veuve Ducheſne; rue S. Jacques*, in-8.

Nous avons dit & nous ne craignons pas de répéter que M. Cailhava ne s'eſt jamais écarté du vrai genre de la Comédie. Il a conſervé à la Thalie Françaiſe ſa phyſionomie riante. On voit bien qu'il ſort de l'Ecole de Moliere. Les *Journaliſtes Anglais* offrent pluſieurs ſcènes où le *vis-comica* ſe montre à découvert Que de traits plaiſans! mais n'apperçoit-on pas auſſi dans pluſieurs endroits certaine animoſité?.. Arrêtons-nous. La paix entre les Gens de Lettres eſt impraticable. Qu'on ſe rappelle le propos du Grand Corneille: » Si mes Critiques me diſent *pois*, je leur répondrai *fèves*».

VOLTAIRE *& le Serf du Mont-Jura, Diſcours en Vers libres, par M. de Florian; chez Demonville, rue Chriſtine*, in-8.

Pièce couronnée par l'Académie. C'eſt un morceau de Poëſie où le cœur parle de moitié avec l'eſprit. Le Portrait ſuivant n'eſt ni flatté ni fini.

Louis, au Printems de ſon âge,
Cherche les malheureux & non pas les plaiſirs.
Il abolit dans ſes vaſtes Domaines
Ce triſte nom de *Serf* déteſté pour jamais:
Il veut que ſes Français ne connaiſſent de chaîne
Que leur amour & ſes bienfaits.
Il voit avec horreur la maxime cruelle
D'opprimer ſes Sujets pour n'en redouter rien;
Son cœur eſt ſon conſeil, & ce guide fidèle
Lui dit que l'on eſt ſage alors qu'on fait du bien.

ORPHÉE *ſur les bords du Tanaïs, par M. Chivot, chez Didot l'aîné, rue Pavée*, in-4.

Des Vers Grecs. Orphée chante les voyages d'un jeune Prince deſtiné à l'Empire du Nord. L'Auteur s'eſt traduit lui-même en Proſe. Le texte & la verſion font honneur à l'Univerſité de Paris, dont

Digitized by Google

M. Chivot eſt un digne Membre. Il ne tenait qu'à lui de rendre ſa Pièce en vers Français; car cet habile Profeſſeur en fait faire de bons.

LECTURE DU MATIN, *ou Nouvelles Hiſtoriettes en Proſe, par M. Imbert; chez Baſtien, rue du Petit-Lion, près de la nouvelle Comédie Françaiſe*, in-8.

Charmant en vers, agréable en Proſe, M. Imbert eſt toujours lu avec une ſatisfaction nouvelle. Des Contes, des Anecdotes, voilà ce qu'il nous donne pour la lecture du matin. Cet Auteur heureuſement fécond, fait paſſer les plus délicieux momens, & mérite les éloges & la reconnaiſſance de tous ſes Lecteurs. Le Recueil que nous annonçons contient vingt morceaux qui font deſirer un ſecond volume. Aucun de ces Contes en Proſe ne peut effaroucher la vertu la plus auſtère. C'eſt un grand point lorſque dans un Ouvrage d'eſprit la décence eſt compagne de l'amuſement.

L'ECOLE DES PÈRES, *Comédie en trois Actes & en Vers, par M. de Saint-Ange. Pièce refuſée par les Comédiens Français le 30 Juillet 1782, chez la veuve Ducheſne, rue S. Jacques*, in-8.

Pièce refuſée! Par qui? Il n'y avait au *Comité*, ni MM. Préville, Molé, Brizard, de la Rive, ni Meſdemoiſelles Veſtris, Sainval, Raucour, Thénard. M. Vanhove a reçu la Pièce: deux autres de ſes Camarades y ont exigé quelques corrections. Mademoiſelle Doligny & Mademoiſelle Fannier l'ont auſſi reçue. *Pièce refuſée*! Pourquoi? Voilà le myſtère. Mais cette Comédie bien intriguée, offre des caractères parfaitement ſaiſis; mais elle a les plus jolis détails; mais le ſentiment y eſt joint à la gaieté; point de grimaces d'eſprit, point de traits entortillés; les vers en ſont faciles, clairs, naturels, élégans. Serait-ce un tort à préſent d'écrire avec pureté? *Pièce refuſée*!... Eſt-ce donc ainſi qu'on encourage les

Digitized by Google

talens qui naiſſent ? En avons-nous tant pour les éloigner ? On lit dans le *Glorieux* :

Et j'ai dans mon pupitre
Des billets au Porteur dont je fais plus de cas,
Que de vieux parchemins nourriture des rats.

On trouve dans la Comédie de M. de Saint-Ange:

D'un tas de parchemins l'orgueilleuſe chimère
N'eſt bonne qu'à nourrir ou les ſots ou les rats :
Mais un bon coffre-fort, des terres, des contrats,
Plus précieux cent fois qu'une antique liaſſe,
Des plus illuſtres noms font proſpérer la race.

Un des Bulletins a objecté pour motif de refus, la reſſemblance de ces vers avec ceux de Deſtouches. Telle eſt la réponſe de l'Auteur. » Ce n'eſt point là une reſſemblance : c'eſt une de ces penſées proverbes qui appartiennent à tout le monde & qui n'appartiennent à perſonne. La ſeule manière de les exprimer en fait tout le mérite ». Deſtouches ne nous paraît pas en cette rencontre avoir l'avantage ſur M. de Saint-Ange. Le rôle de Floriſe ſemble ſe démentir, a dit un autre Bulletin. » Il ne ſe dément pas, répond-on, il eſt modifié par les circonſtances ». Au reſte les Lecteurs éclairés vengeront bien M. de Saint-Ange. Egayons la fin de cet Article. Damis impertinent & fat, promet à ſa Maîtreſſe un Jockei, deux Coureurs, & les peint à merveille :

Ce ſont des Animaux
Précédant un carroſſe & qui font faire place,
Automates courans & Biſcayens de race ;
Qu'on équipe à grands frais, portant viſage humain,
Légers comme le vent eſpèce d'homme enfin
Qui conçoit, qui répond, qu'on dreſſe, qu'on élève ;
Renvoyé s'il vieillit, & remplacé s'il crève.

C'eſt ici le lieu de placer les jolis vers de l'Auteur à Mademoiſelle Fannier, en lui envoyant ſa Pièce imprimée.

Digitized by Google

Jeune Soubrette, à qui Thalie
Doit aujourd'hui ses plus brillans succès,
Toi, dont le jeu si fin, la piquante saillie,
D'un minois agaçant relèvent les attraits,
Belle *Fannier*, je t'offre mon hommage.
Si le Comique Aréopage
Pour mieux m'encourager condamne mes essais,
J'ose appeller de ses arrêts
Puisque j'ai pour moi ton suffrage.
Règne à la fois sur l'esprit, sur les sens;
Célèbre dans un Art que Paris idolâtre,
Triomphe à Paphos, au Théâtre:
Joins au myrte amoureux la palme des talens.
Heureux qui près de toi soupire,
Qui peut te parler de son feu,
Et dans tes bras éteindre le délire
Qu'inspirent tes attraits, tes graces & ton jeu!

CORPS D'EXTRAITS *de Romans de Chevalerie, par M. le Comte de Tressan; chez Pissot Pere & fils, quai des Augustins, 4 vol.* in-12.

M. le Comte de Tressan a repris son bien dans la *Bibliothèque des Romans*. Il nous le donne aujourd'hui tel qu'il l'avait fourni d'abord aux Auteurs de cette Compilation, mais cependant avec des additions & des corrections. Que de naturel! que d'esprit! Un ouvrage qui n'avait pas encore paru, intitulé *Zélie*, ou l'*Ingénue*, se trouve dans le quatrième Tome. Cette charmante Comédie de *Zélie*, de Madame la Comtesse de Genlis, a donc fourni la matière d'un Roman. Voilà une réunion bien agréable de talens supérieurs. Dans ses Discours Préliminaires, dans ses préambules, M. le Comte de Tressan a toujours l'admirable secret de plaire & d'amuser.

RÉPERTOIRE *universel & raisonné de Jurisprudence, Tomes* 55 *&* 56, *chez Visse, rue de la Harpe,* in-8.

Tous les Traités sont faits par les plus célèbres

Juriſconſultes. Le grand ſuccès appartenait de droit à cet excellent Ouvrage.

LETTRE *d'Abailard & d'Héloïſe, nouvelle Traduction avec le texte à côté, par J. Fr. Baſtien, chez l'Editeur, rue du Petit-Lion, près de la nouvelle Comédie Françaiſe*, 2 *vol.* in-12.

Texte plus pur que celui de l'Edition de 1618, où l'on trouve des fautes copiées mot pour mot par D. Gervaiſe en 1723, ce qui ſuppoſe les plus exactes recherches de la part du nouveau Traducteur; Verſion fidelle; Réflexions préliminaires ſur l'état actuel de la Librairie; idées de réforme. M. Baſtien ſouhaiterait que la Librairie fût diviſée en deux branches, les Libraires Maîtres-ès-Arts, & les Marchands de Livres. Il parle auſſi d'une Bibliothèque particuliere qui ſerait le rendez-vous des Gens de Lettres & des Libraires. Ils y apprendraient, dit l'ingénieux Bibliopole, à ſe connaître & à s'apprécier. Les premiers reviendraient de l'opinion trop générale qu'ils ont contre les autres; & ils verraient que parmi de grands nuages, il exiſte ſouvent des éclats de lumière qui doivent fixer leur attention. *Soit fait ainſi qu'il eſt requis.*

SHAKESPÉARE, *traduit de l'Anglais, par M. Le Tourneur, Tomes XII, XIII, XIV, XV & XVI; chez l'Auteur, Cul-de-ſac S. Dominique, près le Luxembourg, & Mérigot jeune, quai des Auguſtins*; in-8.

Nous nous ſommes donc familiariſés avec le Poëte ſublime de la Grande-Bretagne. Nous lui avons paſſé ſes écarts, nous avons ſenti ſes beautés nombreuſes, & notre âme s'eſt élevée avec la ſienne. A qui en avons-nous l'obligation? A l'induſtrie courageuſe, au travail ſans relâche, au vrai talent de ſon célèbre Traducteur. Oui, M. le Tourneur a vaincu toutes les difficultés, a ramené tous les eſprits, & jouit à préſent du triomphe. Il était bien dû à ſon rare mé-

Digitized by Google

rite. Reſſouvenons-nous toujours de ce mot de l'illuſtre M. Diderot : » Shakeſpéa e eſt un Géant ». Tout ce que le Genre Dramatique peut fournir à une tête neuve & créatrice, était du reſſort du plus vaſte Génie que la Nature ait pris plaiſir à former pour le Théâtre. Recueillons quelques traits diſperſés dans les Réflexions & les Notes. Le Grand Condé, en complimentant Corneille ſur ſa Tragédie de *Cinna*, lui dit qu'elle était le *Bréviaire des Rois*. Beaucoup de Piéces de Shakeſpéare méritent pour le moins autant ce titre ; ou plutôt ſes Ouvrages en réclament un autre plus univerſel, celui de *Manuel du Genre humain*. -- Anne de Boulen fut ſur-tout remarquable par la fineſſe de ſes traits, & la délicateſſe de ſa beauté. Auſſi lorſqu'elle allait au ſupplice, précédée de la hache, dont le tranchant était, ſuivant l'uſage, tourné vers elle, on entendit dire à cette Reine qui ſouriait & ſe tâtait le col : » Certainement la hache n'aura pas grande peine à couper cela ». -- Thomas More était recommandable par ſon exacte juſtice. Un jour ſon Gendre lui reprochait de ne pas avancer ſa fortune dans le poſte éminent qu'il occupait : » Si mon Père, dit-il, que voilà, & que j'aime tendrement, avait un Procès avec le diable, que je hais ; ſi mon Père avait tort, je ferais gagner le diable ». -- L'Archevêque d'York ne pouvait ſoutenir l'extrême douceur de Crammer. Il lui dit un jour : » Je ſais bien le moyen de tout obtenir de vous. Quoi donc, répondit Crammer? Le voici, répartit le Prélat ; je n'ai qu'à vous offenſer d'une manière atroce, & enſuite, avec un grain de repentir, j'aurai de vous tout ce que je voudrai. -- Un Laboureur interrogé par un Parti de Soldats du Parlement, ſur ce qu'il ſemait là, dans l'idée où ils étaient que ce ſerait pour eux la récolte, le Payſan qui ſemait du chanvre, leur répondit ſans s'émouvoir : » Je crois que j'en ai

assez semé pour vous tous ». Revenons un instant à l'étonnant Shakespéare. La quatrième Scène de son *Henri VIII*, est, selon Johnson, au-dessus de ce qu'il y a de beautés dans les Tragédies du Sophocle Anglais; & peut-être au-dessus de toute Scène d'aucun autre Poëte. Le même Johnson nous apprend encore que la Piéce de *Henri VIII* est une de celles qui sont toujours restées au Théâtre, par son mérite & par la pompe du Spectacle. Le couronnement, dit-il, y attira il y a quarante ans une foule innombrable de Spectateurs pendant une grande partie de l'Hiver. Cette pompe n'est pas sa seule beauté, continue-t-il; la douleur paisible & douce de Catherine, & sa vertueuse infortune, ont fourni au Génie du Poëte des Scènes qui passent pour le dernier effort de la Tragédie.

ARIANE *dans l'Isle de Naxos, Drame Lyrique en un Acte, par M. Moline; chez Delormel, rue du Foin S. Jacques*, in-4.

Imitation ingénieuse d'un Mélodrame Allemand. Les divers mouvemens qui agitent l'ame du Héros au moment où Thésée se trouve forcé d'abandonner Ariane, sont très-bien exprimés. Le Monologue de la fille de Minos, après la fuite de Thésée, a de la chaleur & du mouvement. Aux imprécations si permises à cette Amante délaissée, succède un instant de calme où cette malheureuse Ariane descend dans son cœur:

Ah! j'étais autrefois innocente & tranquille;
Je ne connaissais point les tourmens de l'amour, &c.

Toute cette tirade offre des vers de sentiment fort au-dessus des descriptions Poëtiques. *Je veux que le cœur parle*, a dit le plus grand de nos Poëtes. La Musique de M. Edelmann est nerveuse & pittoresque. Ce Drame a fait une vive sensation. *Daphné*, paroles de M. Pitra, musique de M. Mayer, a moins réussi

réuſſi. Ne ſerions-nous pas las des Fables? Cependant le Poëme n'eſt pas ſans mérite; & de la part du Muſicien, les ballets ſont brillans. On y a remarqué un chœur de M. de Méreaux, ſavant Compoſiteur, plein d'imagination & de goût. Lorſque cet Artiſte, l'eſpoir du Théâtre Lyrique, fit répéter ſon Opéra du *Triomphe d'Alcide*, le Maître de l'Orcheſtre (c'était alors M. Francœur le Neveu) s'écria publiquement au Palais Royal: » Méreaux fond & nuance ſon harmonie comme le Chevalier Gluck ». On ne peut pas en dire plus.

ANNALES POETIQUES, *Tome XXI; chez Mérigot le jeune, quai des Auguſtins.*

De tous les Poëtes que ce volume contient, le P. Lemoine eſt celui qui mérite le plus de conſidération. Il avait beaucoup de génie. Quelqu'un demandant à Boileau pourquoi il n'avait pas parlé du P. Lemoine, il répondit:

Il s'eſt trop élevé pour en dire du mal,
Il s'eſt trop égaré pour en dire du bien.

L'imagination du P. Lemoine a trop ſouvent paſſé le but; c'eſt ce qui fit dire au P. Senault de l'Oratoire: » Que ce Jéſuite était Balzac en Pantalon ». Le P. Lemoine s'exprime ainſi à la tête de ſes Ouvrages: » L'eau de la riviere, au bord de laquelle j'ai compoſé mes vers, eſt ſi propre à faire des Poëtes, que quand on en ferait de l'eau bénite, elle ne chaſſerait pas le Démon de la Poéſie ».

HYMNE A L'AMOUR, *par M. Mayeur; chez Defauges, rue S. Louis du Palais*, in-8.

Cet Hymne ſe trouve en Proſe dans un *Journal des Dames*. M. Mayeur l'a mis en vers. Voici une ingénieuſe Apologie de l'Amour, dont les vers plairont:

Il n'était réservé qu'à toi, Dieu du bonheur,
De rendre l'homme humain & d'amollir son cœur.
Il n'eût jamais connu, sans toi, sans ta puissance,
Les sincères égards de la reconnaissance.
Et le desir du bien dans notre ame formé,
Ne vient que du bonheur d'aimer & d'être aimé.

LA DISCIPLINE MILITAIRE DU NORD. *Drame en quatre Actes, en vers libres, par M. Moline; chez J. Fr. Bastien, rue du Petit-Lion, F. S. G.* in-8.

Piéce représentée d'abord en cinq Actes en Prose, réduite à quatre, & mise depuis en vers. Elle est imitée d'un Drame Allemand de M. Goëthe; mais ce Drame a beaucoup gagné en passant dans notre Langue. On y remarque un ton original, des situations neuves, & la morale la plus saine. Nous desirerions qu'on fît reparaître cet Ouvrage au Théâtre.

NOUVEAUX VOYAGES *dans l'Amérique Septentrionale en l'nnnée* 1781, *& Campagne de l'Armée de M. le Comte de Rochambeau; par M. l'Abbé Robin; chez Moutard, rue des Mathurins*, in-8.

Dans les circonstances présentes, rien ne pouvait piquer davantage la curiosité publique. Ce nouveau voyage est fait pour avoir beaucoup de vogue. Tous les détail, soit sur la Religion & les mœurs, soit sur la population & le Gouvernement, soit sur le Commerce & l'Histoire Naturelle, y sont également bien traités. Le style de l'Ouvrage est naturel & piquant. Le portrait de l'incomparable Washington est digne des plus grands éloges. C'est un morceau fini. Nous commencerons par lui. » J'ai vu Washington, cet homme, l'ame, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées. Je l'ai fixé avec l'attention qu'inspire toujours la vue des grands hommes : il semble qu'on croit trouver dans leurs traits des traces du Génie qui les distingue & les élève au-dessus de leurs semblables. Washington est fait plus que personne pour entre-

Digitized by Google

tenir cette opinion : d'une ſtature grande, noble, bien proportionnée, d'une phyſionomie ouverte, douce, tranquille, d'un extérieur ſimple & modeſte; il frappe, intéreſſe Français, Américains, ennemis même. Placé à la tête d'une Nation où chaque individu partage l'Autorité ſuprême, où les loix coactives ſont preſque encore ſans vigueur, où le climat, les mœurs donnent peu d'énergie, où l'eſprit de parti, l'intérêt particulier, la lenteur, l'indolence Nationale, rallentiſſent, ſuſpendent, renverſent les meſures les mieux concertées; il a ſu former des troupes à la ſubordination la plus abſolue, les rendre jalouſes de ſes éloges, leur faire craindre juſqu'à ſon ſilence, prolonger leur confiance même après les défaites, parvenir à la réputation la plus brillante, obtenir le pouvoir le plus étendu, ſans irriter l'envie, ſans faire naître de ſoupçons; ſe montrer ſupérieur par-tout à la fortune, développer toujours dans l'adverſité des moyens inconnus, &, comme ſi ſes facultés s'aggrandiſſaient avec les difficultés, n'avoir jamais plus de reſſources que quand il ſembla n'en plus avoir; ne porter jamais aux ennemis des coups plus redoutables que quand ils l'ont eu vaincu; exciter l'enthouſiaſme du Peuple, qui en eſt le moins ſuſceptible; capter les reſpects, les hommages de ceux qui avaient le plus d'intérêt à les lui refuſer; conduire ſes projets par des moyens qui échappent même à ceux qui en ſont les inſtrumens; intrépide dans les dangers, & ne les cherchant que quand le bien de la Patrie l'exige; préférant de temporiſer & d'être ſur la défenſive, parce qu'il doit tout attendre du temps, & qu'il connaît le génie de ſa Nation; économe, ſobre pour lui, & prodigue pour la cauſe publique : comme Pierre le Grand, il a, par ſes défaites, conduit ſes troupes à la victoire; comme Fabius, mais avec moins de reſſources & plus d'obſtacles, il a vaincu ſans com-

battre, & sauvé sa Patrie. Telle est l'idée qu'on se fait de ce grand homme en le voyant, en examinant les événemens où il a eu part, en écoutant ceux qui l'approchent de plus près. Sa vue est dans toutes ces Contrées, celle d'un Dieu bienfaisant; vieillards, femmes, enfans, tous courent sur son passage avec un égal empressement, se félicitent de l'avoir vu: on le suit dans les villes avec des torches; on fête son arrivée par des illuminations publiques. L'Américain, ce Peuple froid, qui jusqu'au milieu des troubles, n'a jamais suivi que l'impulsion de la méthodique raison, s'est animé, s'est enflammé pour lui, & les premiers chants que le sentiment lui a dictés, ont été pour célébrer Washington ». La Notice de ce livre mérite bien une certaine étendue. Nous allons donc parler de la différence des usages des Provinces du Sud, & de celles du Nord. A mesure qu'on avance vers le Midi, cette différence est plus sensible. Ce ne sont plus, comme dans le Connecticut, des maisons placées sur les routes, à petits intervalles, restreintes à l'espace du logement d'une famille, meublées du plus simple nécessaire; ce sont de spacieuses habitations isolées entre elles, composées de plusieurs bâtimens, entourées de plantations à perte de vue, cultivées non par des mains libres, mais par ces hommes noirs que l'avide Européen enlève à prix d'or des Contrées brûlantes de l'Afrique. Leurs meubles y sont des bois les plus précieux, & des marbres les plus rares, enrichis encore par le savant travail de l'Artiste. Leurs voitures élégantes & légères sont traînées par des coursiers que conduisent des Esclaves richement habillés. On retrouve sur-tout cette opulence dans Anapolis. Le luxe des femmes y surpasse tout. Un Coëffeur Français y est un homme d'importance; une de ces Dames paye mille écus de gage au sien. Il y a déjà une Salle de Spectacle. Disons quelque chose des chenil-

Digitized by Google

les de l'Amérique fort différentes de celles de l'Europe. Elles sont couvertes de houpettes qui ne laissent distinguer ni leurs têtes, ni leurs pieds. Ces houpettes sont longues, serrées, mais comme si on les avait ébarbées avec des ciseaux. Les unes sont d'une seule couleur. Il y en a d'un très-beau rose d'autres sont tachées symétriquement. On trouve près de la rivière du Nord une autre espèce de ces insectes, remarquable par sa grosseur & sa beauté. Une, entre autres, dit l'Auteur, était longue d'environ quatre pouces, & grosse d'environ sept à huit lignes de diametre. Sa peau fine, d'un verd tendre, laissait appercevoir l'agitation dans ses artères; ses cristallins, de la grosseur d'un pois, & sa queue, étaient d'un jaune vif; chacun de ses anneaux avait quatre petites cornes rameuses, dures, & d'un noir de jai, d'environ deux lignes de longueur; sa tête était ornée de huit autres, longues de plus d'un pouce, fortes, rameuses, récourbées sur elles, jaunes, noires aux extrémités, & du poli le plus luisant. Ce superbe insecte semblait dans la fierté de ses mouvemens, annoncer qu'il connaissait la noblesse de sa parure. Finissons par l'Eloge si mérité du jeune & courageux Marquis de la Fayette. » Un Guerrier, à la tête de douze & quinze cents hommes, se soutient cependant en Virginie, sans que l'impétueux Arnold & l'actif Cornwallis aient osé rien entreprendre contre lui. Vous supposez sans doute qu'un tel Guerrier est un de ces hommes qu'une longue expérience, que des succès éclatans & soutenus, ont rendu depuis long-temps redoutable. Ce Guerrier est un homme de vingt-quatre ans, qui s'est échappé des bras d'une Epouse tendre & aimable, du séjour des plaisirs & de la grandeur, où son nom, une alliance illustre devaient sans peine lui frayer le chemin des dignités, pour venir sous le Fabius de l'Amérique, défendre la liberté & apprendre à servir sa Patrie; &

Digitized by Google

déjà le mot de *Marquis*, qui tant de fois a ſervi chez nous à caractériſer la légereté & la frivolité, eſt devenu pour les Américains, un ſigne chéri qui excite leur admiration & leur reconnaiſſance ».

L'ELÈVE DE LA NATURE, *Comédie en un Acte, mêlée de Muſique; par M. Mayeur; chez Deſauge, rue S. Louis du Palais*, in-8.

Le Roman de l'*Elève de la Nature* a fourni l'idée de cette petite Comédie. Ce ſujet avait déjà été traité au Théâtre de l'*Ambigu-Comique*, ſous le nom du *Sauvage apprivoiſé par l'Amour*. Mais n'eſt-il pas permis à tout le monde de puiſer dans la même ſource? Cette Piéce eſt du genre noble, & doit être diſtinguée de la foule de celles qui ſe ſuccèdent ſi rapidement aux Boulevards & aux Foires. Nous nous contenterons d'en citer un trait : » Si les Dieux commandent dans l'Olympe, il n'eſt rien ſur la Terre qui ne fléchiſſe ſous le ſceptre de la Beauté.

ŒUVRES COMPLETTES *de M. l'Abbé de Voiſenon, chez Moutard, rue des Mathurins, 6 vol.* in-8.

Le portrait de l'Auteur eſt à la tête du premier volume. On lit au bas ces vers ingénieux de M. Coſſon, Profeſſeur de Belles-Lettres au Collége Mazarin.

Dans le feu de ſes yeux la ſaillie étincelle,
Sur ſes lèvres on voit le ris fin & moqueur;
Mais ſa bouche retient l'épigramme cruelle:
Le trait en s'échappant ferait ſaigner ſon cœur.

Nous n'avions qu'un petit Tome des Comédies de M. l'Abbé de Voiſenon : il eſt vrai qu'on y trouvait la *Coquette fixée*, qui eſt ſon chef-d'œuvre. Mais combien le Recueil préſent ne renferme-t-il pas de Piéces nouvelles? Toutes ſe ſentent de la tournure d'eſprit de leur Père. On y remarque auſſi pluſieurs Poëmes lyriques dont la plûpart ont beaucoup réuſſi dans le temps, ſans compter encore des Poéſies fugitives à la manière du brillant Abbé. Le tout eſt mêlé de

Digitized by Google

jolis Romans & de fragmens ſur l'Hiſtoire, la Guerre & le Commerce. Dans quelques-uns de ces morceaux, l'Auteur prouve qu'il ſavait être ſérieux à propos. Nous allons détacher quelques traits du *Précis Hiſtorique de ſa vie* qui le peindront au naturel. A peine l'Abbé de Voiſenon avait-il onze ans, qu'il adreſſa une Epître à Voltaire, dont *Œdipe* & les premiers Eſſais de la *Henriade*, fixaient déjà ſur lui tous les regards. Encouragé par la réponſe qu'il reçut, il haſarda une ſeconde Epître; & Voltaire ſurpris de l'imagination & de la facilité du jeune Poëte, lui écrivit : » Vous aimez les vers; je vous le prédis, vous en ferez de charmans: ſoyez mon Elève & venez me voir ». -- Lorſque l'Abbé de Voiſenon ſut que M. le Duc de Praſlin était exilé, il renonça à ſes Sociétés pour l'aller joindre dans ſa retraite, & y arriva en même-temps que lui. » L'amitié, diſait-il, doit prévenir la demande de l'amitié; & qui attend les circonſtances pour en donner des preuves, eſt indigne du nom d'ami ». -- Un jeune Eccléſiaſtique, dans la ferveur d'une dévotion outrée, diſait à l'Abbé, du ton le plus affirmatif, que S. Louis lui avait apparu en eſprit : » Je le crois, lui répondit-il d'un ton perſuadé; il venait ſûrement ſe faire écrire pour le vôtre ». -- L'Abbé de Voiſenon rendait des devoirs aſſidus à une Dame recommandable par ſes mœurs. Madame de R*** en fit des reproches à celle-ci en préſence de l'Abbé. » Madame, lui dit-il, ma vertu eſt de l'aimer, la ſienne eſt de le ſouffrir ». -- L'Abbé de Voiſenon ne ceſſa de travailler que deux ans avant ſa mort. Il partit le 15 Septembre 1775, pour le Château de Voiſenon. » Je veux, diſait-il, me trouver de plain-pied avec la ſépulture de mes Pères ». -- C'eſt avec la plus grande curioſité que nous avons ouvert le quatrième volume des *Œuvres complettes*. Il offre des Anecdotes littéraires, hiſtoriques & critiques ſur les Au-

Digitized by Google

teurs les plus connus. Les Anecdotes critiques ſont le plus ſouvent très-injuſtes. Parmi les hiſtoriques, nous avons choiſi les plus frappantes. -- (BOURDALOUE.) Louis XIV dit un jour à ce célèbre Prédicateur : » Mon Père, vous devez être content de moi, Madame de Monteſpan eſt à Clagny. Oui, Sire, répondit ce Père; mais Dieu ſerait plus ſatisfait ſi Clagny était à ſoixante lieues de Verſailles. -- Une Dame de la Cour ſe confeſſant au même, lui fit cette queſtion : » Y a-t-il bien du mal, mon Père, d'aller aux Spectacles & de lire des Romans? C'eſt à vous de me le dire, Madame, répondit Bourdaloue ». -- (BOILEAU.) Le vieux Médecin Falconet, ſi connu par ſa vaſte érudition, a conté pluſieurs fois qu'un jour il alla voir Boileau à ſa maiſon d'Auteuil. On parla des Génies de la France. » Je n'en connais que trois, s'écria l'Auteur du *Lutrin*, Corneille, Molière. Sans doute Racine eſt le troiſième, répartit Falconet en l'interrompant. Racine, répliqua Boileau avec humeur, n'eſt qu'un bel Eſprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers; le troiſième eſt moi ». --(DUFRÉNI.) Un beau matin la Blanchiſſeuſe de ce Poëte comique vint lui préſenter un aſſez long mémoire. Mais comme il n'avait pas de quoi la payer, il changea le mémoire en contrat & l'épouſa. Cela le mit bien en linge blanc. Il fit des reproches à l'Abbé Pellegrin de ce que le ſien était noir. » Tout le monde, lui répliqua le Prêtre Provençal, n'eſt aſſez heureux pour pouvoir épouſer ſa Blanchiſſeuſe ». On ſait le mot de Louis XIV : » Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufréni & Bontemps ». -- (BARON.) Ce grand Acteur était ſi fat, qu'un jour il trouva très-mauvais que ſon Cocher & ſon Laquais, auſſi inſolens que lui, euſſent été battus par les Gens du Marquis de Biron. » M. le Marquis, dit-il, vos Gens ont battu les miens, je vous demande juſtice ». Le Mar-

Digitized by Google

quis ; choqué du parallèle, lui répondit : » Mon pauvre Baron, que Diable veux-tu que je te dise ? Pourquoi as-tu des Gens » ? -- Il y avait une très-grande Dame qui était dans l'habitude de recevoir ce Comédien la nuit. Il s'avisa d'y aller le jour comme compagnie. » Monsieur Baron, lui dit-elle froidement, que venez-vous chercher? Mon bonnet de nuit, répondit tout haut l'Acteur ». (Le Sage.) L'Auteur de *Gil Blas* & de *Turcaret*, est le premier Sourd qu'on ait vu gai. Sa gaieté même était caustique. Il semblait se réjouir de son incommodité : il ne pouvait entendre qu'avec un cornet. » Voilà mon bienfaiteur, disait-il à un ami, en tirant ce cornet de sa poche ; je vais dans une maison, j'y trouve des visages nouveaux, j'espère qu'il s'y rencontrera quelques gens d'esprit. je fais usage de mon cher cornet, je vois que ce ne sont que des sots ; aussi-tôt je le resserre, en disant : je te défie de m'ennuyer ». -- (Fontenelle.) Ce Philosophe aimable passait sa vie chez Madame de Tencin. Quand on lui annonça sa mort, il dit avec sa douceur ordinaire : Hé bien, j'irai dîner chez Madame Geoffrin ». -- (Marivaux.) Cet Académicien venant voir l'Abbé de Voisenon, lui dit en confidence : » Mes affaires ne sont pas bonnes, & je suis décidé à m'ensevelir dans une retraite éloignée de Paris ». L'Abbé représenta la situation de Marivaux à Madame la Duchesse de Choiseul ; & la pria de tâcher de lui faire avoir une pension. Elle eut la bonté d'en parler à Madame de Pompadour. Cette Dame faisait toucher tous les ans mille écus à l'ingénieux Auteur du *Paysan parvenu*, & pour ménager sa délicatesse & obliger sans ostentation, elle les lui faisait toucher comme donnés par le Roi. Marivaux voyant que l'Abbé avait découvert le mystère, lui battit froid, tomba dans la mélancolie, & mourut quelques mois après. -- (Le Comte de Boulain-

Digitized by Google

VILLIERS.) Cet homme ſingulier croyait fermement aux rêveries de l'Aſtrologie Judiciaire. Il eſt vrai qu'en pluſieurs occaſions le haſard a ſervi ſes prédictions de la façon la plus étonnante. M. de Fortia, Chef du Conſeil de S. A. S. M. le Duc, cauſant avec M. de Boulainvilliers dont il était fort ami, lui faiſait part de l'accueil qu'il avait reçu de Monſeigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, Pere & Mere de Louis XV; des diſtinctions marquées qu'ils lui avaient données, & des eſpérances fondées qu'il en concevait pour ſon avancement. M. de Fortia, pendant tout ce récit, voyait M. de Boulainvilliers ſecouer la tête & hauſſer les épaules. Il lui en demanda la raiſon. » J'ai pitié de vos projets, lui répondit ſon ami; dans un an, tous ceux ſur qui vous comptez ſeront au tombeau. » --(PÉLISSON.) La petite vérole l'avait ſi fort défiguré, que Madame de Sévigné diſait de lui : » Péliſſon abuſe de la permiſſion que les hommes ont d'être laids ». Une Dame le prit un jour par la main, & le conduiſit chez un Peintre, en diſant au dernier : » Tout comme cela, trait pour trait ». Elle ſortit bruſquement. Le Peintre fixa Péliſſon & le pria de ſe tenir en place. Celui-ci demanda l'explication de l'aventure. » Monſieur, répondit le Peintre, j'ai entrepris de repréſenter pour cette Dame la Tentation de Jéſus-Chriſt dans le Déſert; nous conteſtons depuis une heure ſur la forme qu'il faut donner au Diable. Elle vous fait l'honneur de vous prendre pour modèle ». (LE PRÉSIDENT HÉNAUT.) On lui reproche d'avoir eu la manie des Cours & des Miniſtres. Il tomba fort malade un jour, & ſe fit adminiſtrer. » Vous verrez, dit-on, qu'il a pris le bon Dieu pour un homme en place ». -- (FAVART.) La Nature lui donna la volupté & la délicateſſe de goût qui font compoſer de jolis vers. Pouſſé par ſon génie, il imagina une nouvelle forme pour l'Opéra-Comique; & d'un

Digitized by Google

Spectacle très-libre, en fit un Spectacle Anacréontique. Il composa la *Chercheuse d'Esprit* qui eut un succès prodigieux. On admira le choix des airs, l'élégance des pensées, la tournure des couplets & la facture de la Piéce. Il pria à dîner plusieurs beaux Esprits à la tête desquels était le célèbre Crébillon. Il lui avait envoyé la veille un pâté avec sa *Chercheuse d'Esprit* dedans. Le Poëte Tragique lui rapporta ces quatre vers :

Il est un Auteur en crédit
Dont la Muse a le don de plaire ;
Il fit la Chercheuse d'Esprit,
Et n'en chercha point pour la faire.

(L'Abbé Trublet.) Son talent principal fut la Mémoire. Dans le temps qu'il donna ses *Essais*, il demanda à un homme de Lettres : » Croyez-vous qu'on soit en état de travailler tous les jours à cet Ouvrage » ? On lui répondit : » Cela dépend des gens que l'on voit ». -- [Le Père d'Orléans.] Il présenta ses *Révolutions d'Angleterre* à M. le Régent qui, frappé de la conformité du nom, crut que cela ne venait pas en droiture. Il questionna le Père, lequel écarta ses soupçons, en assurant que sa Famille était d'une très-bonne Noblesse d'Orléans. » N'en a-t-elle pas obligation à quelqu'un de mes Ancêtres, reprit le Prince? Monseigneur, lui répliqua modestement le Père, je sais que ma Famille existait long-temps avant que le Roi eût donné l'appanage au premier des Ducs d'Orléans ». -- [Le Chevalier de Boufflers.] Personne ne fait plus facilement de jolis vers de Société. Il n'est guères possible d'être plus aimable. Son goût dominant est celui d'être toujours ambulant ; c'est apparemment pour avoir la satisfaction de répandre le plaisir partout. Quelqu'un l'ayant rencontré sur les grands chemins, lui dit : » M. le Chevalier, je suis char-

Digitized by Google

mé de vous trouver chez vous ». -- [PIRON.] Sa *Métromanie* eſt une des meilleures Comédies qu'on ait faites depuis Molière. L'Abbé de Voiſenon diſait à propos du *De Profundis* de Piron: » Si dans l'autre Monde on ſe connaît en vers, cet Ouvrage pourrait l'empêcher d'entrer dans le Ciel, comme ſon Ode l'a empêché d'entrer à l'Académie. Il eſt vrai qu'il s'en eſt vengé par une Epigramme dont on ſe ſouviendra plus long-temps qu'on ne ſe ſerait ſouvenu de ſon Diſcours de Réception ». -- [CRÉBILLON.] Son Phyſique était auſſi vigoureux que ſon Génie. Il paſſa ſa vie avec vingt chiens, autant de chats, trente pipes, & une Madame de Villeneuve qui le trompa quand elle fut jeune, & le vola quand elle fut vieille. -- [PALAPRAT.] Cet Aſſocié de l'Auteur du *Grondeur*, était Secrétaire des Commandemens du Grand-Prieur de Vendôme. Il diſait à ce Prince des vérités dures. Un jour le Maréchal de Catinat lui dit: » Vous me faites trembler. Raſſurez-vous, lui dit Palaprat, ce ſont mes gages ». -- [MONTESQUIEU.] Cet homme illuſtre était extrêmement diſtrait. Il partit de Fontainebleau & fit aller ſon carroſſe devant lui afin de le ſuivre à pied pendant une heure, dans la vue de prendre de l'exercice. Il alla juſqu'à Ville-Juif, croyant n'être qu'à Chailly. -- [LE PÈRE BOUGEANT.] Ce célèbre Jéſuite était diſtingué par le nombre & la variété de ſes talens. Quand il avait beſoin d'argent pour acheter ou du café, ou du chocolat, ou du tabac, il diſait naïvement: » Je vais faire un Monſtre qui me vaudra un louis ». C'était une petite Feuille qui annonçait la rencontre d'un Monſtre très-extraordinaire qu'on avait vu dans un pays très-éloigné, & qui n'avait jamais exiſté.

DIVERSITÉ, C'EST MA DEVISE.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google